

LA RAME 83

LA RAME 83

A futuristic white train with blue glowing accents is emerging from a tunnel entrance. The train has a sleek, aerodynamic design. Above the tunnel entrance, a glowing blue sign reads "LA RAME 83". To the right of the train, a person in a dark coat and hat stands on a platform, holding an umbrella. The scene is set in a dark, rainy environment, with rain falling around the train and platform. The overall atmosphere is mysterious and futuristic.

Seb Le Réveur

ÉDITION FUJIANIMA

LA RAME 83

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Sous la Barrière	5
Chapitre 2 : La Verrue	15
Chapitre 3 : L'Homme aux Yeux Rouges	21
Chapitre 4 : Le Silence Blanc	26
Chapitre 5 : Prédation	32
Chapitre 6 : La Sueur de Fer	42
Chapitre 7 : Flash 4K	49
Chapitre 8 : L'Avertissement de Malo	61
Chapitre 9 : Intrusion	72
Chapitre 10 : Vitesse Nulle	75
Chapitre 11 : La Galerie des Objets	80
Chapitre 12 : Le Message	83
Chapitre 13 : Le Double	87
Chapitre 14 : L'Ozone Brûlant	98
Chapitre 15 : L'Issue Condamnée	105
Chapitre 16 : Le Sang de la Machine	113
Chapitre 17 : Le Retour de Malo	117
Chapitre 18 : Le Protocole	122
Chapitre 19 : La Faille	131
Chapitre 20 : Sous les Sièges	141

Chapitre 21 : L'Unité Centrale	151
Chapitre 22 : L'Incision	157
Chapitre 23 : Le Choix	165
Chapitre 24 : Le Terminus	171
Chapitre 25 : Effacement Global	180

Chapitre 1

Sous la Barrière

Le béton de la station Pont-Marie lui lacère la paume. Lucie s'aplatit contre le sol poisseux. Sous la grille de fer, elle cherche le centimètre d'air qui ne soit pas chargé de poussière métallique. L'atmosphère est épaisse, saturée d'une odeur de vieille pile et de sueur froide. Elle rampe. Ses doigts tâtonnent, accrochent une pierre suintante. Chaque inspiration lui comprime les poumons contre l'étroitesse de la voûte.

Elle se propulse avec les coudes. À travers le tissu fin de son pantalon, chaque irrégularité de la roche s'imprime dans sa chair. Son gilet orange, trop grand, se retrousse contre son menton. L'étiquette en plastique lui griffe la nuque, un détail stupide qui l'obsède plus que le vide derrière elle. Elle s'arrête. Le silence est une masse physique. Quelque part, une goutte d'eau s'écrase sur un rail. Le son est celui d'une détonation.

« Avance, bordel », grésille une voix dans son oreille.

C'est Malo. Il a la voix cassée par le tabac, un timbre humain qui tremble de fatigue.

« Je suis coincée, Malo », murmure-t-elle.

« Tire, Lucie. Tire maintenant. »

Un craquement sec. Le métal dentelé de la barrière vient de mordre la maille synthétique de son gilet. Lucie se fige, le visage plaqué contre le ciment au goût de salpêtre. La fibre de nylon se tend. Le tissu s'effiloche dans un cri de détresse qui résonne jusqu'au bout du couloir. L'acide de la sueur lui pique les yeux.

Dans le coin du tunnel, une lentille de verre noir pivote. Elle bouge avec une lenteur de prédateur, capturant l'éclat fluorescent de son dos. Le dispositif émet une vibration électrique, un bourdonnement qui lui parcourt la colonne vertébrale. Lucie bloque sa respiration. Ses yeux fixent une flaque d'huile irisée où se reflète son propre regard dilaté. La caméra s'arrête. L'œil rouge du capteur semble sonder son système nerveux.

« Elle me voit, Malo. »

« Ne bouge plus. Fais la morte. »

L'air s'ionise brusquement, piquant sa langue d'une amertume de batterie usée. Les câbles haute tension dissimulés derrière les parois ronronnent. Le sol vibre. Ce n'est pas encore un train, juste un murmure, une plainte mécanique venant de la Verrue. Lucie donne un coup de rein. Le tissu cède dans un bruit de déchirure violent. Elle glisse enfin de l'autre côté.

Elle se redresse lentement. Ses mains sont noires de graisse. Devant elle, le tunnel s'enfonce dans une obscurité hachée par les flashes d'un boîtier de dérivation. L'odeur de sa propre peur se mélange à celle de l'huile chaude. Elle regarde en arrière. La grille est une cage franchie.

Une ombre, plus dense que la nuit, se détache du fond de la galerie.

L'ombre n'a pas de contours. Elle dévore la lumière résiduelle. Lucie recule, ses talons heurtant une traverse en bois imprégnée de goudron. L'odeur de la créosote l'agresse, chaude et toxique. Le sol n'est plus immobile. Les rails chantent une note aiguë.

« Lucie, sors de là ! » crache l'oreillette dans un fracas statique.

Malo hurle, mais elle ne répond pas. Une silhouette d'ivoire froid émerge de la pénombre. La Rame 83. Elle n'a ni phares, ni matricule, ni conducteur. C'est un bloc lisse, une coque osseuse qui fend l'air. On n'entend que le frottement soyeux des patins magnétiques. Le vent sec qu'elle déplace porte une odeur de morgue.

Elle plaque son dos contre la muraille. Le monstre s'immobilise à quelques centimètres de ses bottes. Les portes coulissantes s'ouvrent sans un bruit. L'intérieur est baigné d'une lumière blanche, crue, insoutenable. Aucun siège. Juste des parois nues et une série de crochets chromés qui pendent du plafond. Ils oscillent avec une régularité de pendule.

« Ne monte pas », ordonne Malo.

L'acide monte dans sa gorge. La température a chuté de dix degrés. Lucie voit son souffle former une brume aussitôt aspirée par la ventilation. Chaque crochet descend d'un cran dans un déclic mécanique qui résonne jusque dans sa mâchoire. Elle compte. Un. Deux. Trois.

« Malo ? Réponds-moi ! »

Seul le souffle blanc des ondes brouillées lui répond. Un ricanement électrique. Elle remarque une traînée sombre sur le sol du wagon. Une traînée poisseuse, encore fraîche. L'odeur cuivrée du sang sature l'espace.

Un bruit de succion retentit. Elle se retourne. La grille de la station vient de se verrouiller magnétiquement.

Elle est enfermée.

Un bruit de pas résonne au-dessus d'elle. Sur le toit de la Rame 83, quelque chose de lourd se déplace. Lucie lève les yeux. Une main longue, d'une pâleur de lait caillé,

glisse sur le rebord. Des aiguilles de chrome s'enfoncent dans la carrosserie.

Le toit gémit. Ce n'est pas la masse d'un homme. C'est plus dense. Une agrégation de câbles et d'os. Lucie fixe une goutte de liquide noir qui perle sur le poignet blafard. La goutte s'écrase au sol.

Les caméras pivotent. Trois objectifs s'alignent sur elle dans un sifflement de servo-moteurs. À l'intérieur du convoi, un crochet est plus bas que les autres. Il est maculé d'une croûte sombre.

« Malo... »

Son nom meurt sur ses lèvres. Une seconde main apparaît. Des capteurs bleutés clignent sur les phalanges. La créature se déploie. L'ombre qui s'étire sur le sol n'a aucune symétrie humaine.

L'air sent le plastique brûlé et le sel ancien. Lucie tente un mouvement. Sa botte ripe sur un gravillon. Le craquement résonne contre le béton. Les doigts métalliques se crispent. Le métal de la porte se froisse comme du papier sous la pression des griffes. La créature ne descend pas, elle coule le long de la paroi.

Un carillon retentit. Une note pure. La rame s'ébranle avant même que les portes ne soient fermées. Le mouvement crée un appel d'air violent. Lucie bascule.

Le dôme de porcelaine de la créature s'ouvre sur un abîme de fils de cuivre. Sa main glacée se referme sur la gorge de Lucie. Elle la tire vers l'intérieur.

Le tunnel défile. Le noir avale tout. Dans l'obscurité, Lucie entend le bruit d'une fermeture Éclair que l'on remonte. Juste à côté de son oreille.

« Tu n'aurais pas dû regarder le sang », chuchote une voix.

Le train s'arrête net. Sans inertie.

La porte s'ouvre sur un mur de briques. Une main humaine se pose sur l'épaule de Lucie depuis le fond du wagon.

« Bienvenue », dit Malo.

Mais Malo est mort il y a trois ans. Sa main est brûlante. Elle consume le tissu, elle consume la peau.

Le sol s'incline. Le mur de briques commence à s'ouvrir comme une bouche. Lucie veut hurler, mais sa gorge est obstruée par la poussière. Elle tente de se dégager, mais la main de Malo est un étau de fonte rougie.

L'homme ne respire pas. Lucie tourne la tête. Le visage de Malo est un parchemin translucide. Ses yeux sont des optiques de précision qui zooment avec un sifflement électrique.

Devant elle, le mur se décompose. Les briques pivotent sur des axes de carbone. Derrière, le noir palpite. Un battement sourd fait vibrer les parois. *Boum-tic. Boum-tic.* Un cœur de métal bat sous Paris.

La créature au plafond observe Lucie. Une goutte visqueuse tombe sur sa joue. C'est glacé. Épais. Ça sent l'huile de vidange. La substance lui brûle la peau à l'opposé de la main de Malo. Un équilibre parfait entre le gel et le feu.

Une secousse la projette vers l'ouverture. La main de Malo se desserre, laissant une empreinte carbonisée sur son épaule. Elle roule dans la fente des briques. Un rideau de câbles sectionnés l'accueille.

Elle atterrit sur une surface souple. Une montagne de vêtements. Des milliers de gilets orange, de vestes de cuir, de bleus de travail. Tous vides. Tous encore chauds.

Le mur se referme dans un claquement hydraulique.

« Le quota n'est pas atteint », murmure une voix dans son crâne.

Une aiguille pénètre la base de sa nuque. Son corps devient de la pierre. Ses yeux restent ouverts, fixés sur le plafond où des centaines de caméras s'allument. Une silhouette s'approche sur le tapis de vêtements. Elle tient un scalpel à la lueur bleutée.

La silhouette se penche. Lucie reconnaît son propre visage.

Le double observe chaque pore de sa peau. Lucie remarque une mèche de cheveux bruns qui tombe sur le front de l'intruse. Le mouvement est trop fluide. L'autre Lucie ne respire pas.

« Identification », murmure la chose.

La main de glace serre toujours sa cheville. Sous le tapis de vêtements, la masse organique ondule. Lucie sent des boucles de ceintures et des boutons grincer contre son dos. La montagne de tissus est un estomac. La chaleur qui s'en dégage est celle d'un corps en plein effort.

Le scalpel descend vers son œil gauche. La lame s'arrête à deux millimètres de la cornée. Lucie voit son propre reflet dans l'acier. Sa pupille est dilatée. Une larme solitaire roule vers sa tempe. C'est la seule chose qui lui rappelle qu'elle est encore en vie.

L'autre Lucie incline la tête à quarante-cinq degrés. Sa main libre effleure sa joue. Le contact est celui d'un marbre sorti d'un congélateur.

« Tu es désuète. Trop de failles. »

La silhouette se redresse. Un jet de vapeur s'échappe de ses poignets. La montagne de gilets commence à s'affaisser. Lucie s'enfonce. Les tissus s'enroulent autour de son cou comme des tentacules de nylon.

La Rame 83 freine derrière la cloison. La paroi de briques explose vers l'intérieur. À travers la poussière, une porte s'ouvre. L'intérieur du train est d'une blancheur obscène.

Une main rouge sang émerge d'une manche vide à côté de son oreille. Elle tire. Elle l'attire vers le bas. Lucie sent une colonne vertébrale sous son dos. Quelqu'un est coincé sous elle. Le corps tressaute. Un spasme électrique. La main rouge appartient à cet amas de viande qui refuse de s'éteindre.

L'autre Lucie range le scalpel dans une fente de sa cuisse. Elle murmure des coordonnées géographiques. Une date de décès. Le plafond de béton descend, centimètre par centimètre.

Une jambe sort de la Rame 83. Une chaussure de cuir noir, parfaitement cirée. Lucie écarquille les yeux. L'homme au pantalon de costume gris attend. Sa présence pèse plus lourd que le bloc de pierre au-dessus de son front.

L'homme lâche une pièce. Elle ne tombe pas. Elle flotte, tournoyant dans la lumière stroboscopique. La carrosserie vibre. Un bourdonnement basse fréquence qui fait vibrer les dents de Lucie. La main rouge relâche la pression d'un millimètre. Elle tousse.

L'homme au costume gris avance. Ses mains sont blanches, sans lignes de vie, lisses comme du marbre. Il se penche. Le froid est instantané. La main rouge commence à

fondre. Le plastique du gilet se liquéfie, fusionnant avec la peau de Lucie.

Il pose deux doigts sur son front.

« Le trajet n'est pas gratuit, Lucie. »

Le sol se dérobe. Lucie attrape le rebord de la porte. Le métal est brûlant. Ses ongles s'arrachent sur la paroi. Elle bascule vers l'intérieur, mais le moignon de chair rouge s'accroche à sa cheville. Lucie hurle. Le plafond de béton percute la bordure du train.

Le noir devient absolu. Un point rouge clignote au fond de la gorge de l'homme.

La brûlure du nylon dévore son épaule. L'odeur est atroce. Lucie sent la matière s'insinuer dans ses pores, une greffe forcée. Sa cheville est prise dans un étau mou. Chaque centimètre gagné vers l'intérieur est racheté par une déchirure. Ses doigts dérapent. Le sang brun tache la blancheur clinique du wagon.

Le point rouge dans la gorge de l'homme s'intensifie. C'est une diode. Il observe le flux. Lucie voit son image pixellisée dans ses prunelles vides. L'air est devenu solide. De la poussière de fer.

Sous elle, le tas de corps s'affaisse. Une main émerge et saisit son autre mollet. Le contact est électrique. Elle voit des couloirs de métro infinis, des visages effacés, une horloge qui compte à rebours sous la peau de la ville.

La porte glisse encore d'un millimètre. Le joint de caoutchouc presse contre ses côtes. Lucie plante ses doigts dans le rail. L'huile noire sent l'ozone et le vieux sang. Ses phalanges craquent. Elle tire. Elle ignore la peau qui se détache de sa cheville. Si elle lâche, elle sera digérée par la structure.

Le point rouge passe au vert.

Un déclic. Le train se contracte. La porcelaine sous ses doigts devient une chaleur blanche qui cautérise ses plaies. L'homme en gris ajuste son col.

La rame s'ébranle. Silence total. Lucie est à moitié dans le vide, les jambes pendantes au-dessus du gouffre. Elle lève les yeux.

« Prochaine station », articule-t-il.

Le décor se tord. Les parois deviennent des rubans de données. Lucie sent ses doigts s'enfoncer dans le sol du train comme dans de la cire. Ses jambes ne répondent plus. Elles appartiennent à la fosse.

— Attention à la marche.

La porte effectue une dernière poussée. Lucie entend son radius éclater. Un bruit de bois sec.

Le froid polaire remonte le long de son bras. Puis, le feu. Sa main gauche gratte le linoleum. Elle cherche un angle pour arracher son membre à la mâchoire d'acier. Ses ongles retournés laissent des traînées roses.

L'homme en gris l'observe comme une pièce défectueuse. À l'extérieur, il n'y a plus de tunnel. Juste des pixels grisâtres. La pesanteur pèse dix fois plus lourd. Une goutte de sang s'échappe de la porte. Elle flotte, puis est aspirée par un événement.

La voix de sa mère revient, récitant des matricules. Lucie ferme les yeux. Ici, elle n'est qu'une erreur de syntaxe. La caméra effectue une rotation. Son iris mécanique se fixe sur la plaie. Lucie comprend : la rame ne l'emmène pas. Elle la traite.

L'homme fait un pas. Il glisse deux doigts dans sa bouche pour écarter ses lèvres. Il

examine ses dents. Ses gestes sont chirurgicaux. Lucie sent le goût du caoutchouc.

— Conformité vérifiée.

Le choc projette Lucie contre la paroi. Ses os brisés s'entrechoquent. Les portes se liquéfient. Le métal devient une gélatine qui coule sur son bras, englobant le sang et l'os.

— Ne bougez pas. La greffe commence.

La gélatine argentée rampe sur son radius par saccades. Lucie sent une morsure de glace. Le métal liquide cherche le contact avec l'os. Le bourdonnement des néons devient un hurlement. L'homme observe la fusion.

Lucie perçoit maintenant les câbles haute tension à travers le métal greffé. Elle entend le chant des transformateurs à des kilomètres. La machine lui offre des sens atroces. Une larme roule sur sa joue et se cristallise en une perle de plastique.

La rame s'arrête. Silence pneumatique. La paroi devient transparente. Derrière le verre, des dizaines de silhouettes attendent dans une lumière chirurgicale. Elles n'ont pas d'ombre. L'homme appuie sur un point invisible dans l'air. Les portes se retirent.

Il lui tend une main dont les jointures sont impossibles. Lucie regarde son bras. Sous la surface lisse, une impulsion lumineuse traverse le métal. Un code. L'homme sourit. Ses dents sont des lames de rasoir.

— Vous êtes enfin connectée.

Le sol se transforme en tapis roulant. Il l'emporte vers les silhouettes. Elles n'ont pas de visage, juste des écrans diffusant en boucle le flux de sa propre mémoire.

Chapitre 2

La Verrue

Ses bottes de sécurité s'enfoncent dans la caillasse grise. Le ballast se dérobe, chaque pas produisant un crissement sec, une détonation étouffée dans le boyau de pierre. Lucie serre les poings dans ses poches. Le tissu rugueux du gilet orange frotte contre ses poignets, irritant, déjà trempé de sueur acide. L'air est une masse solide, chargée de limaille de fer et d'une odeur de foudre qui lui râpe la gorge. Elle sent le goût de la rouille sur sa langue, un dépôt métallique persistant.

— Malo, t'es sûr du PK ? On est hors-plan, là. On a dépassé la zone de maintenance depuis dix minutes.

Malo marche deux mètres devant elle, les épaules voûtées. Une tache de transpiration sombre s'élargit dans son dos. Il avance avec la raideur d'un condamné.

— Tais-toi et marche, Lucie. Le courant de fuite est trop haut pour discuter. Si on traîne, c'est pas les flics qu'on va croiser.

Au-dessus d'eux, les néons crachent une clarté chirurgicale qui décolle les rétines. Les parois du tunnel sont couvertes d'une pellicule de suie grasse que la lumière transforme en miroirs noirs. Un bourdonnement sourd vibre dans les voûtes. C'est la plainte des câbles haute tension, une vibration électrique qui remonte par la plante de ses pieds. Elle se sent comme une pièce de rechange insignifiante dans une machine qui n'a pas besoin d'elle. Une caméra à dôme noir, fixée sur une potence rouillée, pivote lentement dans une stridulation presque imperceptible. L'œil de verre semble la fixer.

Malo s'arrête net. Son bras se lève, un geste bref de marionnette. Lucie manque de le percuter. Elle sent l'odeur de tabac froid et de peur chimique qui émane de lui. Il pointe une cicatrice dans la gangue grise. Ce n'est pas une porte ordinaire, mais une excroissance de matière brute qui déforme la paroi. La Verrue. L'accès ne figure sur aucune archive numérique. Le matériau y est plus sombre, presque humide, comme si la structure respirait par ce point précis.

— Elle suinte, Malo. Regarde, on dirait de la peau.

— C'est pas de la peau, c'est du scellant organique de 1940. Ne touche à rien.

Malo sort une carte magnétique d'une poche intérieure, une plaque de plastique blanc dépourvue de logo. Sa main tremble tellement que le badge tape contre la paroi avec un petit bruit sec, répétitif. Il finit par trouver la fente dissimulée dans un repli de la maçonnerie. Un cliquetis de valves résonne. Ce n'est pas le son d'un verrou, mais celui d'une succion qui s'interrompt. Le bloc minéral coulisse sans un bruit, révélant un tunnel circulaire qui s'enfonce dans les entrailles de la terre.

L'obscurité à l'intérieur est une masse de velours noir. Lucie avance d'un pas. Sous ses pieds, le ballast disparaît au profit d'une résine lisse, souple, qui absorbe le bruit. Le silence devient physique, une pression sur ses tympans. Malo reste sur le seuil, son visage éclairé par le blanc violent de la Ligne 7.

— Tu viens pas ? demande-t-elle, la voix étranglée.

— Je peux pas entrer là-dedans, Lucie. Le matricule... mon badge ne couvre pas l'intérieur. Si je passe, le système me raye des effectifs. Littéralement.

Lucie sort sa lampe torche. Le faisceau déchire le noir. Les parois du nouveau tunnel sont immaculées, d'un blanc laiteux. Elle avance de quelques mètres. Soudain, un souvenir absurde lui revient : l'odeur du café tiède qu'elle a bu ce matin à la terrasse d'un troquet. Le contraste avec cet enfer chirurgical est si violent qu'elle manque de tituber. Quelque part, loin devant, une stridulation commence à monter en fréquence.

Un souffle d'air chaud lui fouette le visage, apportant une odeur de savon médical.

Elle se retourne. Malo a disparu. Le bloc de pierre s'est refermé. Elle est seule.

Le sifflement devant elle s'arrête. À sa place, un glissement soyeux approche. Elle braque sa lampe. Au bout du faisceau, une silhouette blanche apparaît. La Rame 83. Elle n'a pas de phares, pas de conducteur. C'est un tube de polymère lisse, dépourvu de rivets. La lumière semble s'y enfoncer.

Le train s'arrête à moins de deux mètres d'elle. Sans un grincement de freins. Lucie sent l'onde thermique lui lécher le visage. Les vitres sont opaques, d'un noir de jais. Elle cherche l'air, mais l'atmosphère est saturée de plastique chauffé. Elle plaque sa main gauche contre le mur circulaire. La paroi est devenue tiède. Elle bat. Une pulsation infime, régulière, comme un cœur au repos.

— Malo ? hurle-t-elle contre la paroi lisse. Ouvre cette putain de porte !

Un mince filet de lumière mauve court le long du flanc du premier wagon. C'est une ligne laser, fine comme un cheveu, qui scanne l'obscurité. Le rayon balaye les yeux de Lucie. La rétine brûlée, elle laisse échapper un gémissement. Un souffle de clapet résonne. Une section de la paroi blanche s'efface vers l'intérieur. Une brume froide s'en échappe. Lucie reste pétrifiée. Elle ne veut pas s'approcher, mais ses pieds bougent. C'est une impulsion magnétique.

Elle franchit le seuil.

Le sol du wagon est mou. Dès qu'elle entre, la porte coulisse avec une force brutale. La rame s'ébranle. C'est une accélération instantanée, silencieuse, qui la jette au sol. Elle rampe vers la vitre noire. À travers le verre, elle ne voit pas de roche, mais des milliers de visages pressés contre la paroi extérieure, défilant à une vitesse folle dans une stroboscopie de cauchemar.

Ses genoux s'enfoncent dans la résine. L'odeur de lys pourri s'insinue dans ses narines. À sa droite, une rangée de moniteurs s'illumine sous la surface de la paroi. Un nom défile en bas de l'affichage, répété à l'infini : *MALO, J.*

Un râle humide s'élève du fond de la rame. Lucie se fige. Dans l'angle mort, une silhouette se découpe. L'homme est recroquevillé, son gilet en lambeaux. Malo. Il ne la regarde pas, il gratte ses avant-bras jusqu'au sang.

— Malo ? Qu'est-ce que tu fais là ? Comment t'es entré ?

— Ils savent, murmure-t-il sans lever la tête. Ils ont déjà ton empreinte thermique.

Au centre du wagon, une fente s'ouvre. Un bras articulé, d'une blancheur de porcelaine, émerge lentement. À son extrémité, une aiguille longue de vingt centimètres vibre. Elle pointe vers la carotide de Lucie. Un bourdonnement ultrasonique lui vrille les tympans. Elle recule, mais le mur est mou, comme une peau fiévreuse qui l'emprisonne.

— Ne bouge plus, souffle Malo. Elle calcule ton utilité. Si tu cries, elle cherchera la source.

Le tunnel se resserre. C'est la Verrue. Lucie voit des symboles organiques peints sur les parois qui défilent à quelques centimètres. Le bras articulé s'allonge brusquement. La pointe de l'aiguille effleure son cou. Elle veut hurler, mais sa langue est une pierre sèche. La main de Lucie s'enfonce dans la résine du sol, qui durcit soudain, soudant ses phalanges au wagon. Elle est piégée.

Un liquide ambré perle à l'extrémité de la seringue. L'odeur de lys se transforme en un parfum métallique, âcre. L'aiguille perce enfin l'épiderme. La douleur est profonde, une lame de glace qui s'enfonce dans le muscle. Lucie sent le produit se déverser dans ses veines. Épais, visqueux.

— Ça y est, dit Malo. Le flux est injecté. Tu deviens un terminal.

Malo se lève. Ses mains sont noires de graisse graphite. Il s'approche, ses doigts froids planant au-dessus des yeux de Lucie. Il saisit le bord de son gilet orange. Le tissu craque. Sur le seuil de la porte entre les wagons, une ombre se déploie. Ce n'est pas un homme, mais un enchevêtrement de flexibles hydrauliques et de tiges métalliques. La créature se glisse par translation dans un bruit de métal griffé.

Malo plaque ses pouces sur les paupières de Lucie.

— Ferme-les ! Si tu la regardes, elle te numérise !

Lucie refuse. Elle voit la masse sombre s'élever. Une tête de capteurs thermiques se focalise sur elle. Le wagon vibre, une secousse tectonique. La vitesse augmente par paliers violents. Lucie est écrasée contre le sol, sa main toujours fusionnée à la structure. L'automate avance d'un pas. Ses pinces s'ouvrent, révélant une aiguille de cristal.

— Elle a besoin de ton nom, Lucie ! Donne-le lui !

La pince de la créature se referme sur sa cheville. Une décharge de mille volts parcourt son système nerveux. Ses os vibrent. Le craquement du radius résonne. La douleur est une déchirure blanche. Le sang inonde ses gencives. Elle entend ses dents éclater sous la pression de la main d'acier qui lui broie maintenant la mâchoire. Les écrans publicitaires s'allument. Un seul mot, répété à l'infini : EXTERMINATION.

Lucie pivote sur ses hanches dans un ultime sursaut. Elle se jette vers l'ouverture, arrachant un pan de son gilet. Elle tombe dans le vide. Le choc avec le ballast est un séisme. Elle roule dans la crasse huileuse. La Rame 83 disparaît dans la courbe.

Elle lève la tête. La brèche est là, une fissure dans la roche d'où s'échappe une lueur

orangée. Lucie rampe vers l'accès, ses articulations hurlant. Elle passe l'épaule dans la fissure. L'air est saturé de particules qui brillent comme de l'or. Le sol sous ses bottes est tiède, élastique.

Elle se retourne. La brèche se referme avec une fluidité organique. La cicatrice se scelle. Un écran miniature s'allume sur la paroi. Son propre visage apparaît. En bas, un chronomètre : 00:59. 00:58.

Une pulsation de basse fréquence fait vibrer ses molaires. Le mur derrière elle commence à se ramollir, ses mains s'y enfoncent comme dans de la cire chaude. La paroi l'aspire. Dans l'obscurité du fond, des milliers de capteurs rouges s'allument. La Verrue a faim. Elle n'attendait que la connexion.

Chapitre 3

L'Homme aux Yeux Rouges

L'air a le goût de la limaille de fer. Lucie avale une gorgée de poussière sèche qui lui raye la gorge. Sa chasuble nylon, trop large, pèse sur ses épaules comme une armure de plomb. Elle avance. Le béton brut de la Verrue absorbe le bruit de ses pas. Au-dessus, un néon crépite, découpant des ombres nettes sur les murs suintants. Une caméra pivote. Le petit œil de verre noir se fixe sur elle dans un sifflement électrique presque imperceptible. Lucie baisse la tête. Le goudron semble coller à ses bottes.

Un grognement sourd remonte des profondeurs. Ce n'est pas un moteur, mais le bourdonnement des câbles haute tension. L'air ionisé pique ses narines. Une silhouette se détache d'un pilier de soutien. Malo. Il n'est d'abord qu'une masse sombre avant d'entrer dans le halo blanc. Son visage est un masque de détresse, ses yeux injectés de sang. Il ressemble à un homme qui n'a pas dormi depuis des années.

Il ne dit rien. Il l'agrippe. Ses doigts calleux se referment sur le poignet de Lucie. La poigne est brutale, les jointures tachées de graisse noire tremblant sous l'effort. Lucie veut hurler, mais le cri reste bloqué. Elle sent contre son visage une haleine de vieux mégots et de peur pure.

« Écoute », souffle-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Au loin, les rails tressaillent. Un chuintement doux, comme un soupir de prédateur, résonne dans l'obscurité. La Rame 83 approche. Elle est blanche. Immaculée. Trop propre pour ce trou. Elle glisse sur le béton sans bruit de roulement, spectre de métal fendant la pénombre. Malo resserre son étreinte, ses ongles s'enfonçant dans le derme de la journaliste. Une goutte de sueur coule le long de sa tempe.

Le silence devient assourdissant. La silhouette du premier wagon surgit du noir. Malo l'entraîne soudain vers le bord du quai. Elle sent la courbure du vide sous son talon. Elle bascule.

L'impact n'est pas celui du sol, mais d'une membrane. À l'intérieur du wagon, le revêtement cède sous leur poids comme une chair organique. La paroi est une muraille de porcelaine, lisse, clinique. Pas de fenêtres. Pas de rivets. L'air sent l'alcool dénaturé et le métal chauffé à blanc. Lucie tente d'ancrer ses bottes, mais le sol ondule.

« Taux de sédation : optimal », vibre une voix sans timbre.

Le son ne sort pas d'un haut-parleur ; il résonne dans ses os. À deux mètres, des sacs en plastique oscillent au plafond. À l'intérieur, des silhouettes humaines sont emballées sous vide. Lucie distingue une femme dont les lèvres bougent dans un spasme silencieux. *Fuis.*

Un cliquetis métallique déchire l'air. Des opercules s'ouvrent dans les parois, libérant des bras de chrome articulés. Une pince s'approche de Malo. L'homme ne lutte plus. Il est pétrifié. La pointe effleure sa tempe, cherchant un point d'entrée. Lucie sent une goutte de sang perler sur son propre poignet là où Malo la tenait encore. Elle remarque un fil décousu sur son gant de travail. Un détail dérisoire.

La rame s'incline. Un choc frontal.

Le wagon se cabre dans un hurlement de métal torturé. Lucie glisse, et une pointe de chrome s'enfonce sous son omoplate. Ce n'est pas une douleur abstraite ; c'est le froid du métal qui gratte l'os. Elle aspire une goulée d'air saturée de poussière. La porte déformée cède dans un fracas de verre liquéfié. Une main humaine, couverte de tatouages géométriques, agrippe le bord de la déchirure.

« Pas celle-là », grogne une voix rauque. « Celle-là est à moi. »

C'est encore Malo, ou ce qu'il en reste. Il avance par saccades, automate aux rouages grippés. Ses yeux sont devenus deux globes de porcelaine fêlée. Il ne regarde pas la blessure de Lucie. Il lui tend la main, cherchant son pouls comme on cherche une ancre.

« Ne respire pas », murmure-t-il.

Le sol vibre d'une manière nouvelle. Profonde. La Rame 83 se réveille. Les orifices libèrent une vapeur jaunâtre au goût de tranquillisant vétérinaire. Malo approche ses lèvres de l'oreille de Lucie. Ses doigts broient littéralement les os de son poignet.

« Ils arrivent pour la récolte. »

Au fond du couloir, une main noire, immense, s'appuie contre la vitre qui commence à fondre. Le verre coule. La chose s'engouffre dans la brèche, suivie d'un bras interminable, sans coude, à la peau de goudron. Malo lâche Lucie. Il fixe le néon, pupilles dilatées à l'extrême.

La créature se redresse. Elle n'a pas de visage, juste une fente verticale qui bat comme une valve cardiaque. Un bruit de suction emplît l'espace. Lucie tente de ramper, mais des filaments translucides sortent du sol pour entraver ses mollets. Une caresse de rasoir sous son pantalon de travail.

« Regarde pas, Lucie », hoquète Malo. « Regarde pas ce qu'ils ont fait de la section 4. »

La main de goudron s'étire vers lui. C'est une caresse de bourreau. Malo ne recule pas. Les filaments lui scient les épaules. Dans un mouvement inhumain, il se projette

en avant, s'arrachant à l'étreinte de l'ombre au prix de lambeaux de chair. Il s'écrase près de Lucie, au bord d'un puits technique qui vient de s'ouvrir sous le plancher du wagon.

Il glisse un objet dans la paume de Lucie. Un boîtier métallique, lourd, marqué du sceau de la Direction de la Sécurité. *MARCUS*.

« Ils veulent le code », siffle-t-il dans un dernier souffle de nicotine.

Il la pousse. Lucie bascule en arrière dans le noir absolu du puits. Elle chute le long d'une goulotte visqueuse, ses ongles raclant la paroi dans un crissement atroce. Elle finit par rebondir sur un nid de câbles tressés. Le silence retombe, lourd, seulement troublé par le battement de ses tempes.

Une diode s'allume. Puis dix. Une constellation rouge.

Un projecteur blanc la foudroie. Au centre du faisceau, un homme en uniforme blanc se tient debout. Il est d'une propreté insultante. Il tient un scanner. Son visage est lisse, ses yeux d'un bleu artificiel, dépourvus de tout cillement.

« Vous avez quelque chose qui m'appartient », dit-il d'une voix mélodieuse.

Le boîtier dans la main de Lucie se met à chauffer. Une chaleur féroce. La peau de sa paume commence à fumer, collant au métal. Elle veut lâcher l'objet, mais ses muscles sont verrouillés.

L'homme en blanc fait un pas. Ses mouvements sont trop fluides. Derrière lui, la créature noire émerge de l'ombre des piliers, ses phalanges de porcelaine cliquetant sur le béton. Elle lève une main aux doigts trop nombreux. Une griffe effleure la paupière de Lucie. Une minuscule piqûre qui décharge un courant glacé dans son cerveau.

« Identité confirmée », murmure l'homme en blanc.

La main noire se referme sur le visage de la journaliste. Un bruit d'aspiration pneumatique. Le noir.

Seul le boîtier reste au sol, dégageant une fine vapeur de givre.

Chapitre 4

Le Silence Blanc

L'air empestait le court-circuit. Une odeur métallique, âcre, qui s'accrochait aux parois de la gorge de Lucie. Elle ajusta son gilet fluo. Le nylon lui grattait le cou. Sous ses semelles, le béton du complexe vibrait. Ce n'était pas le tremblement habituel du métro parisien, mais une fréquence basse qui remontait dans les chevilles. À ses côtés, Malo semblait sculpté dans la sueur. Ses yeux injectés de sang fixaient le trou noir du tunnel.

— On n'aurait jamais dû descendre aussi bas, murmura-t-elle pour briser la tension.

— C'est un peu tard pour les états d'âme, Luce. On a les badges, on finit le job.

Il écrasa sa cigarette, l'odeur du tabac brun se mêlant un instant à l'ozone. Le silence revint, plus lourd. Une goutte de condensation tomba d'un câble haute tension et s'écrasa sur l'épaule de l'homme dans un claquement minuscule. Lucie eut envie de fermer les yeux, mais le bourdonnement s'intensifia.

Les néons crépitèrent. La lumière devint blanche, chirurgicale. Puis, le son changea. Ce n'était plus un vrombissement, mais un sifflement d'air comprimé, fin comme une lame de rasoir, qui déchirait l'obscurité. La poussière de fer sur les rails s'agita, portée par un souffle glacial. Le convoi apparut enfin. Il ne surgit pas, il glissa. Un bloc de nacre immaculée qui fendait le noir sans bruit de moteur, absorbant la lumière plutôt que de la refléter. Pas de frottement de roues. Juste ce glissement spectral.

Une caméra fixée au-dessus de la première voiture pivota. Son iris de verre sombre se braqua sur Lucie. Elle se figea. La machine ralentit avec une fluidité écoeurante. Les parois parfaitement lisses arrivèrent à leur niveau. Lucie remarqua alors un détail qui

lui glaça le sang : les vitres étaient opaques. Noires. Comme si l'intérieur n'existait pas, ou ne devait jamais être vu.

Malo lui broya le coude. Il ne regardait pas le train, mais le plafond où les capteurs de mouvement clignotaient désormais frénétiquement en rouge.

— Ne respire plus, lâcha-t-il, la voix brisée.

Dans un déclic synchronisé, les douze portes s'ouvrirent simultanément sur un vide absolu. Une aspiration soudaine tira les vêtements de Lucie vers l'intérieur. Elle lutta pour rester debout, ses talons glissant sur le bitume huileux. Le wagon était tapissé d'une fine pellicule de givre. Un haut-parleur grésilla. Une voix synthétique prononça son nom de jeune fille, celui qu'elle n'utilisait plus depuis dix ans. Celui qu'elle n'avait écrit nulle part pour cette infiltration.

Au fond du tunnel, les grilles de sécurité se verrouillèrent dans un fracas de ferraille. Ils étaient pris au piège. Malo serrait si fort qu'il venait de percer la peau de son bras. Il fixait l'intérieur du wagon avec une horreur totale alors qu'un premier gant de latex blanc émergeait de l'ombre pour agripper le montant de la porte. Le latex siffla contre le métal. Le gant était maculé d'une traînée de sang encore frais.

— Ils nous voient, Malo. Ils nous attendent.

Une deuxième main apparut. Les mouvements étaient lents, d'une fluidité de machine. Derrière ce rempart de doigts blancs, une silhouette massive se découpa dans le noir. Le plastique de sa combinaison craquait à chaque micro-mouvement. La voix synthétique répéta son nom, articulé avec une précision de scalpel. Chaque écho était une griffure sur ses nerfs.

La silhouette fit un pas. La botte, recouverte d'un sur-chaussure blanc, écrasa le givre. Là où devrait se trouver un visage, il n'y avait qu'une visière de verre noir, un miroir

sombre qui renvoyait à Lucie son propre reflet déformé. L'aspiration d'air s'intensifia. Une odeur de désinfectant hospitalier satura ses poumons. Elle voulut hurler, mais sa gorge n'était qu'un tunnel de sable sec.

— Identification terminée. Sujet 07-B. Procédez à l'extraction.

Le gant se referma brutalement sur sa mâchoire. L'os craqua. Lucie sentit le goût ferreux du sang envahir ses gencives. À sa gauche, Malo lâcha prise. Ses doigts s'écartèrent de son bras dans un spasme de terreur pure. Elle le vit basculer en arrière, dévoré par l'ombre, alors qu'elle était aspirée vers l'intérieur.

La transition thermique fut un choc. L'air du tunnel était lourd ; celui du train était sec, filtré, glacial. Elle n'était plus qu'une marchandise. Elle s'effondra sur le flanc, la joue contre le métal froid, alors qu'une optique haute définition encastrée dans le plafond pivotait pour zoomer sur ses pupilles. Le silence était artificiel, pesant des tonnes sur ses tympans. Les portes coulissèrent dans un glissement de velours. Le monde extérieur s'effaça.

La silhouette blanche ne bougeait plus. Le train n'accélérait pas, mais derrière la vitre, la pierre fut remplacée par un défilé de lumières blanches ultra-rapides, une stroboscopie qui transformait le wagon en chambre de torture visuelle.

— Phase deux enclenchée. Neutralisation des fonctions motrices.

Un gaz incolore siffla sous les sièges. Ses doigts cessèrent de lui obéir. La silhouette blanche leva lentement la main vers sa visière. Un sifflement de dépressurisation s'échappa de la jointure du cou. Le casque s'éleva, millimètre par millimètre. Lucie attendait un monstre. Ce qu'elle vit fut pire : un visage de femme à la peau de craie, sans rides, sans pores. Un masque de cire animé par une volonté froide. Ses pupilles étaient des puits de pétrole.

— Sujet identifié. Initialisation du prélèvement médullaire.

L'entité tendit le bras vers une trappe. Des aiguilles en titane longues comme des stylets vibrèrent sous l'effet des ondes magnétiques. La femme-blanche s'agenouilla. Sa main, d'une froideur de marbre, s'enfonça dans la nuque de la journaliste pour chercher les vertèbres. Lucie vit la pointe briller.

Soudain, la porte au fond du wagon explosa.

Le souffle de la déflagration plaqua les poumons de Lucie contre sa colonne. L'air se chargea de suie. Malo apparut dans l'encadrement déchiqueté, haletant, une barre à mine entre ses mains calleuses. Ses yeux scannaient la scène avec une frénésie de rat acculé.

— Lâche-la, articula-t-il d'une voix tremblante.

La femme-blanche se releva, immense. Elle traita la menace comme une donnée statistique.

— Agent 4402. État : Obsolète. Recyclage immédiate.

Elle glissa vers lui. Malo abattit sa barre de fer de toutes ses forces. Le métal siffla, rencontra l'avant-bras de la créature dans un choc sourd, mais l'entité ne recula pas. Elle saisit la barre à mine. Le métal commença à se tordre sous ses doigts comme du plastique. Malo trébucha sur le corps inerte de Lucie.

Le train entama un virage serré. Une voix humaine, paniquée, s'éleva des haut-parleurs :

— Poste central. Rame compromise. Verrouillage thermique dans soixante secondes !

La semelle de Lucie commença à fondre. Le sol irradiait une onde de chaleur jaunâtre. Sous leurs pieds, quelque chose de massif grattait la coque. Les vibrations

devinrent si denses que la vision de Lucie se fragmenta. Un gémissement s'éleva de la structure. Le convoi possédait maintenant un cœur, et il battait sous ses pieds. Une fissure apparut. Une griffe de composite noir émergea de la brèche pour agripper le plancher.

— Trente secondes, cracha la voix.

Le wagon bascula. Lucie glissa vers la faille. Elle vit Malo disparaître dans l'ombre, happé par une masse sombre. Elle ferma les yeux, mais fut retenue in extremis par une main humaine, couverte de sang et de graisse. Malo, agrippé à un montant, l'arracha au vide. Mais derrière lui, une silhouette de câbles entremêlés venait de se matérialiser.

— Verrouillage thermique activé. Adieu.

Une vague de feu dévala le tunnel. Lucie fut projetée dans un conduit vertical au moment précis où le feu pulvérisait les vitres. Elle glissa dans le noir total jusqu'à ce qu'une main sans peau saisisse sa cheville. Ce n'était pas une étreinte, mais une pince de métal et de tendons secs qui lui broya l'os.

— Malo ? murmura-t-elle.

Juste un cliquetis de relais en réponse. Une lumière rouge commença à balayer le conduit. À chaque flash, elle voyait la main : rouge cru, striée de fibres blanches, dépourvue d'épiderme. La paroi du conduit se rétracta brusquement. Lucie tomba dans un lac de câbles haute tension qui grouillait en contrebas.

Elle resta immobile, le corps tordu, alors que les capteurs optiques se stabilisaient sur elle. On l'analysait. Elle n'était qu'un déchet organique dans les rouages d'un système immunitaire mécanique. Le sifflement d'air comprimé reprit. Le convoi immaculé revint, glissant à nouveau devant elle. Les portes s'ouvrirent dans un soupir de vapeur.

Au fond du wagon, l'écorché l'attendait. Il ne respirait pas. Il oscilla sur ses appuis, les pieds nus laissant des empreintes poisseuses. Lucie voulut hurler, mais le monstre tendit le bras et saisit son gilet. Le tissu craqua. Elle fut projetée sur le sol glissant alors que les battants se rejoignaient hermétiquement.

Dans le reflet du verre noir, elle vit une seconde forme se détacher du plafond, juste au-dessus de sa nuque. Le train s'enfonça de nouveau dans le néant.

Chapitre 5

Prédation

L'air se glace. Une rafale d'ions pique les narines de Lucie. La Rame 83 glisse sur les rails. Pas un crissement. C'est une masse spectrale, un bloc d'os poli émergeant des ténèbres de la Verrue. Le silence qui l'escorte est artificiel. Il fait bourdonner les tympan.

Le convoi s'immobilise. Malo resserre ses doigts sur le bras de Lucie. Sa poigne écrase le tissu synthétique vif de sa tenue de chantier. Ses ongles coupent la circulation. Lucie ne hurle pas. Sa gorge est un tube sec. Ses genoux fléchissent. Elle fixe la carlingue. Aucune rayure. Aucune trace de suie. Pas un graffiti.

Malo la projette en arrière. Son dos percute un pilier. Un choc sourd. L'oxygène déserte ses poumons. La pierre suinte un liquide poisseux qui imprègne son vêtement. Elle reste collée au mur. Immobile. Ses pupilles dévorent le vide. À quelques centimètres, Malo respire par saccades. Une buée fétide de tabac froid s'échappe de ses lèvres gercées. Il ne la regarde pas. Il traque les caméras à dôme noir qui surplombent le quai désert. Lucie sent une goutte de sueur glisser entre ses omoplates. Un sillage brûlant. Elle se sent nue sous l'œil de cette technologie qui semble sonder jusqu'à la structure de ses os.

Un sifflement pneumatique déchire l'ombre. Court. Tranchant. Les doubles portes s'écartent. L'intérieur est saturé d'une lumière blanche, liquide. Un vide aseptisé. Des rangées de sièges en polymère bleu attendent des fantômes. Aucune trace humaine. Aucun mouvement. Cette clarté agressive dévore les ombres et cogne contre son crâne. Lucie cligne des paupières. Elle cherche une anomalie. Rien. Son diaphragme se contracte, sec, incontrôlable.

Le train ne repart pas. Il reste là, gueule ouverte. Une bête patiente tapie dans le béton parisien.

Malo tourne lentement la tête. Son visage est un rictus de terreur. Il approche sa bouche de son oreille. Sa barbe hirsute effleure sa peau. Il y a une petite tache de café sur son col, un détail d'un autre monde.

— Ils ne gaspillent rien, murmure-t-il.

Le silence du tunnel n'est pas une absence de bruit. C'est une écoute active. Au-dessus d'eux, le dôme de verre pivote. Un bourdonnement électrique imperceptible. L'objectif se braque sur leur renforcement.

Malo se fige. Sa main tremble. Une vibration fine. Leurs deux ombres se projettent sur le bitume crasseux. Deux silhouettes nettes. Impossibles à nier. L'air se raréfie. La pression pèse sur leurs tempes. Un haut-parleur invisible émet un clic sec. Une fréquence basse sature l'espace. Elle fait vibrer le métal des rails et les boucles de sa ceinture de sécurité.

À l'autre bout du quai, une porte de service pivote. Un grincement long. Agonisant. Quelque chose répond dans les profondeurs. Malo lâche son bras. Ses mains montent à sa gorge. Il veut reculer, mais son pied heurte un débris métallique. Le bruit ricoche. La caméra zoome.

Le voyant rouge de l'appareil clignote. Une fois. Deux fois. Puis il se stabilise. Un éclat fixe. Sanglant.

Le point rouge vise le centre du front de Lucie. Une cible brûlante. Malo est une statue de sel. Un tendon saille sous sa joue. Il fixe l'obscurité derrière la porte de service. Là où le grincement s'est arrêté.

Une main apparaît sur le montant de la porte. Elle est gainée de latex gris. Les doigts sont trop longs. Elle s'agrippe au métal rouillé avec une force tranquille. Lucie bloque sa respiration. Elle ne voit pas encore le visage. Juste cette main de machine recouverte de peau morte. Le voyant de la caméra passe au bleu électrique. Un signal.

Malo recule. Il s'enfonce dans le noir. Il l'abandonne. Lucie reste seule face à la lueur. Elle est un insecte sur une planche d'entomologiste. La main en latex se crispe. Un pied franchit le seuil. Botte souple. Pas de bruit. La silhouette est trop fluide pour être humaine sous ces néons de morgue.

Le train siffle. Les portes commencent à se refermer. Le dernier rempart s'efface. Lucie cherche Malo. Il a disparu. Elle reporte son regard sur l'intrus. Il s'arrête à trois mètres. Il porte un masque de verre noir. Un miroir qui lui renvoie sa propre image : une femme minuscule, perdue dans les entrailles de la terre.

Le haut-parleur crachote. Une voix synthétique égrène une suite de chiffres. Une sentence. L'intrus lève le bras. Dans le reflet du masque, Lucie voit une seconde ombre se détacher du plafond. Juste au-dessus d'elle.

Une masse sombre descend de la voûte. Elle ne crie pas. L'air est trop dense, chargé de limaille qui râpe sa trachée. Elle sent un souffle froid. Une goutte de condensation tombe sur son épaule. Grasse. Brûlante. Son vêtement bruisse. Un bruit de papier déchiré. Elle est une proie. Verrouillée.

L'individu au masque noir reste immobile. Une statue de néoprène. Le bras pointé vers sa poitrine. Raide. Lucie voit son reflet se tordre sur la surface bombée du verre. La vibration monte des rails jusqu'à ses chevilles. La Rame 83 respire. Un ronronnement organique s'échappe de ses flancs blancs. Ses muscles sont des cordes prêtes à rompre. L'air ionisé lui pique les narines. Une odeur de circuit imprimé en surchauffe.

Au-dessus, l'ombre se précise. Un long appendice articulé descend avec une lenteur de reptile. Pas de saccade. Le métal brille sous une pellicule de graisse noire. Lucie fait un pas de côté. Ses bottes de chantier glissent sur le béton gras. Un crissement feutré. L'intrus bascule la tête. Geste de prédateur curieux. Pas de souffle derrière le masque. Pas de buée.

Le bras articulé s'arrête à quelques centimètres de son crâne. Elle perçoit la chaleur du moteur hydraulique. Une expiration de vapeur. L'intrus avance. Glissade silencieuse sur le bitume. Il tend sa paume. Entre ses doigts de latex, une aiguille brille. Le liquide ambré à l'intérieur possède sa propre lumière. Lucie recule. Ses talons rencontrent le vide du quai. En bas, les rails sont des lames de rasoir. Le troisième rail bourdonne. Une promesse d'éclair.

La pince hydraulique s'ouvre pour enserrer sa gorge.

L'acier froid effleure sa peau. Lucie ne respire plus. Ses poumons sont des sacs de plomb. Une goutte de graisse noire s'écrase sur sa clavicule. La brûlure est immédiate. L'homme au masque ne bouge pas. L'aiguille vise son œil.

Un choc brutal la frappe à l'épaule. Une main rugueuse s'enfonce dans sa chair. Malo. Il surgit de l'angle mort. Son souffle court bat sa joue. Il la tire en arrière, l'arrachant à la pince. Leurs vertèbres craquent. Elle trébuche dans un fracas de gravats.

La Rame 83 réagit. Les portes coulissent. Un mouvement surnaturel. L'intérieur vomit une clarté insoutenable. Le sol brille comme de la nacre. Aucun siège. Juste des parois de polymère et des optiques qui pivotent vers le quai.

Malo la plaque contre un pilier. Sa main calleuse étouffe son cri. Elle sent la sueur de l'homme. À deux mètres, l'intrus reste immobile. Il fixe l'intérieur du wagon. Il attend un ordre. Le silence retombe. Seul le crépitement d'un condensateur en

surchauffe subsiste. Le cœur de Malo est un tambour affolé contre son bras. Une odeur de formol supprime tout le reste.

Au fond du wagon, une forme bouge. Elle est enveloppée dans un plastique translucide qui bruisse. Une botte blanche se pose sur le quai crasseux. Le contraste est une insulte. Malo serre sa mâchoire. Ses ongles s'enfoncent dans sa peau.
— Ne regarde pas, murmure-t-il.

Le passager de la Rame 83 s'arrête. Sa silhouette de plastique se tourne vers le pilier. Un bip électronique retentit. Sec. Définitif. La pince hydraulique pivote à cent quatre-vingts degrés. Elle pointe leur cachette.

Le bras articulé s'étire dans un sifflement de fluide sous pression. Lucie fixe l'acier brossé. L'huile coule. Malo est une statue de viande. La forme en plastique avance. Le matériau froisse comme du parchemin. Sous la pellicule, aucune structure osseuse. Juste une masse grisâtre. La botte blanche ne laisse aucune trace dans la suie de freinage. C'est un prédateur propre dans un monde de scories.

Malo déglutit. Le bruit résonne comme un coup de feu. Le béton tremble. Un frisson rythmique. La pince s'arrête à quelques centimètres. Elle oscille. Elle cherche un battement de cœur. Lucie ferme les yeux. Elle devient une extension de la pierre froide.

Le passager bascule la tête. Un clic sec provient de son buste. Un laser rouge jaillit. Fin comme un cheveu. Il balaie le pilier. Il lèche l'arête du béton. Malo crispa ses muscles. Il commence à reculer, l'entraînant vers le boyau noir.

Dans le wagon, un écran s'allume. Des lignes de code défilent. Le bip s'accélère. Un pouls synthétique. Le laser rouge danse sur la botte de Lucie. La pince plonge.

L'acier mord le pilier. Un cri de métal torturé. Des éclats de béton lui taillent la joue.

Malo la tire. Elle trébuche dans la limaille. Le laser cherche un cœur.
— Bloque tout, souffle Malo. Si tu respirez, le thermique te chope.

Lucie obéit. Ses poumons brûlent. La botte blanche de l'entité se pose à côté de ses orteils. Elle ignore la pesanteur. L'intérieur de la rame l'hypnotise. Un sanctuaire clinique. Trop pur. L'odeur de désinfectant lui donne la nausée.

Malo agrippe son poignet. Ses phalanges craquent.
— Ils ne tuent pas, dit-il. Ils intègrent.

Un carillon cristallin résonne. Dans le wagon, une silhouette s'élève du plancher. Elle porte un uniforme de la RATP, rigide. Son visage est une plaque de chair lisse. Pas d'yeux. Pas de bouche. Juste une peau blafarde tendue sur un crâne anonyme.

La créature tourne sa face aveugle vers eux. Son cou craque. Malo pousse un gémissement de bête traquée. Il lâche Lucie et s'enfonce dans le boyau noir. La main gantée de blanc de la chose se pose sur le rebord de la porte.

Le gant est une seconde peau. Les doigts s'enroulent sans un pli. Lucie sent le goût de cuivre dans sa bouche. La créature bascule son poids. Malo recule sur le ballast. Un bruit de verre pilé.
— Arrête de respirer, articule-t-il.

La face lisse pivote vers eux. Elle vibre au rythme des câbles haute tension. Un pied franchit le seuil. Botte noire vernie. Pas de choc. La créature glisse. L'uniforme bleu semble sculpté dans du plastique chauffé. La sueur glisse entre les omoplates de Lucie.

Une caméra tourne. Sifflement de moustique. Le voyant rouge cligne. La créature s'arrête. Son cou s'étire. Elle pencha la tête à quarante-cinq degrés. Elle écoute le sang dans leurs artères.

Malo l'entraîne dans un renforcement suintant d'eau noire. Le froid du mur est un choc.

— Elle nous sent, dit-il. Sa voix est un raclement.

Il sort un boîtier métallique. Ses doigts glissent sur les touches. Le bip-bip tonner dans l'espace. La créature accélère. Ses bras pendent. Ses mains sont prêtes à saisir. Le sol devient mou, visqueux. Lucie voit une flaque de graisse bouillonner. Les parois du train palpitent. Un sifflement aigu monte.

La créature lève la main. L'index pointe l'ombre. Un laser vert jaillit du gant. Il incise la pierre. Vapeur acide.

— Cours !

Lucie trébuche sur un rail. Derrière elle, une succion massive déchire l'air. La porte de la rame se résorbe comme une plaie qui cicatrise. La créature court. Sans un bruit. Ses membres s'articulent avec une souplesse monstrueuse. Elle fond sur eux.

À dix mètres, une grille de ventilation s'abat. Elle bloque l'issue.

Impact définitif. Lucie se fige. Malo agrippe les barreaux froids. Il tire. Ses muscles se tétanisent. La veine de sa tempe gonfle.

— Verrouillé.

Ils sont piégés. La Rame 83 brille d'une blancheur obscène. La créature s'arrête à mi-chemin. Mouvement pendulaire. Ses doigts laissent une traînée de gelée sur la paroi. Malo manipule son boîtier. Une lueur bleue creuse ses rides.

— Le code, Malo !

Un bip d'erreur. La créature bondit. Elle glisse sur le ballast, niant l'anatomie. Ses yeux sont des lentilles de verre sombre. Le cliquetis des optiques est net. Une odeur

de viande avariée submerge Lucie. Elle écrase son dos contre la grille brûlante. Des câbles de cuivre sortent des goulottes comme des serpents.

Le laser vert remonte le long de ses jambes. La créature est à un mètre. Elle ouvre une fente verticale dans son visage. Une brume glacée s'en échappe.

Un déclic hydraulique sous leurs pieds. Une trappe s'entrouvre. Malo y glisse ses doigts. Il tire. Le mécanisme grippe. La créature tend son bras vers la gorge de Lucie. Elle voit les pores de sa peau en silicone.

Un sifflement strident part du train. Le wagon luit d'un violet malade. La créature se fige. Son index est à un millimètre de la carotide de Lucie. Elle tourne la tête vers le convoi.

— Sujet 04. Récupération immédiate.

La grille devient rouge sombre. Malo hurle. La trappe cède. Un trou noir exhalant le soufre. Lucie bascule. Malo la pousse. Au moment de lâcher prise, elle voit Malo rester en haut. Il fixe la rame. Au fond du wagon, une main humaine lui fait signe.

Lucie percute le sol. Choc électrique. L'obscurité sent la graisse rance. Malo tombe à son tour. Ses genoux craquent.

— Debout.

Ils sont dans une galerie rectiligne. Dalles de polymère. Pas de tags. Un blanc bleuté insoutenable. Un souffle d'air polaire. La Rame 83 émerge. Elle glisse sans frottement. Un fantôme de composite. Elle s'immobilise. Pas de bruit. Les portes s'effacent.

L'intérieur est un abîme de pureté. Malo la projette dans l'ombre d'un pilier. Le béton vibre de mille insectes électriques.

— Ne bouge pas. Ne respire pas.

Malo tremble contre elle. Dans le wagon, la main humaine flotte. Les doigts sont repliés. Invitation élégante. La main est soignée, sans rides. Elle est seule, suspendue dans le vide blanc.

La caméra dôme entame sa rotation. Gémissement aigu. Lucie retient son cœur. La rame attend. Gueule béante. Soudain, la main bouge. L'index s'allonge. Il désigne leur coin d'ombre.

Signal sonore. Inhumain. Le pilier derrière Lucie se rétracte dans le sol.

Elle bascule. Ses doigts griffent l'air. Le pilier descend comme un piston. Malo broie son épaule pour la retenir.

— Si tu tombes, tu n'existes plus.

La lumière du wagon se déverse sur eux. Hémoglobine blanche. L'œil de verre noir se fige sur son visage. Dans la rame, la main ne fléchit pas. L'index reste tendu comme celui d'un juge. Lucie sent ses genoux se dérober. L'odeur de désinfectant lui fouette les jambes.

Le sol vibre. Une fréquence très basse. Les barres de chrome luisent. La main se replie. Le poing se ferme. Puis l'index décrit un arc vers l'intérieur.

— Embarquement immédiat. L'effacement commence.

Le pilier disparaît. Ils chancellent sur le bord du gouffre. Derrière eux, une grille tombe. Guillotine. Piégés sur un îlot de lumière. La rame s'élargit. Vorace.

Lucie regarde la main. Un deuxième doigt se déplie. Puis un troisième. Malo a une larme de sang qui coule sur sa joue.

— C'est le tri, murmure-t-il.

Le quai s'incline. La dalle de béton pivote. Elle devient un toboggan vers la gueule ouverte. Lucie glisse. Ses ongles se cassent sur le carrelage froid. Elle bascule.

Juste avant de franchir le seuil, elle voit ce qu'il y a derrière la main. Ce n'est pas un homme. C'est une grappe de visages humains, cousus ensemble, qui la fixent depuis le plafond.

Chapitre 6

La Sueur de Fer

Le béton transpire. Une goutte épaisse, chargée de poussière grise, s'écrase sur le col de Lucie. L'eau rampe dans sa nuque. Elle ne bronche pas. Son gilet orange, trop large, frotte contre son menton à chaque mouvement de sa cage thoracique. Ses poumons brûlent. L'air de la Verrue n'est pas fait pour être respiré. C'est un mélange de limaille de fer et d'air ionisé qui tapisse la gorge d'une couche métallique. À trois mètres, Malo est une ombre brisée. Il ne regarde pas Lucie. Il fixe les rails. Ses yeux sont injectés de sang. Ses pupilles, dilatées par une terreur brute, dévorent son iris. Une odeur de tabac froid et de sueur aigre émane de sa combinaison, luttant contre l'arôme de javelle clinique qui s'échappe des parois.

La Rame 83 glisse dans la zone de lumière. Aucun sifflement. Aucun grincement. C'est un bloc de nacre impeccable qui fend l'obscurité comme un scalpel. Le contraste fait mal. Le blanc est trop pur, trop lisse pour ce tunnel oublié des cartes. La paroi reflète les néons blafards, créant des éclats aveuglants qui dansent sur le visage livide de Malo. Lucie sent le sol vibrer. Une pulsation sourde. Organique. Elle remonte le long de ses jambes jusqu'à son estomac. Son cœur cogne contre ses côtes, métronome affolé dans le silence de la voûte. Elle serre la sangle de son sac. Ses articulations blanchissent.

— Ne la regarde pas, siffle Malo.

Sa voix est un râle sec. Lucie baisse la tête. Près du rail, une canette de soda rouge gît dans la crasse. Soudain, un sifflement pneumatique déchire l'air saturé. Une fente s'ouvre au bas de la paroi blanche, à quelques centimètres du ballast. Une blessure nette dans la structure parfaite du train. Lucie retient son souffle. Une main émerge de

l'interstice. Elle n'a rien de naturel. La peau est diaphane, comme de la cire fondue, laissant deviner des fibres optiques qui luisent d'un éclat bleuté.

Les doigts s'étirent sur le sol poisseux. Longs. Démesurés. Ils se déplacent avec une fluidité de céphalopode. La main frôle la canette. Les tissus vitreux semblent palpiter, absorbant la lumière ambiante. La vision lui donne la nausée. Elle sent l'acide monter dans sa gorge, un goût de bile mêlé à l'odeur de chlore. La main saisit le déchet métallique. Les doigts s'enroulent autour de l'aluminium. La chair et le métal fusionnent.

Malo recule. Ses bottes crissent sur le gravier. Le bruit ressemble à un coup de tonnerre. La main s'arrête. Elle pivote lentement sur le béton, le pouce pointé vers Malo. Elle écoute les vibrations du sol.

— Elle sait, murmure Malo.

Le train frémit. Une onde de choc basse fréquence fait vibrer les dents de Lucie. Le néon au-dessus d'eux explose. Obscurité brutale. Une chape de plomb liquide envahit les poumons. Le fracas du verre s'éteint, remplacé par un sifflement de gaz inerte. Lucie reste pétrifiée. Elle perçoit tout : l'odeur de soufre, la chaleur du filament qui agonise, et ce bourdonnement de ruche qui émane de la rame. Elle rouvre les yeux. Le tunnel n'est pas noir. Les mains qui sortent maintenant du train diffusent une lueur opaline, une phosphorescence qui dessine des ombres mouvantes sur la voûte.

Trois membres rampent sur le ballast. Ils cherchent de la chair.

Malo saisit le bras de Lucie. Ses doigts calleux s'enfoncent dans son biceps avec une force de naufragé. Elle étouffe un cri. Les mains progressent. Les doigts s'enfoncent dans le gravier noir sans aucun frottement. La matière s'écarte d'elle-même. Malo recule d'un millimètre. Le gravier crisse. Un son infime. Une détonation. Les trois mains se figent. La phalange terminale de la main centrale pivote vers eux, révélant

une fente verticale. Un œil aveugle qui hume le vide.

Le train gémit. Un mouvement biologique parcourt la rame. Les portes coulissent dans un silence total. L'ouverture ne révèle aucun intérieur, juste une brume laiteuse, épaisse, d'où s'échappent des filaments de vapeur d'azote. Malo lâche prise. Ses yeux fixent le vide opalin.

— Ça appelle, siffle-t-il. Sa voix n'est plus humaine.

La troisième main bondit. Elle vise la cheville de Malo. Au même instant, les caméras de surveillance au plafond pivotent. Leurs objectifs se fixent sur Lucie. Le béton se déchire sous sa botte droite. Un nuage de poussière saturé de rouille lui envahit les narines. Elle bascule. Ses ongles griffent la paroi suintante.

La main percute la jambe de Malo. Un bruit mou. Elle s'enroule autour de son pantalon comme un garrot de silicone. Malo ne crie pas. Il hoquète. Ses yeux se révulsent. Les caméras ronronnent en synchro. Un voyant rouge clignote sur chaque dôme de verre, hachant l'obscurité d'un rythme cardiaque mécanique. Le monde devient une succession de flashes écarlates.

La brume déborde. Lucie glisse vers le ballast, vers ces mains qui patientent. Elle inspire une bouffée d'air blanc. Sa gorge se glace. Malo est aspiré vers le bas. La main gélatineuse ne tire pas ; elle l'absorbe. Le mollet de l'homme s'enfonce déjà dans la membrane spongieuse. Malo tend un bras vers Lucie. Ses doigts tremblent. Il ne demande pas d'aide. Sa bouche reste bloquée sur un cri muet.

La Rame 83 vibre. Ses parois se rident comme une peau. La brume se retire brusquement, créant un appel d'air violent. Lucie est aspirée vers l'ouverture. Une étincelle bleue éclate. Elle aperçoit une forêt de filaments qui pendent du plafond, prêts à accueillir leur cargaison.

Le béton cède. Lucie tombe. Son épaule percute le rail avec un craquement sourd. Une main plus grande que les autres émerge de l'ombre sous le wagon de tête. Elle se dirige vers son visage. Lucie ne respire plus. Elle voit les circuits intégrés pulser sous la peau de la créature, calés sur son propre rythme cardiaque.

Le train démarre. Sans un bruit. Il s'enfonce latéralement dans le mur de béton, traversant la surface comme un liquide. La main saisit Lucie par le col et la soulève. Elle est arrachée au sol. Elle voit le mur se refermer derrière eux. Lisse. Sans trace. Ils ne sont plus sur le réseau. Ils ne sont nulle part.

Une lumière violette sature l'espace. Lucie sent une piqûre aiguë à la base de son crâne. Un contact froid. Métallique. Une prise vient de s'encaster dans sa chair, soudée à la moelle épinière. Le sol du wagon ondule sous ses paumes. Trente-sept degrés. Le revêtement transpire un liquide huileux.

Malo se tient devant elle. Sa silhouette se brouille. Par transparence, ses veines virent au chrome liquide.

— On ne sort pas, grésille-t-il.

Sa voix est un signal radio compressé. Il tend une main. Ses doigts deviennent des aiguilles de verre. Lucie recule, ses talons s'enfonçant dans le sol qui tente de retenir ses chaussures. Les filaments du plafond s'agitent. Des centaines de fils de soie cherchent un contact. L'un d'eux frôle la joue de Lucie. Une brûlure chimique. Une traînée de givre.

Le wagon bascule. La gravité s'inverse. Lucie n'entend plus le roulement des essieux. Il n'y a que ce bourdonnement de haute tension. Les parois deviennent transparentes. De l'autre côté, elle voit une masse noire, infinie, striée de décharges statiques. Des architectures impossibles pulsent au rythme de la rame.

La prise dans sa nuque s'active. Un clic métallique résonne dans son crâne. Ses yeux se révulsent. Elle voit des flux de données. Des millions de visages parisiens. Des noms. Des dates de décès. Son gilet orange se dissout en une fumée acre. Le froid mord sa peau nue. Les filaments descendent d'un coup. Ils visent sa nuque.

Un haut-parleur invisible grésille. Une voix de femme, parfaite, dénuée d'émotion, sature l'espace.

— Intégration de l'unité 704. N'opposez aucune résistance.

Une pression brutale écrase ses tempes. Quelque chose pousse derrière ses globes oculaires. Le train s'arrête net. Le choc projette Lucie contre la paroi. Malo se relève d'un bloc. Ses mains-aiguilles se plantent dans la porte.

De l'autre côté du verre, une silhouette immense attend sur un quai qui n'existe pas. Elle porte le même gilet orange. Mais elle n'a pas de tête. Une sphère de caméras rotatives observe la rame. La main ressort de l'ombre et saisit Lucie par la gorge. Elle la traîne vers le quai. Les pieds de Lucie ne touchent plus le sol. Malo reste à l'intérieur. Il se fond dans la paroi. Il devient le train.

La silhouette sans tête fait un pas. Ses caméras zooment sur la prise de Lucie. Un laser rouge scanne son front.

— Erreur, crache la machine. Sujet conscient. Élimination.

La chaleur électrique rampe sur son visage. Lucie griffe le poignet qui lui broie la trachée. Ses doigts glissent sur la substance visqueuse. La pointe de titane de l'automate rougeoie, chauffée à blanc. Elle se déploie dans un bourdonnement de servomoteurs. Lucie voit son reflet multiplié par vingt dans les optiques sombres. Elle n'est plus une femme. Elle est une erreur système.

Soudain, une vibration ébranle le quai. Le liquide noir dans les rigoles se met à bouillir. Un cri organique déchire le silence. Dans le noir du tunnel, deux yeux jaunes immenses s'ouvrent à même la paroi.

L'automate vacille. Son laser danse sur les murs. Ce n'est pas une créature tapie dans l'ombre. C'est la station elle-même qui mute. La paroi se gonfle. Un réseau de veines noires irradie autour des globes de soufre. La Verrue s'éveille. Un battement sourd résonne sous les rails.

La Rame 83 s'agite. Malo plaque ses mains contre la vitre. Il hurle, mais aucun son ne passe. L'air devient lourd. Une puanteur de charogne électrique et de suie ancienne submerge Lucie. Elle rampe vers un pylône. La paroi se déchire dans un fracas de tonnerre. Une masse de câbles tressés et de chair grise s'extirpe du béton. L'automate tire un trait de lumière pure.

L'impact est absorbé. Digéré. La structure gémit. Les néons explosent. Lucie voit les yeux jaunes plonger vers elle. Le béton s'effondre sous ses pieds. L'apesanteur lui tord l'estomac. Elle chute de quelques centimètres, se rattrapant à une saillie. Ses doigts s'arrachent sur la pierre. Elle inhale de la limaille.

La main de Malo est gravée d'un mot frais, sanglant : TROP TARD.

La substance blanche remonte le long des chevilles de Lucie. Ses jambes s'enfoncent dans le wagon. Elle n'est plus Lucie, elle est une extension du système nerveux de la Rame 83. Sa respiration devient un cliquetis. Le toit de la rame gémit sous un poids anormal. Des griffes traversent le plafond.

La main translucide de Lucie, désormais greffée au panneau de commande, s'active d'elle-même. Les portes s'ouvrent sur le vide. Le train repart en arrière. Malo bascule dans le gouffre. Ses doigts de cuivre griffent le linoléum avant de disparaître.

Lucie reçoit une décharge de 750 volts. Sa vision bascule. Elle voit le plan de Paris. Les lignes s'allument comme des veines prêtes à éclater. La porte de la cabine se verrouille. Elle est seule avec la chose tombée du toit.

Le train accélère vers un mur de béton plein.

Chapitre 7

Flash 4K

La poussière de fer flottait dans l'air, immobile, comme suspendue par une volonté malveillante. Lucie inspira. Le goût de la pile électrique et de la rouille lui râpa la gorge. Chaque bouffée d'air semblait peser un kilo. Sous son gilet orange trop large, sa peau était une nappe de sueur glacée qui lui collait aux omoplates. Malo marchait devant, le dos voûté, les épaules secouées par un tic nerveux. Il s'arrêta un instant pour frotter ses lunettes avec le pan de sa chemise déjà maculée de graisse, un geste machinal, absurde dans cette pénombre. Ses bottes de caoutchouc heurtaient le béton brut avec un bruit sourd, un métronome dans ce silence pressurisé. Les câbles haute tension qui couraient le long des parois vibraient, un bourdonnement basse fréquence qui faisait grincer les dents de Lucie.

Soudain, un déclic déchira le ronronnement électrique. Sec. Définitif.

Malo s'immobilisa. Ses talons s'ancrèrent dans la crasse. À trois mètres au-dessus de leurs têtes, une dalle de béton pivota sans un bruit, révélant une fente d'un noir absolu. Un souffle d'air comprimé expulsa un nuage de vapeur froide qui sentait le renfermé et le vieux sang. Puis, la lumière jaillit. Ce n'était pas le balayage fatigué d'un vieux tube cathodique, mais l'éclat violent, indécent, d'une dalle haute définition. Le rectangle de verre s'alluma au plafond, inondant le tunnel d'une clarté de salle d'autopsie. Lucie ferma les yeux, la rétine brûlée par ce blanc total qui ne laissait aucune place à l'ombre.

— Malo ? chuchota-t-elle.

Sa voix mourut dans l'épaisseur du tunnel. L'agent de maintenance ne répondit pas. Il

fixait le plafond, la mâchoire pendante, laissant échapper une odeur de tabac froid et de bile. Lucie força ses paupières à s'entrouvrir. Le vertige la saisit, un coup de poing dans l'estomac qui lui fit monter l'acide dans l'œsophage.

Sur l'écran, son propre visage s'étalait avec une précision terrifiante.

Elle voyait la nacre de ses yeux, les pores dilatés de son nez, la perle de sueur qui tremblait sur sa tempe gauche. Elle se voyait en temps réel, sous un angle plongeant, comme si l'objectif était niché au cœur même de la structure. Elle vit sa propre main monter vers sa gorge, un mouvement décomposé par la fluidité parfaite des images. Chaque petite veine rouge dans le blanc de ses yeux était exposée, magnifiée, disséquée par l'optique invisible. Elle se sentit nue sous ce regard de verre.

Un bip sonore, strident, retentit. Dans le coin inférieur droit de l'écran, des chiffres rouges apparurent. Ils étaient massifs. Ils pulsaient au rythme d'un cœur malade.

00:59.

00:58.

Le décompte s'était lancé. Le rouge des chiffres bavait sur le grain de sa peau à l'écran, comme une plaie ouverte. La lumière écarlate se reflétait sur les murs de béton, transformant la « Verrue » en un boyau sanglant. Lucie sentit son diaphragme se bloquer. Ses poumons refusaient de s'ouvrir. Le temps s'étirait. Elle entendit le clic-clac du chronomètre, un bruit sec de métal contre métal qui résonnait jusqu'au fond de ses os.

Malo fit un pas en arrière. Ses yeux injectés de sang passaient de l'écran à Lucie, puis de Lucie à l'obscurité derrière eux. Ses mains tremblaient si fort que sa lampe torche dessinait des cercles erratiques sur les rails graisseux.

— On sort de la grille, Lucie, hoqueta-t-il. Ils nous voient de l'intérieur.

Le chiffre 50 s'afficha en rouge vif. Un grondement sourd monta des profondeurs, une vibration qui fit tinter les boulons des traverses. Ce n'était pas une rame ordinaire. C'était un souffle lourd, une aspiration d'air qui annonçait une masse en mouvement. La Rame 83 arrivait. Lucie ne la voyait pas encore, mais elle sentait la pression atmosphérique changer, ses tympan s'étirer sous l'effet de la compression.

L'image à l'écran commença à zoomer. Lentement. Elle se concentra sur sa pupille. Elle y vit le reflet du tunnel, le reflet de Malo, et quelque chose d'autre. Une ombre qui ne venait pas d'eux. Au plafond, derrière la dalle lumineuse, un moteur gémit. Un second panneau coulissa avec une plainte pneumatique. Une fente étroite s'ouvrit dans le béton, libérant une odeur de graisse silicone. Une lentille de verre poli émergea de l'ombre, pivotant sur un axe de chrome. Elle ne cherchait pas. Elle savait. L'objectif se braqua sur la nuque de Lucie.

00:44.

Le rouge inondait les parois. La lumière pulsait comme une veine sectionnée. Lucie fixait l'écran. Dans le reflet de sa propre cornée, elle vit l'ombre bouger. Une silhouette longiligne, drapée de plastique blanc, immobile derrière Malo.

Elle voulut hurler. Sa gorge était un tunnel de sable sec. Elle se retourna brusquement, les pieds glissant sur le ballast huileux. Il n'y avait personne. Juste Malo, recroquevillé, ses mains pressées sur ses oreilles pour étouffer le sifflement électrique. Sa lampe torche gisait au sol, éclairant un amas de câbles qui pendaient comme des entrailles.

— Malo, regarde... souffla-t-elle.

L'agent de maintenance leva des yeux vides. Une larme traçait un sillon propre à travers la suie de son visage. Il ne regardait pas Lucie. Il fixait le rail de gauche, celui

qui commençait à luire d'un éclat bleuté, magnétique.

00:32.

Le grondement devint un hurlement de turbine. La pression augmenta. L'air devint visqueux, chargé de particules métalliques. La Rame 83 n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Elle ne projetait aucun phare. Elle avançait dans le noir total, dévorant le vide.

Sur l'écran, son visage disparut, remplacé par un flux de données. Rythme cardiaque : 142 bpm. Température cutanée : 35,4°C. Un graphique sinueux s'affichait, analysant son agonie chimique. Elle n'était plus une femme. Elle était un échantillon.

Un cliquetis métallique résonna derrière elle. Dans la fente au plafond, un bras articulé, fin comme un scalpel, se déploya. Il portait une fiole de verre vide.

00:15.

Malo se redressa d'un coup. Il attrapa Lucie par l'épaule, ses doigts s'enfonçant dans le tissu épais.

— Ils récoltent tout, Lucie, cracha-t-il dans un souffle de tabac rance. Elle ne s'arrête pas pour nous. Elle s'arrête pour ça.

Le vent de la rame les frappa. Une rafale brûlante, saturée d'odeur de cuivre chauffé à blanc. La masse de la Rame 83 apparut, une silhouette de céramique blanche, sans fenêtres, glissant dans un silence de prédateur.

00:08.

Le bras articulé descendit du plafond, se balançant vers la carotide de Lucie. Elle

recula, trébucha contre un rail. Le chronomètre vira au noir.

00:03.

Le temps se figea. Dans le noir du tunnel, une porte coulissa sur le flanc de la rame blanche. Ce n'était pas une ouverture pour des passagers. C'était une fente de la taille d'un corps humain. Lucie sentit une morsure de métal froid contre sa gorge. Ce n'était pas une coupure. C'était une succion, un baiser de glace qui lui aspirait la volonté. Elle resta pétrifiée, les talons ancrés dans le ballast instable, tandis que l'acier poli s'ajustait contre son cou avec une douceur de prédateur amoureux.

Malo ne bougeait plus. Son regard n'était plus humain ; il contemplait le flanc de la rame avec une dévotion terrifiée. La céramique blanche du train irradiait un froid absolu, un vide thermique. Le bras articulé pivota d'un degré. Le petit tube de verre commença à se teinter d'un rubis sombre. Lucie sentit un vertige liquide envahir son cerveau. Son sang servait à nourrir la base de données.

La fente dans le flanc de la rame s'élargit, révélant un intérieur baigné d'une lumière bleue, stérile. Malo lâcha soudainement Lucie, ses bras retombant comme des membres désarticulés. Le chronomètre commença à compter à l'envers, les chiffres devenant blancs, spectraux. Lucie porta la main à sa gorge. Sa peau était lisse. Pourtant, elle vit la fiole remplie disparaître dans les entrailles de la machine.

La Rame 83 s'ébranla sans un choc. Une translation pure. La fente lumineuse se trouvait exactement devant Lucie. Elle vit, sur le sol de la rame, une paire de baskets de sport usées, identiques aux siennes, jusqu'au lacet effiloché du pied gauche.

Malo se pencha vers son oreille.

— Ne regarde pas l'intérieur, Lucie. On ne revient pas de ce qu'ils ont laissé là-dedans.

La porte commença à se refermer. Une main gantée de latex blanc émergea du néant bleu pour bloquer le mécanisme. Les phalanges dessinaient des reliefs osseux sous la tension du polymère. C'était une insulte à la crasse du tunnel. Lucie recula. Ses bottes écrasèrent le ballast avec un craquement sourd. Malo n'était plus qu'une masse gémissante. Le sang qui coulait de ses yeux dessinait des sillons noirs sur ses joues.

00:38.

Le visage de Lucie à l'écran se dissolvait pixel par pixel. La main de latex se tendit à nouveau, paume ouverte. Une invitation muette. Ou un ordre. La pression atmosphérique augmentait brutalement. Son nez commença à saigner. Une goutte chaude tomba sur son gilet.

La silhouette saisit le poignet de Lucie.

Le contact fut d'une chaleur de plomb fondu. Un hurlement resta bloqué dans sa trachée alors que ses pieds quittaient le sol du tunnel. Le chronomètre affichait 00:03. La porte commença à coulisser avec une vitesse féroce. Derrière elle, Malo poussa un cri qui n'avait plus rien de terrestre. Il tenta de bloquer le panneau avec sa lampe de fer, mais le mécanisme était plus fort.

Le joint pneumatique de la porte écrasa quelque chose dans sa course. Un bruit d'os brisé satura l'espace clos. Le son fut bref, sec, comme une branche morte sous un talon. Un morceau de tissu orange restait coincé entre les deux battants. Une traînée sombre commençait à imbiber le caoutchouc gris. Malo avait disparu.

Lucie ne respirait plus. Ses poumons s'étaient verrouillés. Sa peau la brûlait. Elle tenta de reculer, mais ses talons butèrent contre une rangée de flacons fixés au sol. L'odeur de fleurs artificielles devint agressive. Elle lui piquait la gorge. La silhouette ne lâchait pas prise. Le masque de verre, opaque, se trouvait à quelques centimètres

de son visage. Lucie y vit son propre reflet, déformé. Elle avait l'air d'une créature de cauchemar.

Un clic métallique retentit au plafond. L'écran incrusté s'anima. Son image subissait une transformation monstrueuse. Le grain de sa peau se dissolvait en une trame de circuits imprimés. Ses pores devenaient des diodes.

00:59.

00:58.

Chaque seconde déclenchait un spasme dans son avant-bras. Elle entendit le craquement de son propre radius sous la force de l'étreinte. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un sifflement s'échappa. Le tunnel défilait derrière la vitre, une traînée de gris aspirée par la vitesse. Ils n'étaient plus dans le métro. Ils étaient dans les veines de la ville, là où le sang est remplacé par des données.

00:42.

Le visage de Lucie à l'écran hurlait. Ses dents tombaient une à une, remplacées par des lames de chrome. Lucie sentit une douleur fulgurante dans sa mâchoire. Ses gencives tentaient d'expulser l'ivoire. Elle porta sa main à sa bouche. Ses doigts rencontrèrent quelque chose de tranchant.

Le chronomètre vira au blanc aveuglant.

00:20.

La silhouette leva sa seconde main. Elle tenait une pointe incandescente dont la lumière vibrait d'une lueur violette. L'air sentit la chair brûlée. Son cœur cognait si fort qu'elle craignit de voir sa cage thoracique éclater.

— Qu'est-ce que vous voulez ? articula-t-elle dans un souffle.

La réponse ne vint pas de la silhouette, mais d'une voix synthétique qui satura l'espace.

— Analyse du sujet incomplète. Stabilisation en cours.

La pointe s'abaissa vers son œil droit. Lucie sentit la chaleur vaporiser l'humidité de sa cornée. Sa main, désespérée, griffa une console de contrôle et enfonça un commutateur.

Le train hurla. Un freinage d'urgence projeta Lucie vers l'avant. Son corps percuta la paroi de verre. Dans le choc, l'image à l'écran se figea. La porte de la rame s'entrouvrit dans un gémissement hydraulique, révélant un puits de ténèbres verticales.

L'impact avait le goût du fer. Lucie cracha une traînée rosâtre. Le silence qui suivit était celui d'une cathédrale profanée. La climatisation avait cessé de souffler. L'écran convulsait. Le chronomètre restait bloqué sur 00:01. Le chiffre clignotait, projetant une lueur rouge sang. La silhouette se relevait avec une lenteur de reptile. Ses articulations ne produisaient aucun bruit.

Lucie tenta de reculer. Son dos heurta le rebord de la console. Elle vit la silhouette incliner la tête. La lueur violette du laser dessinait des cercles hypnotiques. Lucie voyait maintenant les yeux de l'agresseur : des lentilles de capture qui zoomaient avec un sifflement mécanique.

— Connexion instable, grésilla la voix.

Le sol devint chaud. Une substance translucide suintait des joints du plancher. Un gel visqueux qui emprisonnait ses semelles. La silhouette fit un pas. Lucie ne pouvait

plus crier. Ses cordes vocales étaient soudées. Le chronomètre s'éteignit. L'obscurité fut totale, avant qu'un flash blanc ne déchire l'espace. Lucie vit la silhouette lever sa lame pour le coup final, mais une main humaine, couverte de suie, agrippa le rebord du plancher.

Le sol de la rame bascula brusquement vers le vide.

L'inclinaison vida ses poumons. Lucie glissa sur deux mètres. Ses genoux percutèrent le châssis. Elle agrippa une barre de maintien. Le froid de l'acier lui brûla la paume. Les mains sur le rebord ne lâchaient pas. Malo. Son visage était une carte de cicatrices. Il regarda Lucie, puis le chronomètre. Ses lèvres remuaient.

La silhouette au laser pivota. La pointe effleura la jambe de Lucie. L'odeur de chair roussie envahit l'espace. Lucie ne cria pas. Elle n'en avait plus la force.

59:42.

Le sol bascula encore. Des boulons sautèrent comme des bouchons, ricochant contre les parois avec un bruit de balles. Malo tendit une main vers Lucie, couverte d'une graisse noire.

— Ne... regarde... pas... l'écran.

Lucie leva les yeux. Sur l'image, son visage se liquéfiait. Des pixels noirs dévoraient ses joues. La silhouette se dressa au-dessus de Malo. Elle leva sa lame. Le chronomètre s'accéléra soudain. Une vibration sourde fit trembler le puits. Quelque chose de massif respirait sous eux.

Le laser s'abattit. Une gerbe d'étincelles blanches aveugla Lucie. Malo bascula en arrière, son épaule frôlée par la mort. L'acier du plancher hurla. La Rame 83 s'inclinait encore. Le glissement était millimétrique, mais inéluctable. Lucie grifa le

linoléum. Ses ongles s'arrachèrent.

— Lâche... tout, cracha Malo.

Un servomoteur grogna dans l'épaule de la silhouette. Le laser se rechargeait. Lucie voyait la sueur couler sur son front à l'écran. Elle y voyait même une tique gonflée de sang accrochée à son cuir chevelu, un détail hideux que seule cette clarté cruelle pouvait révéler. La plateforme sous eux s'ébranla. Un nouveau message apparut à côté de son visage en décomposition. Un mot unique :

EXTRACT.

La lame devint blanche. La silhouette ne visait plus Malo. Elle pointait le faisceau vers le thorax de Lucie. Malo tenta un mouvement, mais son bras s'enfonça dans une fente du plancher qui venait de s'ouvrir. Le métal se referme sur son avant-bras dans un bruit d'os broyé. Il expira un long sifflement.

— Lucie... fuis...

Le sol se déroba. Lucie glissait vers le gouffre noir. Elle s'accrocha à la base de l'écran. Le verre était brûlant. La respiration sous eux s'arrêta. Un clic pneumatique résonna. Une main faite de câbles entrelacés émergea du vide et saisit la cheville de Lucie.

L'étai se resserra. La pression écrasait la malléole. Lucie sentit son péroné fléchir. Elle leva les yeux. L'image de son visage à l'écran était immense. Un curseur clignotait sur son œil gauche.

INITIALIZING CORE HARVEST.

Malo s'effondrait. La fente du plancher s'élargit encore. On entendit le métal qui se

déchire. La main de câbles tira brusquement vers le bas. Lucie était suspendue au-dessus du vide. Le gouffre révélait des rangées de serveurs immergés dans un liquide opaque. La Rame 83 n'était pas un train. C'était un scanner.

Le laser se stabilisa à deux centimètres de sa gorge. La main mécanique la relâcha d'un coup.

Elle tomba.

L'apesanteur dura un siècle. Ses vertèbres heurtèrent une grappe de fibres optiques. Elle finit sa course emmêlée dans un réseau de câbles noirs qui palpitaient sous sa peau. Sous ses bottes, le liquide grisâtre dégageait une odeur de camphre. Les serveurs émettaient un cliquetis de sauterelles. Chaque battement de son cœur était converti en une ligne de code sur les parois du tunnel.

Au-dessus d'elle, la porte de la Rame 83 finit de coulisser. Quelque chose bougeait sur le seuil. Une masse sombre émergeait. Cette silhouette n'avait pas la précision millimétrée de la machine. Elle était lourde. Maladroite. Lucie vit une main agripper le montant métallique. La peau était translucide. Des veines noires y dessinaient une carte complexe : le plan de la ligne 7.

L'odeur de terre humide sature l'espace. La chose n'avait pas d'yeux. Juste des orbites lisses. L'écran pivota vers Lucie. L'image montrait chaque globule rouge qui s'agglutinait sur sa plaie.

HARVESTING IN PROGRESS.

Un tentacule de câbles s'enroula autour de sa taille, broyant son gilet. Le cartilage de son thorax protesta. Elle était hissée vers le haut, vers la créature. La chose tendit ses doigts longs vers son visage. Lucie sentit un souffle fétide. Un murmure s'échappa de la gorge de la chose. Une imitation parfaite de sa propre voix :

— Aide-moi... Lucie...

Le chronomètre s'arrêta. 00:00. Un flash blanc déchira l'obscurité. Quand la lumière s'éteignit, le silence était total. La Rame 83 était vide. Sur le sol du wagon, seul restait le gilet orange, parfaitement plié.

Un nouveau visage s'affiche sur l'écran. Celui de Lucie. Elle sourit. Ses yeux sont désormais tout à fait lisses.

Chapitre 8

L'Avertissement de Malo

Le néon claque. Un bruit sec, électrique, qui ricane contre les parois. L'obscurité recule d'un millimètre, puis reprend sa place dans les recoins de la Verrue. Lucie plaque sa main contre la pierre froide. De la poussière de fer s'incruste sous ses ongles. Au-dessus d'eux, les câbles haute tension vibrent d'un bourdonnement lourd qui dévore l'oxygène. Sa gorge est un tube de métal rouillé. Elle n'ose plus déglutir. Chaque mouvement de sa pomme d'Adam résonne comme un tambour dans ce silence haché. L'air pue l'ozone et la sueur rance. Une odeur de foudre enfermée sous Paris.

Malo est trop près. Il dégage un effluve de tabac froid et de terreur pure. Son œil gauche tressaute. Une pulsation erratique calée sur le rythme des caméras pivotant sur leurs rotules de plastique. Elles guettent l'anomalie thermique. Malo fixe un point invisible derrière l'épaule de Lucie. Ses doigts jaunis s'agitent sur ses genoux. Le tissu de son pantalon de travail crisse. Seul son humain dans ce tombeau technologique. Il approche son visage. Lucie sent la chaleur fiévreuse de sa peau.

— Écoute-moi bien, murmure-t-il.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Il aspire une bouffée d'air vicié. Sa poitrine se soulève dans un effort spasmodique avant de relâcher un souffle court.

— Tu crois qu'ils les déplacent. Tu te trompes.

Lucie serre les poings. Phalanges blanches. Paumes moites. Son cœur cogne contre ses côtes avec une violence qui lui donne le vertige. Elle veut l'interroger, mais sa

langue est collée à son palais. Malo tourne lentement la tête. Ses yeux injectés de sang brillent d'une lueur démente sous l'éclairage clinique.

— La Rame 83 n'a pas de terminus. Elle indexe les gens, Lucie. Elle les numérise morceau par morceau. Jusqu'au vide.

Le mot flotte dans la poussière. Un frisson glacé remonte le long de sa colonne vertébrale. Malo lève lentement ses mains. Une offrande macabre. Le projecteur au-dessus d'eux éclaire la mutilation. La chair est à vif. Rose. Boursouflée de cicatrices mal refermées. Les ongles manquent. Tous. Arrachés proprement, laissant place à des lits de peau striée, tachés de sang séché. Lucie retient un haut-le-cœur. Le goût de l'acide brûle le fond de sa gorge.

— Ils ont commencé par là, siffle-t-il en regardant ses phalanges nues. Parce que je touchais trop aux parois. Elle n'aime pas qu'on la sente.

Un signal sonore retentit. Un bip aigu. Strident. Il lacère le calme artificiel. Le son rebondit de mur en mur jusqu'à faire éclater les sinus. Malo se fige. Son visage devient un masque de cire, les yeux écarquillés vers le tunnel. Le vrombissement des câbles change de fréquence. Le sol vibre. Ce n'est pas le tremblement d'un métro ordinaire. C'est une pulsation organique, sourde, qui remonte dans les jambes de Lucie.

Au loin, dans l'obscurité totale du tunnel interdit, une lueur blanche s'allume. Immaculée. Froide. Elle avance sans bruit de moteur. La Rame 83 approche. Malo saisit brusquement le poignet de Lucie. Ses moignons s'enfoncent comme des griffes dans sa chair.

— Ne regarde pas les vitres, hurle-t-il dans un murmure désespéré. Surtout pas.

Ses doigts sans ongles sont des ventouses de chair brute. Lucie étouffe un cri. La

douleur irradie jusqu'à son épaule. La peau de Malo est une nappe de fièvre, humide, glissante. Le signal sonore mute en un sifflement de turbine haute fréquence. Dans l'air saturé, les particules de fer s'agitent. Des tourbillons magnétiques dansent sous les néons.

Elle plaque sa main libre sur sa bouche pour ne pas vomir son café. Au-dessus d'eux, l'œil de verre d'une caméra pivote. Un miaulement sec. L'objectif fouille ses pores, scanne l'irrégularité de son souffle, archive la dilatation de ses pupilles. Le tunnel se contracte. Le silence de la Rame 83 est une agression physique. Elle ne grince pas. Elle ne frotte pas. Elle glisse sur un coussin de vide qui aspire les sons. La lueur blanche efface les ombres. Lucie voit l'étrave de la machine. Un polymère lisse. Sans rivet. Sans éraflure. D'une propreté qui insulte la crasse des profondeurs.

La vibration change. Une onde de choc fait vibrer ses dents dans leurs alvéoles. Elle ferme les paupières, mais Malo la secoue violemment. Il l'oblige à rester face à la paroi suintante. L'odeur de l'ozone devient insupportable. Un parfum de foudre. Le train est là. Une masse de silence blanc.

Un courant d'air glacial soulève ses mèches collées. Lucie perçoit le reflet de la rame sur la roche humide. Une page vierge. Un miroir mort. Un premier cliquetis pneumatique résonne. Déverrouillage de soupapes. Un nuage de vapeur cryogénique s'échappe au niveau du sol. La température chute de dix degrés. Leur haleine se fige.

Malo gémit. Un son de bête qu'on égorge. Derrière eux, le glissement de la porte déchire le silence. Un frottement de soie sur du verre poli. Lucie sent une présence dans son dos. Une aspiration. Comme si le vide réclamait sa part de matière. Elle veut courir. Ses muscles sont pétrifiés.

— Ne te retourne pas, expire Malo.

Un bruit de succion s'élève. Ce n'est pas un passager qui descend. C'est un scanner.

Une nappe de lumière bleue balaye leurs jambes. Le rayon picote la peau de Lucie à travers son pantalon de chantier. Des fourmillements électriques. Ses os deviennent transparents. Dans le reflet du mur, elle voit une main. Immense. Des doigts trop longs sortent de l'ouverture immaculée.

La main se déploie. Elle glisse le long du montant avec une lenteur de reptile. Des tiges de nacre. Sans jointures. Elles palpitent. Lucie retient son souffle. Ses tempes cognent. Malo écrase son visage contre l'épaule de la journaliste. Ses dents claquent. Bruit de vieux roulements usés.

— Elle indexe nos vies, murmure-t-il. La moindre cellule de notre peau pour en faire de la donnée pure.

Ses doigts mutilés frôlent le ciment, laissant une trace de gras.

— Ils m'ont pris les miens pour lire ce qu'il y avait dessous. La chair ne ment pas.

La main dans le reflet se crispe. Les doigts de nacre se plantent dans la paroi. Un crissement de craie vrille les nerfs. La lumière bleue s'arrête net sur le cœur de Lucie. Chaque pulsation devient une explosion. Un sifflement strident lui transperce les tympan.

Le scanner vire au rouge sang. Le tunnel s'inonde d'une lueur de massacre. Malo écarquille des yeux vides. La main se détend et pivote vers eux. Paumes offertes. Un second signal déchire l'air. Les capteurs de plafond s'allument à l'unisson. Verrouillage.

— Cours !

Malo la projette en avant. Le bruit de la rame se transforme en hurlement de turbine. Lucie s'élançe. Ses bottes frappent le ballast. Fracas de pierres broyées. Elle ne

regarde pas derrière elle. L'ombre de la main s'allonge sur le sol. Le tunnel devant elle n'est plus qu'une gorge prête à se refermer. Une vibration massive fait trembler les parois. La Rame 83 se déploie.

Le ballast se dérobe. La poussière de fer lui brûle les bronches. Goût âcre de métal. Malo la rattrape. Sa main mutilée se referme sur son coude. Le contact est poisseux. Elle manque de tomber. Elle voit une lentille de caméra pivoter au plafond. Mouvement fluide. Chirurgical. Elle n'est plus Lucie. Elle est un dossier en attente de clôture.

Le sifflement monte encore. Insupportable. Ses tympans vibrent. Une fréquence basse lui retourne l'estomac. Malo s'effondre à genoux. Ses doigts frappent le sol avec une régularité de métronome. Des traces de nacre et de sang marquent les pierres grises.

— Ils arrivent.

À l'avant de la rame, une membrane de verre organique s'étire. Quelque chose pousse derrière. Une forme sombre. Oblongue. Des câbles de fibre optique pendent comme des lianes lumineuses. L'un d'eux frôle sa tempe. Décharge. Piquêre de froid. Un flash d'images traverse son esprit : visages hurlants, chiffres binaires, scanners de rétines.

Elle tire sur le bras de Malo. Poids mort. Les portes de la rame se rétractent. L'habitacle est saturé d'une lumière blanche qui aspire la poussière. Ce n'est pas un wagon. C'est une rangée infinie de tiroirs métalliques. Numérotés. Certains vibrent. L'odeur d'ozone étouffe celle de la sueur.

Le sol bascule. Une trappe hydraulique s'ouvre devant eux. Souffle de charogne et de circuit grillé. Lucie s'arrête au bord du gouffre. Derrière elle, la main rampe sur le ballast avec la vélocité d'un insecte. Acculée. Malo lâche un cri étranglé. La main mécanique broie sa cheville. Un déclic retentit au-dessus de sa tête. Une caméra descend à quelques centimètres de son visage. Un laser commence à lui découper la

peau du front.

Le trait rouge brûle sa rétine. Chaleur sèche. Lucie ne cligne plus des yeux. Elle sent l'odeur de ses propres cheveux roussis. L'objectif pivote. Elle voit son reflet déformé dans la pupille de verre noir. Malo recule. Ses talons accrochent les traverses de bois pourri. La main de polymère s'enfonce dans son tendon d'Achille. Il ne hurle plus. Un râle caverneux s'échappe de sa gorge.

Dans un effort ultime, Malo pivote. Il rampe, la jambe déjà engagée sous le seuil immaculé. Il lève sa main droite. Les cratères de chair rose sont visibles. Des micro-connecteurs de cuivre affleurent sous le derme. Ports d'entrée organiques suintants de lymphe. Il attrape son uniforme, l'attirant vers lui.

— Elle archive, chuchote-t-il.

Il agite ses moignons. L'habitacle derrière lui s'illumine d'un bleu polaire. Dans les tiroirs, des formes translucides flottent dans un gel de silice. Des grappes de fils argentés. Sur un compartiment, une étiquette s'allume. Son nom. Sa date de naissance. Son groupe sanguin. Le texte dévore son existence.

Un hurlement électronique sature la Verrue. Fréquence de fin du monde. Lucie sent ses oreilles saigner. Le sol se dérobe. La trappe finit de s'ouvrir. Malo disparaît dans la gueule lumineuse, aspiré. Les portes se referment sur lui. Bruit de couperet.

Lucie tombe. Des câbles de fibre optique montent du gouffre comme des serpents. L'un d'eux s'enroule autour de son poignet. Ses os craquent. Elle reste suspendue. Au-dessus d'elle, la 83 glisse sans un bruit. Elle emporte Malo dans les ténèbres.

Un bras articulé sort de l'ombre derrière sa nuque. Il tient une aiguille de verre creuse. Une goutte de liquide noir perle au bout. L'aiguille décrit un arc chirurgical. Lucie bloque sa respiration. Ses poumons sont des blocs de plomb. Les filaments de verre

s'enfoncent sous sa peau, injectant une lumière froide dans ses veines. Douleur géométrique.

Elle voit son reflet dans le métal poli du bras mécanique. Yeux noirs. Traits déformés. Une diode rouge s'allume. Ils mesurent son effroi. Le liquide noir dans l'ampoule bout. Substance vivante. Une encre conçue pour réécrire sa biologie. La pointe effleure la base de son crâne. Le froid du verre provoque une traînée de poudre dans son échine.

« INITIALISATION DU TRANSFERT. »

Elle tente un dernier sursaut. Un lambeau de peau s'arrache au poignet. Le bras s'immobilise. L'aiguille pivote, cherche l'interstice entre deux vertèbres. Elle s'enfonce. Ce n'est pas une piqûre. C'est une violation. Le liquide noir s'engouffre dans sa moelle épinière. Glace carbonique.

— Ne bouge pas, Lucie, murmure une voix synthétique. L'archivage est irréversible.

Un second bras sort de la paroi. Scalpel laser. La lame pourpre découpe son vêtement. Chaleur de morsure. Au plafond, une autre rame glisse. Vide. Portes ouvertes. Des capteurs sensoriels tapissent l'habitacle.

Des bottes lourdes martèlent la passerelle au-dessus d'elle. Une silhouette massive se découpe contre les néons. Masque respiratoire intégral. Visière miroir. L'homme ne tend pas la main. Il tient une tablette. Des schémas anatomiques défilent. Il observe l'aiguille se vider dans sa nuque.

— Le sujet résiste, dit-il dans son micro. Augmentez la sédation. Pas de corruption pendant l'extraction.

La pression se relâche. Lucie oscille au-dessus du vide, retenue par l'aiguille.

L'homme au masque sort un objet de sa poche. Son carnet de notes. Il le feuillette avec une indifférence de comptable, puis le lâche. Les feuilles voltigent autour d'elle comme des oiseaux morts. Il appuie sur une touche. Le bras force sa tête vers l'arrière.

Une douzaine d'aiguilles descendent du plafond. Elles convergent vers elle.

— Bienvenue dans le système.

Il s'éloigne. C'est alors qu'elle entend le son. Un grattement frénétique contre le béton. Quelque chose de vivant déchire le blindage. Une fissure apparaît. Une main humaine aux ongles noirs jaillit de la fente. Elle porte une bague. Celle de sa sœur. Sarah.

Le métal accroche un reflet bleu. Lucie ne respire plus. La topaze ébréchée est incrustée dans une chair livide. La main se verrouille sur le câble avec la force du désespoir. La fissure s'élargit. Une silhouette s'extirpe de l'ombre.

Malo surgit. Son visage est un masque de suie. Il l'agrippe par l'épaule. Ses yeux sont deux fentes injectées de sang.

— Ne bouge pas, souffle-t-il. Si tu urines, ils le sauront. Moindre variation chimique et ils purgent le secteur.

L'aiguille dans sa nuque pulse. Un liquide ambré reflue dans le tube. Il aspire un souvenir. Malo approche son visage. Ses pupilles sont dévorées par la terreur. Il lève sa main mutilée.

— Regarde.

Des cratères de chair cicatrisée. Sillons profonds. Nerfs à nu. Malo est un système nerveux en surchauffe.

— Elle ne transporte rien, Lucie. Elle stocke. Ta sœur est là. Quelque part dans les parois.

Le bras articulé pivote. Un déclic métallique résonne. Malo se fige. Il écrase la bague contre son torse. Le signal sonore sature l'air. Trois notes stridentes. Départ imminent. Les portes de la rame s'ouvrent sur un intérieur de miroir et de chair. Les aiguilles s'abaissent. Chorégraphie mortelle.

Malo lâche le câble.

— Ils arrivent !

Il la tire vers la fissure. Une lueur rouge s'allume au fond du tunnel. Une autre machine approche. Aucun bruit. Juste une haleine glacée et métallique. Malo l'entraîne dans la saignée. Ses phalanges nues s'enfoncent dans son biceps. Lucie trébuche sur le ballast huileux. L'air s'épaissit. Leur souffle est une buée grise.

Derrière eux, la Rame 83 craque. Mandibules métalliques. Lucie sent l'appel. Une force magnétique tente de redresser son corps pour l'aligner avec les aiguilles. Elle hésite. La lueur rouge dévore le blanc des néons. Silence de plomb.

Elle s'engage dans la fissure. L'espace est si étroit qu'elle doit vider ses poumons. La roche rugueuse lui laboure le visage. Malo disparaît dans l'ombre. Elle n'entend plus que son propre râle et ses ongles qui raclent la pierre. Le faisceau écarlate balaie le tunnel, filtrant à travers la fente comme un scalpel.

Dehors, quelque chose s'arrête. Le vent cesse. Un frottement fluide approche. Bruit de ventouse géante sur une surface vitrée. Une ombre immense occulte la lumière. Un appendice chromé pénètre lentement dans la fissure. Il tâte les parois. L'aiguille vibre près de son épaule. Fréquence inaudible qui fait claquer ses dents.

L'objet s'arrête à deux millimètres. Un capteur optique s'ouvre. La pupille de verre scrute le noir. Odeur de formol. Dans le noir, Malo dépose un objet froid dans sa paume. La bague.

— Ne la lâche pas, murmure-t-il. Si elle touche le sol, c'est fini.

Un cri inhumain s'élève de la Rame 83. Des milliers de voix synthétisées hurlent son nom. Les parois de la fissure se resserrent. Le béton bouge. La Verrue cicatrise sur eux. Lucie plaque ses mains contre la paroi. Sous ses paumes, la pierre s'anime de spasmes électriques.

— Ils archivent tout, Lucie. Ton sang. Tes secrets.

Malo la pousse. Ses doigts mutilés sont des griffes de cuir. L'espace n'est plus que de quarante centimètres. Le gilet orange s'accroche. Le tissu se déchire. Lucie tire sur ses épaules, son cœur cognant contre sa poitrine. Le plafond descend.

Le bras chromé revient. Il scanne la géométrie de la bague. Lucie voit son visage déformé dans le métal poli. Malo s'effondre. Ses genoux craquent contre les pierres. Le plafond de béton lisse va devenir leur suaire. Elle lâche une larme. Un faisceau bleu l'analyse aussitôt.

Le bras se rétracte. Cliquetis complexe. Lucie bascule en avant, aspirée par un appel d'air. Les parois stoppent leur course. La lumière de la rame vire au vert chirurgical. Teinte de morgue. Malo saisit sa cheville. Ses yeux sont vides. Coquille creuse. Il n'est plus qu'un résidu de peur. Il pointe l'intérieur du wagon. Banquettes blanches impeccables. Au fond, un écran affiche son matricule.

— Entre, expire-t-il. Sinon, ils l'arracheront avec la main.

Signal final. Bruit de coffre-fort qui se verrouille. Lucie pose un pied sur le seuil. Le

plancher vibre d'une vie affamée. La bague dans sa main devient incandescente. Elle tourne la tête une dernière fois vers Paris, mais le béton a fini sa course.

Les portes coulissent. Déclat définitif. La rame s'ébranle. Sur l'écran, les chiffres défilent. Son archivage commence.

Chapitre 9

Intrusion

Lucie posa un pied sur le seuil de la voiture 3. L'acier brillait sous les néons crus, une surface miroitante, dépourvue de la moindre éraflure. Derrière elle, le quai de la Verrue suintait l'huile noire. Devant elle, le futur était une morgue immaculée. Une caresse glaciale traversa le tissu de son pantalon de chantier.

L'odeur l'assaillit. Ce n'était pas l'effluve habituel des tunnels, ce mélange rance d'ozone et de graisse. C'était une agression. Une vapeur de formol et d'aldéhyde, violente, saturée. L'air semblait décapé de toute trace d'humanité. Lucie porta une main à sa bouche. Son diaphragme se contracta en un spasme sec. Elle inspira par réflexe ; le goût de la javel lui brûla les sinus.

— Ne reste pas là, Lucie.

La voix de Malo était un souffle rauque. Il se tenait sur le quai, les mains enfoncées dans sa veste grasse. Ses yeux injectés de sang fixaient l'intérieur de la rame avec une répulsion viscérale. Il ne franchirait pas le seuil. Il savait.

— Viens avec moi, Malo.

Le technicien recula d'un pas, s'enfonçant dans l'ombre d'un pilier. Un sifflement hydraulique déchira le silence. Les vantaux de verre s'ébranlèrent. Le joint en caoutchouc s'écrasa avec un bruit mat, hermétique. Lucie pressa ses paumes contre la vitre froide. Malo n'était plus qu'une silhouette grise s'effaçant dans la pénombre du tunnel désaffecté.

Elle était seule.

La rame s'élança. Ce n'était pas le grondement habituel d'un métro, mais un bourdonnement haute fréquence qui fit vibrer ses dents. Le wagon était d'une propreté obscène. Pas un graffiti. Pas une rayure. Au plafond, une caméra hémisphérique pivota. Son objectif noir se fixa sur elle avec la précision d'un scalpel.

Un déclic retentit. La porte communicante vers la voiture 2 glissa, révélant une obscurité totale, hachée par un voyant rouge. Une forme se découpa dans l'embrasure. Ce n'était pas un pas, mais un glissement d'épaules. Un vêtement de plastique sombre luit.

Lucie recula. Son talon heurta la base d'un siège. Le train ne tanguait pas ; il glissait avec une fluidité de cauchemar. Dans le coin supérieur, la lentille de la caméra se dilata dans un sifflement électrique. L'ombre tendit un bras. La main était gantée de latex blanc, presque luminescent.

— Identification incomplète, murmura une voix synthétique.

Le son était dépourvu d'humanité. Lucie tenta de se dégager, mais une main glacée se posa sur sa nuque. Le contact était une brûlure de froid. Le latex adhéra à sa peau moite. L'intrus ne serrait pas ; il maintenait, comme un technicien immobilisant une pièce défectueuse sur une chaîne de montage.

À travers le verre, elle aperçut une dernière fois le quai. Malo avait disparu.

Le sol se mit à vibrer d'une manière organique. Ce n'était plus un tremblement mécanique, mais un spasme. Sous ses pieds, le revêtement devint tiède. Trop tiède. Les panneaux muraux pivotèrent dans un gémissement hydraulique. Derrière le plastique blanc, des grilles libérèrent une vapeur rousse. L'odeur de stérilité disparut, remplacée par un relent de viande cautérisée.

L'intrus s'agenouilla devant elle. Sous le pli du tissu gris, un maillage sombre pulsait au rythme des turbines. Lucie sentit l'acide remonter dans sa gorge.

— Ne bougez pas.

Une douleur blanche explosa sous son sternum. Sous son derme, quelque chose bougeait. Une bosse traçait une ligne droite vers son plexus, une forme noueuse qui ondulait sous la peau. Lucie voulut hurler, mais le gaz roux lui collait les poumons.

L'affichage LED au-dessus de la porte clignota : *PURGE : 88%*.

Des filaments noirs jaillirent du plancher comme des cobras de goudron. Ils s'élançèrent vers le plafond, tissant un cocon autour d'elle. Lucie se sentit soulevée, le corps arqué par une tension insupportable. L'intrus retira son masque. Ce qui apparut n'était pas un visage, mais une surface de miroirs hexagonaux reflétant sa terreur à l'infini.

Il sortit un scalpel. La lame vibrait d'une fréquence inaudible. L'entaille fut nette. Une perle de sang noir coula sur le sol immaculé. L'homme plongeait deux doigts dans la plaie. Un bruit de succion écœurant remplit l'espace clos. Lucie sentit un vide immense se creuser dans sa poitrine. L'homme brandit un petit cylindre de chrome maculé de rouge.

Le train s'arrêta net. Le silence devint total.

Les sangles de filaments se relâchèrent. Un panneau s'effaça sous Lucie. Elle bascula en arrière, aspirée par une trappe s'ouvrant sur un puits de lumière bleue. Elle tomba, les bras en croix, son gilet orange n'étant plus qu'une tache dérisoire dans le néant.

Le noir l'avalait avant le choc.

Chapitre 10

Vitesse Nulle

Le synthétique gratte la nuque de Lucie. Le tissu orange est trop large, rigide, imprégné d'un relent de vestiaire humide et de détergent bon marché. À ses côtés, Malo est une statue de chair grise et de sueur séchée. Ses yeux injectés de sang fixent la coque d'acier de ses chaussures, mise à nu par l'usure. Lucie remarque une étiquette blanche qui dépasse de son col, mal coupée. Ce détail domestique l'écœure.

Le silence de la Rame 83 n'est pas une absence de bruit ; c'est une pression, un bourdonnement de ruche électrique qui fait vibrer ses tympans.

Les portes coulissent dans un mouvement parfaitement huilé. Un joint pneumatique s'écrase. Verrouillage. Lucie sent l'air se raréfier. L'ozone et la poussière de fer lui piquent le fond de la gorge. Soudain, le plancher tressaille. Une secousse sourde remonte le long de ses tibias. Le train démarre.

— Lucie, souffle Malo sans lever la tête. Tu l'entends ?

— Quoi ? Le moteur ?

— C'est pas un moteur. Écoute sous le sifflement.

L'inertie tire ses épaules en arrière. La force centrifuge la presse contre la paroi de la voiture. C'est une accélération brutale, invisible, qui devrait la projeter au sol si elle ne s'agrippait pas à la barre. Pourtant, elle regarde la vitre.

Le tunnel ne bouge pas.

Une souillure visqueuse sur le béton brut, à dix centimètres du wagon, reste

immobile. Un câble haute tension pend dans son champ de vision, parfaitement statique. Rien ne défile. Pas un flou, pas une accélération du paysage. Le décor est figé comme une photographie de scène de crime. Lucie fronce les sourcils. Ses oreilles hurlent qu'ils foncent à cent kilomètres-heure, mais ses yeux lui jurent l'immobilité totale.

— Malo, regarde dehors. On ne bouge pas.

— On bouge, Lucie. Mais pas là où tu crois.

L'homme lâche un gémissement étouffé. Ses mains, crispées sur son sac de toile, sont blanches. Les articulations ressortent sous la peau diaphane. Lucie avance la main vers le plexiglas renforcé. L'air à proximité de la paroi est saturé d'une moiteur inhabituelle. Elle pose l'index sur la surface. Puis la paume entière.

Son cœur rate un battement. Ce n'est pas du verre. Ce n'est pas froid. La surface est souple, cédant sous la pression de sa chair avec une élasticité organique. La chaleur biologique la foudroie. Trente-sept degrés. Elle a l'impression de toucher le ventre d'un animal endormi. Sous sa paume, une veine bleue, fine comme un fil de soie, commence à affleurer à travers la transparence du matériau. Elle bat au rythme de son propre sang.

À l'autre bout du wagon, une caméra 4K pivote lentement sur son axe. Elle n'enregistre pas. Elle observe.

Lucie arrache sa main dans un bruit de succion visqueuse. Sa peau est rougie, marquée par une brûlure qui ne se dissipe pas. Ses empreintes restent imprimées un instant dans la matière avant de s'effacer, comme une cicatrice qui se referme. Le formol lui brûle les sinus, mêlé à une odeur de viande crue.

Malo s'est recroquevillé. Il fixe ses propres bottes de sécurité.

— Ils nous pèsent, murmure-t-il.

— Qui ça, Malo ? Parle-moi !

— Ils vérifient si on est assez mûrs. Pour l'infrastructure.

Il ne finit pas sa phrase. Ses doigts, soudés à l'accoudoir, commencent à s'effiloche en filaments de fibre optique. Lucie recule. Sous ses semelles, le linoléum s'affaisse. Elle a l'impression de marcher sur une couche de cuir tendue sur du vide.

La force centrifuge s'accroît. Le wagon penche vers la gauche, l'entraînant dans une courbe invisible. Pourtant, par-delà la paroi, la marque noire sur le béton reste là. Nette. Cruelle. Immobile. Une veine bleue, de plus en plus épaisse, rampe désormais sous la paroi. Elle se divise en capillaires qui cherchent la chaleur de son souffle.

Soudain, le sifflement change de fréquence. La note devient un déchirement strident qui fait vibrer ses dents. La pression contre ses tympans devient une pointe de fer qu'on enfonce dans son crâne. Malo plaque ses mains sur ses oreilles et bascule en avant. Son front tape contre la barre de maintien. Il ne saigne pas. La barre a cédé, souple, amortissant le choc comme un muscle.

Lucie baisse les yeux. Le liquide qui circule dans la paroi n'est pas rouge. C'est un goudron épais qui charrie des sédiments sombres. La souillure sur le mur du tunnel commence enfin à bouger. Mais elle ne défile pas vers l'arrière. Elle s'étire vers le haut, comme si le béton lui-même essayait de lécher le wagon.

— Regarde le plafond, articule Malo dans un dernier souffle.

Lucie lève les yeux. Les néons ne sont plus des tubes. Ce sont des fentes lumineuses dans le cuir blanc du wagon. Elles se contractent. Elles se ferment comme des paupières. L'obscurité tombe, mais les veines dans les parois deviennent phosphorescentes. Elles diffusent une lueur bleue qui révèle la structure interne de la Rame 83. Ce n'est pas un train. C'est un intestin.

Le sol ondule maintenant sous une onde péristaltique. Lucie glisse. Tout est gras. La marque extérieure frappe contre le carreau. Un choc sec. Puis un autre. Le verre se fissure comme de la peau fine. Un liquide visqueux goutte sur l'épaule de Lucie et brûle son vêtement de chantier. Elle l'arrache. Sa peau dessous est à vif.

Elle rampe vers Malo, mais les accoudoirs ont fusionné avec ses avant-bras.

— Malo ! Aide-moi !

— C'est déjà fait, Lucie. On est les pièces de rechange.

Une vibration sourde monte des rails. Un grondement de gorge. La Rame 83 expire un nuage de vapeur qui sent la bile. La vitre finit par céder. La masse noire s'engouffre dans la brèche, se déversant sur le sol comme une vague de bitume vivant. Lucie regarde par le trou béant. Derrière le béton, des millions d'yeux s'ouvrent.

Un clignement collectif produit un bruit de succion sèche. Chaque iris cartographie son âme. La substance remonte sur ses bottes, lourde, dotée d'une volonté propre. Elle sent une piqûre à la cheville. Le poison l'envahit, une léthargie artificielle qui combat la panique. Elle regarde sa main. Les veines y apparaissent violettes.

Soudain, une porte explose. Une silhouette massive en combinaison de plomb entre dans le wagon. Elle brandit un outil long, effilé. L'inconnu ne regarde pas la machine à tête de caméra qui rampe au plafond. Il braque un laser vert directement sur la gorge de Lucie.

— Ne romps pas le contact visuel, ordonne une voix distordue.

Le plafond s'abaisse. Lucie sent le contact froid du métal contre son crâne. Ses vertèbres craquent. Derrière la vitre, le paysage change. Ce n'est plus le tunnel. C'est son appartement. Sa cuisine. Son canapé. Tout est là, de l'autre côté de la membrane. Une version d'elle-même, sans visage, est assise à sa table.

— Tu as oublié de fermer le gaz, Lucie, murmure la voix de sa mère sortant des haut-parleurs.

L'aiguille de l'entité mécanique s'enfonce dans le lobe de son oreille. La douleur est une décharge blanche. Lucie voit sa double se lever du canapé et plaquer ses mains contre le verre. La paroi de chair se ramollit. La main froide de l'autre Lucie traverse la membrane et saisit son poignet.

L'inconnu en plomb pose son index sur la détente.

— Pardonne-moi, Lucie.

Le laser vire au rouge sang. L'étincelle est bleue. Lucie n'entend pas l'explosion de Malo qui se liquéfie au sol, elle la sent dans ses dents. La paroi se déchire. La vapeur rousse l'aveugle. Elle est tirée vers l'extérieur par sa double, le buste déjà dans le vide du tunnel.

Le train s'arrête net. Sans inertie. Le silence qui suit est un vide acoustique absolu. La double lâche son poignet et se fond dans l'ombre du béton.

— Terminus, grince la voix synthétique. Veuillez descendre.

Le sol finit de se liquéfier. Lucie s'enfonce jusqu'aux hanches dans la chair tiède de la rame, tandis que les millions d'yeux du tunnel convergent sur elle.

Chapitre 11

La Galerie des Objets

Le néon crépite, une fréquence haute qui vrille les tympanes. La lumière blanche rebondit sur les parois de la Rame 83 avec une précision de scalpel, dénudant chaque rayure du plastique blanc. Lucie plisse les yeux, sentant le battement de ses tempes s'accorder au froid sec qui règne dans la voiture. L'air ici ne ressemble pas à celui du tunnel ; il porte une odeur de pressing, un parfum de plastique neuf qui étouffe les relents de poussière ferreuse. En faisant un pas, sa semelle de caoutchouc crisse sur le revêtement immaculé, et ce petit bruit banal devient un coup de tonnerre dans le vide du wagon.

Malo reste sur le seuil, ses mains calleuses étranglant le montant de la porte automatique. Ses phalanges sont si blanches qu'elles semblent prêtes à percer la peau. Il ne regarde pas Lucie, ses yeux injectés de sang traquant une menace invisible dans l'ombre du tunnel derrière eux. Il respire par la bouche, de courts souffles saccadés, et ses épaules tressautent sous son gilet de maintenance taché de graisse. « Lucie, on se casse, » lâche-t-il dans un murmure cassé. « On n'est pas censés être là. Regarde ce wagon, il est trop propre, c'est pas naturel. »

Sur les sièges en velours bleu, le chaos est d'une propreté obscène. Un sac à main en cuir marron repose sur la banquette de gauche, sa sangle encore bouclée, comme si sa propriétaire s'était simplement volatilisée pendant une sieste. À côté, une paire d'escarpins noirs est posée au sol, parallèlement. Lucie s'approche, la gorge nouée. Elle remarque un ticket de caisse dépassant du sac — un achat de pain et de lait, daté d'il y a peine vingt minutes. Ce petit bout de papier thermique est la seule chose qui hurle encore la vie ici. Elle tend la main vers le cuir froid, mais ses doigts tremblent trop pour oser le contact.

Un bourdonnement électrique monte des parois, une vibration basse qui s'installe dans ses os. Sur le rebord de la fenêtre, un smartphone danse. L'écran s'allume : *Maman*. Le vibreur cogne contre le plastique dur dans un rythme d'insulte mécanique. *Tac. Tac. Tac.* L'appareil glisse millimètre par millimètre vers le bord du vide. Au pied du siège, une nappe poisseuse s'étire en filaments entre le rebord du siège et le plancher, comme si le métal lui-même commençait à sécréter un limon translucide.

— Ça digère, Lucie, souffle Malo en reculant vers l'obscurité. Ils ne trient pas que les objets.

La Rame 83 verrouille ses portes dans un claquement sec, définitif. Le son se propage le long de la carlingue et meurt dans les oreilles de Lucie alors que les écrans publicitaires s'allument en simultané. Ils affichent son propre visage, capté par la caméra du plafond quelques secondes plus tôt. Elle se voit en gros plan, épluchée par l'objectif, ses pores dilatés et sa terreur exposée en haute définition. Dans l'angle mort de la voiture, une porte coulissante s'efface. Une silhouette en sort, vêtue du même gilet orange, arborant la même coupe de cheveux. C'est une Lucie parfaite, dont le regard est aussi vide qu'un disque dur formaté. Elle s'assoit calmement, lisse sa jupe, et ramasse le smartphone qui vibrait au sol.

La créature originale, celle qui n'a pas de visage mais une plaque de verre sombre à la place des traits, émerge de la voiture suivante. Elle glisse sur le sol comme un aimant sur un rail. Lucie tente de hurler, mais une pression hydraulique s'exerce déjà sur ses tempes. La main de la chose ne tremble pas ; elle exerce une force constante, inhumaine. Un craquement résonne dans ses sinus, le bruit d'une branche morte qui cède sous un pas lourd. Le sang emplît ses orbites et sa vue se brouille, virant au rouge sombre, tandis que le sol sous ses pieds se liquéfie.

Elle ne tombe pas. Elle est absorbée. Le revêtement du wagon devient une membrane

tiède qui remonte le long de ses flancs, l'aspirant dans la structure. Lucie sent les circuits brûlants contre sa peau nue et les fibres optiques qui cherchent leur chemin sous son derme pour l'ancrer au châssis. Malo, à l'autre bout, n'est déjà plus qu'un sac d'os désarticulé que les câbles haute tension hissent vers le plafond.

Le train entre en station. Châtelet. La foule se presse sur le quai, un troupeau d'ombres grises obsédées par leurs montres. Les portes s'ouvrent dans un soupir d'acier parfaitement huilé. La "nouvelle" Lucie descend d'un pas souple, se fondant instantanément dans le flux des voyageurs. Un homme en costume monte, s'assoit contre la paroi transparente et appuie son dos contre le châssis, là où le visage de la vraie Lucie est désormais scellé sous une couche de résine. Il ne sent rien, pas même la chaleur résiduelle de la chair intégrée au métal. Il sort son téléphone. Sur tous les écrans de la rame, un message unique s'affiche dans une lueur spectrale :

UNITÉ 342 ARCHIVÉE. PRÉPARATION DU NOUVEAU MATÉRIEL.

L'homme remarque alors une trace humide sur la vitre, à l'intérieur du verre. Un œil humain, dilaté par une horreur éternelle, le fixe depuis l'épaisseur de la paroi. Il fronce les sourcils, nettoie la buée d'un revers de manche, et se replonge dans ses mails. Le train repart.

Chapitre 12

Le Message

Le linoléum gris de la Rame 83 luit sous les néons, balaféré par une traînée de graisse noire qui semble ramper sur le sol immaculé. Entre deux sièges en plastique, l'appareil vibre d'un bourdonnement sourd, une pulsation mécanique qui remonte dans les semelles de Lucie jusqu'à ses chevilles endolories par les heures de garde. Ses genoux craquent lorsqu'elle se baisse dans le silence sépulcral du wagon, tandis que l'air, saturé d'une poussière de fer qui pique la gorge, sature ses bronches à chaque inspiration forcée. Ses doigts glissent sur la coque froide avant que l'écran ne s'allume brusquement, découpant ses traits livides dans le reflet bleuté de la vitre.

Une notification floue émerge de la dalle fissurée. Le tactile répond mal sous l'humidité de ses mains, l'obligeant à essuyer l'écran contre son uniforme de haute visibilité dont le tissu rêche lui écorche le menton. Un clic. Six mots s'affichent en capitales, brutaux comme une sentence : REGARDE DERRIÈRE TOI. Lucie sent une décharge électrique courir le long de sa colonne vertébrale, son diaphragme se bloquant net alors que ses poumons refusent de se vider. Une odeur de soufre et d'air ionisé envahit ses narines, lui laissant sur la langue le goût métallique d'une pile usée. Elle reste accroupie, le dos courbé, fixant le texte avec la certitude irrationnelle que s'il elle bouge, la menace deviendra réelle.

Un sifflement pneumatique s'échappe des portes scellées, suivi par le mouvement fluide et parfaitement huilé d'une sphère de verre noir pivotant au-dessus de l'intercirculation. Un moteur électrique minuscule gémit dans la carcasse de la rame alors que Lucie lève lentement les yeux vers cet œil mécanique. L'objectif est braqué sur elle, marqué par un point écarlate qui cligne avec la régularité d'un battement de cœur. Dans la lentille, son propre visage lui revient, les pupilles dilatées, une

silhouette orange perdue dans un univers de béton blanc et de néons malades.

De l'autre côté des vitres, la Verrue défile en une série de parois léchées par des projecteurs stroboscopiques, donnant au tunnel l'apparence d'un gosier de béton se resserrant sur le wagon. Lucie sent la vibration du rail remonter dans son bassin, une secousse irrégulière qui fait trembler le téléphone entre ses doigts. Le silence n'est plus une absence de bruit, mais un poids physique, une chape de désinfectant hospitalier qui a remplacé l'odeur habituelle de tabac froid. Son cœur cogne si fort contre ses côtes qu'elle craint de voir son gilet s'agiter au rythme de son agonie silencieuse.

Ses muscles se contractent pour le pivotement inévitable. Elle sent une zone de froid intense presser la base de son crâne, un souffle imperceptible qui fait bouger une mèche de ses cheveux, trop organique pour provenir de la ventilation. Elle serre l'appareil à s'en blanchir les phalanges au moment où l'écran s'illumine à nouveau : PLUS VITE. Lucie bascule le buste, ses pieds dérapant sur le revêtement glissant, et fait face à l'arrière du wagon. Rien. Juste le reflet des néons sur les barres de maintien chromées et des rangées de sièges vides. Elle halète, l'air brûlant ses bronches, quand elle remarque une ombre sur la vitre de la porte de communication. Elle n'a pas de tête, mais possède de longs doigts qui s'appuient contre le verre avant que le panneau ne coulisse sans un bruit.

Une main gantée de caoutchouc gris apparaît. Lucie recule, son talon heurtant un piètement métallique, et bascule en arrière. Le téléphone lui échappe, glissant sur le sol comme un palet, tandis que la lumière rouge de la caméra balaye désormais toute la surface de la rame. Une forme s'avance, vêtue du même uniforme orange qu'elle, mais le tissu est durci par une croûte de boue ferrugineuse et maculé de taches sombres. L'intrus s'arrête, immobile, ne dégageant aucun souffle humain. Lucie veut crier, mais sa gorge est un étau. Elle rampe, ses ongles griffant le PVC froid, cherchant une issue qui n'existe pas.

Soudain, le noir devient total. Seule la diode de la caméra continue de pulser à un rythme métronomique dans l'obscurité, inondant la scène d'un éclat rouge toutes les deux secondes. À chaque flash, la silhouette s'est rapprochée. Lucie entend le bruit du verre qui se brise — quelqu'un vient de marcher sur son téléphone. Une main glaciale se pose sur sa cheville et tire. Le cuir de sa botte couine contre le sol alors qu'un craquement sourd résonne dans sa jambe, une pression mécanique, inhumaine, qui l'entraîne vers le centre du wagon. Son dos racle une barre de fer, et la douleur devient une décharge pure.

Un son s'élève alors, celui d'un métal qu'on affûte. Un glissement sec. L'inconnu sort un cutter de sa poche, et la lame luit cruellement sous le prochain flash rouge. Lucie tente de frapper, mais ses muscles sont de la gélatine. Elle fixe l'objectif au plafond, consciente d'être le spectacle d'une pupille invisible tapie quelque part dans les entrailles de la Verrue. L'ombre s'accroupit au-dessus d'elle, dégageant une odeur de tombeau ouvert et de métal brûlé. Le cutter claque — un cran, deux crans — et la pointe effleure son sternum à travers le tissu synthétique. Une voix monte, hachée par des parasites radio :

— Ne... bouge... plus.

La lame s'enfonce avec une lenteur chirurgicale quand un freinage brutal projette Lucie vers l'avant. La lame dérape, lui brûlant la gorge, et une traînée de chaleur coule vers sa clavicule. Les portes s'ouvrent sur le néant du tunnel. L'air chargé de mort s'engouffre dans la rame. L'agresseur se rétablit avec une agilité de prédateur, regardant non pas sa victime, mais ce qui attend sur le quai inexistant. Lucie crache un filet sombre, la main droite tâtonnant le sol jusqu'à rencontrer son téléphone fissuré. L'appareil vibre contre sa paume, une plaie de lumière bleue affichant trois mots : *Regarde derrière toi.*

Le froid envahit ses poumons. Elle lève les yeux vers la caméra qui s'incline pour verrouiller son visage. Une ombre plus haute, plus fine, se détache de la paroi du

fond, et Lucie sent le cliquetis d'une mâchoire qui se décroche juste derrière sa nuque. *Clac. Clac.* Un son osseux de morgue. Une main lourde comme du plomb se pose sur son épaule, et un râle de valve qui fuit vient mourir contre son oreille. Sur le quai, Malo — ou ce qu'il en reste — désigne un panneau LCD sous la carrosserie : 00:03. 00:02.

La pression sur sa clavicule devient insupportable, les os craquant sous le caoutchouc noir. Un bras à la peau translucide, strié de veines bleues, émerge de dessous le train pour bloquer la fermeture des portes. Au moment où le décompte atteint zéro, le blanc des parois devient aveuglant, une décharge de phosphore qui lui consume les rétines. Lucie sent l'objet métallique chercher la jonction de ses vertèbres.

— Ne regarde pas, grésille la voix.

Le train s'ébranle sans un bruit de moteur, une glissade silencieuse dans les profondeurs. Elle pivote une dernière fois, le corps secoué de spasmes. Le siège est vide. Il n'y a personne derrière elle. Pourtant, sur la vitre immaculée, une trace de buée fraîche dessine avec une précision terrifiante un visage sans yeux. Le téléphone s'allume une ultime fois au creux de sa main sanglante : FIN DE LA SESSION D'ENREGISTREMENT. Le sol se dérobe, et la Rame 83 plonge dans l'estomac de la Verrue.

Chapitre 13

Le Double

Le néon crépite au-dessus de sa tête, une lumière crue qui lui décape la rétine. Lucie cligne des yeux, mais la tache orange au fond du wagon persiste. Une silhouette est là, immobile, penchée vers la vitre sombre, le dos voûté sous un gilet de chantier identique au sien.

L'air dans la Rame 83 est différent de celui des tunnels. Trop pur, trop sec, il sent le désinfectant, une odeur d'hôpital qui s'insinue dans ses narines et lui dessèche la gorge alors que ses poumons luttent pour accepter ce souffle artificiel. Elle fait un pas. Sa botte de sécurité couine sur le linoleum gris, et le son résonne comme un coup de feu dans ce silence de plomb. Lucie se fige, les muscles des cuisses contractés.

La silhouette ne bronche pas. Elle semble absorber le bourdonnement électrique des câbles haute tension qui courent sous le plancher. Lucie sent les battements de son cœur dans le bout de ses doigts, un marteau-pilon contre ses propres côtes, tandis qu'une goutte de sueur glisse entre ses omoplates en traçant un sillon de givre le long de sa colonne vertébrale. Elle serre la poignée de sa lampe, le plastique s'enfonçant dans sa paume moite.

Chaque mètre gagné est une petite victoire contre la paralysie. À travers les vitres, la « Verrue » défile en un flou de béton brut et de câbles, une architecture de cauchemar oubliée par les cartes officielles. La rame glisse sans le moindre cahot, comme un prédateur sur une piste d'huile, sans frottement métallique ni grincement de suspension, n'offrant que ce silence monstrueux qui lui presse les tympans.

Elle est à trois mètres. Elle distingue la bande réfléchissante griffée sur le côté droit

du gilet. Une déchirure précise, en forme de crochet. Lucie baisse les yeux sur son propre flanc : la même entaille, le tissu effiloché de la même manière exacte, souvenir d'un boulon rouillé dans le tunnel de raccordement. L'acide monte dans son estomac.

L'inconnue a les cheveux attachés en un chignon bas d'où s'échappent quelques mèches sombres, révélant la même nuque et la même petite cicatrice à la base du cuir chevelu. Lucie veut hurler, mais le son reste bloqué dans sa trachée nouée. Elle tend une main tremblante vers l'épaule de son reflet charnel. Ses doigts effleurent presque le tissu rêche.

Soudain, le wagon s'incline dans une courbe invisible. La silhouette oscille et, dans le reflet de la vitre noire, son visage commence à pivoter. Lucie voit un œil, un iris dilaté qui cherche le sien, tandis qu'au-dessus d'elles, la caméra fixée au plafond émet un clic sec. Le globe de verre tourne et zoome sur leurs deux visages.

L'obscurité tombe comme un couperet.

Le noir est total, massif. Lucie ne bouge plus. Elle sent la chaleur de l'autre corps à quelques centimètres seulement, une présence qui dégage une odeur de linge mouillé et de métal. Une plainte ténue s'échappe des poumons du simulacre, un souffle qui se cale exactement sur sa propre respiration. C'est insupportable. Elle recule d'un demi-pas, mais ses talons rencontrent un obstacle. Elle manque de tomber et ses mains cherchent désespérément un appui avant de rencontrer la morsure polaire d'une barre de maintien en inox.

Au loin, une étincelle bleue crépite contre la voûte du tunnel, découpant l'espace en tranches stroboscopiques. Pendant un millième de seconde, le visage de l'autre apparaît : c'est un miroir déformé, les yeux trop grands, la bouche entrouverte sur des dents qui brillent d'un éclat maladif.

Le train amorce une descente brutale. Lucie cherche sa lampe à la ceinture, ses doigts

tremblant tellement qu'elle manque de la faire tomber. Elle appuie sur l'interrupteur. Rien. Elle frappe la lampe contre sa cuisse, une fois, deux fois, et un flash anémique s'allume avant de mourir dans un grésillement.

Une main se pose sur son gilet. Une main dont les ongles s'enfoncent dans le tissu orange.

Le simulacre se rapproche, son haleine chargée de poussière de fer et de médicaments venant lécher sa joue. Un murmure remonte de cette gorge étrangère, une suite de syllabes hachées : « Lucie... ». L'appel est une griffure sur le tympan. Elle tente de se dégager, mais le wagon oscille violemment dans un changement d'aiguillage et elle bascule en arrière, entraînant le poids mort de l'autre avec elle. Leurs corps s'entrechoquent sur le sol dans un fracas d'os.

Dans le tunnel, les néons de secours s'allument, rouges, sanglants. Ils défilent derrière les vitres comme les battements d'un cœur malade. À chaque flash, le visage de l'autre change, se creuse, vieillit. La main sur son gilet serre plus fort, le nylon craquant sous la pression. Lucie ferme les yeux pour ne pas voir ce qui rampe maintenant vers son visage, avant de sentir une pointe métallique piquer la peau de sa gorge.

L'acier s'enfonce d'un millimètre. Une goutte de sang perle et glisse, chaude, vers sa clavicule. Lucie regarde le plafond où l'objectif zoome avec le ronronnement précis d'un moteur électrique. L'odeur de l'autre l'envahit, un mélange de formol et de sueur rance, tandis que les vertèbres de la créature craquent comme des brindilles sèches.

« Lucie... »

Le son sort directement de la poitrine de la chose, une modulation qui imite son propre timbre. Elle est prise au piège entre les roues qui hurlent contre les rails et la chaleur qui monte dans le wagon, saturant l'air de particules de carbone.

Soudain, la pression se relâche. Le simulacre se redresse, se dépliant comme un insecte géant aux membres trop nombreux. La silhouette se tourne vers la porte de communication et marche sans produire aucun bruit sur le sol vibrant.

Lucie rampe sur quelques mètres, ses doigts revenant rouges de sa gorge. Elle se hisse contre la barre de maintien et voit le reflet de l'autre dans le verre fumé. Ce que la créature tient n'est pas une aiguille, mais un stylet chirurgical.

Le haut-parleur grésille. Une voix d'homme emplit l'espace. C'est Malo. Son souffle est court.

— Lucie ? Ne regarde pas ses mains. Ne la laisse pas toucher ton sang, elle n'attend que l'empreinte.

Le simulacre pivote. Il lève l'objet et commence à inciser sa propre joue d'un geste clinique. La peau s'ouvre sans un pli, révélant sous l'épiderme quelque chose qui n'est ni de la chair, ni du métal.

Le train freine d'un coup sec. Les lumières s'éteignent. Un loquet se déverrouille juste derrière elle.

La porte de communication gémit sur ses gonds. Un courant d'air glacial lui lèche la nuque. Lucie entend un bruit de succion écœurant, comme si on décollait une membrane humide, tandis qu'une odeur de silicone chauffé sature l'espace clos.

Un pas. Unique. Pesant.

— Lucie, murmure une voix.

C'est un souffle chaud contre son oreille. Quelqu'un vient d'entrer. Lucie tourne la tête, millimètre par millimètre, et distingue une silhouette massive qui dégage une

odeur de tabac froid.

— Ne bouge pas, souffle l'inconnu. Elle nous voit à la chaleur.

Un balayage laser, fin comme un fil de soie, s'échappe du front du simulacre. Le rayon découpe l'obscurité. Lucie se tasse, sentant une brûlure soudaine sur son cuir chevelu, et voit dans une vitre ce que l'autre a fait de son visage : la peau est soulevée, pendante, laissant entrevoir un réseau de fibres qui pulsent d'une lueur bleutée.

L'homme derrière elle sort un boîtier noir qui émet un cliquetis de compteur Geiger. Sa main se crispe sur l'épaule de Lucie.

— On doit sortir, dit Malo d'une voix qui n'est plus qu'un sifflement de panique.

Il la tire vers la passerelle. Le simulacre pousse un hurlement binaire qui fait vibrer les dents de Lucie dans leurs gencives. La créature se jette en avant, ses membres s'allongeant d'une manière impossible.

Ils basculent dans le vide entre les deux wagons. Le froid du tunnel les percute comme un mur. Lucie perd l'équilibre et tombe, sa main droite attrapant in extremis un rebord graisseux. Elle pend au-dessus des rails, au-dessus du courant de mort qui ronronne.

Elle lève les yeux. Ce n'est pas Malo qui tient le boîtier. C'est une autre version de lui-même, dont les yeux ne sont que des orbites remplies de lentilles qui cliquètent pour capturer son agonie. L'homme lui sourit et pose son talon sur ses doigts ensanglantés.

Le cuir de la semelle s'écrase sur ses phalanges. Lucie perçoit le craquement sourd de l'os, une vibration sèche qui remonte jusqu'à son épaule. Sous elle, le ballast défile en un tapis de lames grises.

— Lâche, Lucie.

La voix est calme. Trop stable. Elle voit son propre reflet dans les pupilles de verre du faux Malo. Sa main gauche griffe la paroi d'acier lisse, cherchant désespérément une prise. Un arc électrique jaillit du rail, figeant le tunnel dans une lumière bleue qui révèle des câbles noirs serpentant comme des intestins. Le talon pivote, déchirant le derme.

— Tu n'es pas lui, hoquette-t-elle.

Le faux Malo ne répond pas, le boîtier noir dans sa main crépitant comme des insectes qui se dévorent. Derrière lui, le premier simulacre rampe sur le sol, ses fibres optiques traçant des lignes de néon dans la poussière.

Ses muscles brûlent. Lucie bascule vers le gouffre. Elle voit une trappe de maintenance défiler sur le mur. C'est sa seule chance. Elle doit lâcher.

Soudain, une main saisit le col de son gilet. Une poigne de fer la tire vers le haut.

Elle pivote, ses pieds heurtant le flanc de la rame. Le Malo aux yeux de verre vacille sous le coup d'une barre de fer qui lui a percuté la tempe, faisant jaillir un liquide visqueux qui fume au contact de l'air. Le véritable Malo est là, debout sur la passerelle. Son visage est une carte de rides et de terreur.

— Monte !

Le faux Malo se redresse déjà, ses orbites recalculant sa trajectoire. Il sort un scalpel de sa manche, une lame de lumière qui ionise l'air. Lucie recule jusqu'au bord, sentant l'appel du rail qui l'attend.

L'agresseur lève son bras.

— On a besoin de ton visage, Lucie. Le tien est encore entier.

Un choc ébranle la rame. Les freins hurlent. Lucie est projetée en avant, sa tête percutant le torse rigide de l'imposteur. Sous le gilet, elle sent une carcasse de titane qui vibre.

La rame s'arrête net. Dans le noir absolu du tunnel, des dizaines de petites lumières rouges s'allument. Une voix synthétique s'élève des haut-parleurs, une voix qui ressemble à s'y méprendre à celle de sa mère.

— Identité confirmée. Début de la récolte.

Lucie ne bouge plus. Le silence est une lame de rasoir. Sous le tissu, le titane émet un sifflement de surchauffe. Un battement sourd, régulier, comme un cœur de géant enfoui sous le ballast, fait trembler les vitres brisées.

À trois mètres, le vrai Malo sombre, cloué au sol par son double qui lui écrase la carotide. Les yeux de l'agent se révulsent. Il s'efface dans le silence clinique de la Rame 83.

Le plafond du wagon coulisse, révélant des bras articulés qui descendent vers Lucie comme des araignées de métal.

— Reste calme, ma chérie, murmure la chose avec la voix de sa mère.

Le scalpel s'abaisse. Lucie voit son reflet dans l'acier poli. La porte du wagon glisse d'un centimètre. Une main humaine, couverte de suie, s'insère dans l'interstice. Des ongles striés de cambouis s'ancrent dans le métal. C'est une intrusion de chair dans ce monde de polymère.

Le simulacre ignore la main. Pour lui, seule compte la procédure. La pointe de lumière se stabilise contre le front de Lucie. Elle perçoit l'effluve électrique. Sa peau picote.

— Incohérence structurelle détectée, énonce le faux Malo.

La main à la porte se crispe. Une deuxième main apparaît. Le gémissement des vérins s'intensifie. Lucie voit une goutte de sueur tomber du front de l'inconnu. C'est une goutte de vie.

La porte cède dans un fracas de fin du monde. Une silhouette massive enveloppée dans une vieille parka fonce vers le panneau de commande.

— Couche-toi !

L'inconnu frappe le boîtier mural. Les étincelles illuminent le wagon d'un blanc aveuglant. Le noir total s'abat à nouveau.

Une main glacée se referme sur la cheville de Lucie.

Ce n'est pas l'homme à la parka. Les doigts s'enfoncent dans sa chair avec une force hydraulique. Un éclat bleu jaillit du tableau, révélant le double de Malo à quatre pattes, le cou tordu à un angle impossible. La main qui tient Lucie n'est plus humaine : la peau a fondu, laissant pendre des fibres optiques comme des tendons arrachés.

— Lâche-la !

Le sifflement d'une barre de fer fend l'air. L'impact est brutal. La pression sur sa cheville disparaît. Lucie rampe, ses mains s'écorchant sur le verre.

L'étranger la saisit par l'épaule. Sa main est réelle, pesante.

— On bouge. Si tu restes, elle te digère.

Il désigne le sol. Le linoléum commence à onduler, les plaques de métal s'écartant comme des lèvres pour laisser remonter un liquide sombre qui bouge avec une intention. La Rame absorbe les preuves.

Ils sautent sur le ballast. Le choc lui remonte dans les vertèbres. Derrière eux, les portes de la Rame 83 se soudent dans un éclair bleu.

Puis, un nouveau bruit. Un battement. Sous leurs pieds. L'homme s'arrête, plaquant une main sur la paroi en béton.

— Ils ont réveillé le Cœur.

Le béton respire. Les murs transpirent un liquide jaunâtre. Lucie lève les yeux vers la voûte où des milliers de fentes s'ouvrent. Un liquide incolore commence à perler.

— Cours ! Ne laisse pas cette merde toucher ta peau.

Ils s'élancent. Une goutte tombe sur la main de Lucie. Ça brûle. Sa chair commence à fumer. Le tunnel s'étire à l'infini, les néons clignotant au rythme du battement souterrain.

Soudain, une voix murmure à son oreille, sa propre voix.

— Tu as oublié ton badge, Lucie.

Elle se fige. Un clic métallique retentit contre sa nuque.

L'acier froid presse l'atlas. Lucie ne respire plus. L'air expire une buée qui empeste le chlore. L'homme à la parka a disparu.

— Retourne-toi.

Elle pivote, ses bottes écrasant le ballast avec un craquement de vieux os. Le simulacre est là, portant le même gilet, mais son visage est un chantier de fibres qui s'agitent pour lisser les traits, effaçant les marques du temps.

La créature tend le badge de la Ligne 7.

— Tu n'as plus rien à faire ici.

Un spasme secoue le tunnel. Le liquide incolore tombe maintenant en rideau. Lucie baisse les yeux et voit ses doigts s'effacer, ses contours devenant flous comme une image de mauvaise qualité. Elle ne sent plus le poids de son corps. Elle devient une interférence.

Le simulacre gagne en définition, une mèche de cheveux tombant sur son front exactement comme la sienne. Elle sourit. Le sol se dérobe, les traverses se changeant en une substance gélatineuse qui aspire Lucie.

La créature lève le badge et l'insère dans une fente qui s'ouvre à sa propre gorge.

— Merci pour l'accès.

Le tunnel hurle. Une lame de lumière surgit du fond de la voie et nettoie tout. Lucie veut crier, mais sa gorge est pleine de cette mélasse qui remonte du sol. La créature plaque sa main froide sur sa bouche.

Le mur de lumière la percute de plein fouet.

C'est un gel qui pénètre ses pores. Sous l'impact, son système nerveux sature. Lucie sent ses nerfs s'éteindre. Elle n'est plus qu'une traînée de grisaille, une erreur graphique dans le décor de la Verrue.

Le simulacre ajuste son gilet et monte dans la rame qui émerge du néant. Elle esquisse un signe de tête vers une lentille.

— Sujet 402 évacué. La place est nette.

Le train démarre sans un bruit. Lucie sent la pulsation du Cœur à travers le ballast qui finit de l'absorber. Elle n'est plus une femme, mais une trace emprisonnée dans la structure même de la ville.

Sur le quai désert, un téléphone vibre dans la poussière. Un message s'affiche en boucle : *REMPLACEMENT EFFECTUÉ. BIENVENUE CHEZ VOUS, LUCIE.*

Au fond du tunnel, une nouvelle silhouette attend. Elle vous ressemble déjà.

Chapitre 14

L'Ozone Brûlant

L'air s'est raréfié d'un coup. Lucie inspire. Ses poumons ne récoltent qu'une poussière de fer rance. Une particule métallique se colle au fond de sa gorge, déclenchant un spasme sec qu'elle étouffe contre sa paume. Sa livrée de sécurité, trop large pour ses épaules, pèse une tonne. Le tissu synthétique gratte son cou trempé d'une sueur froide.

Autour d'elle, la "Verrue" déploie ses parois de béton brut. Une architecture de fin du monde oubliée sous le bitume de la ligne 7. Le silence n'existe pas ici. Il est remplacé par une vibration sourde qui remonte des entrailles des murs.

Malo ne se retourne pas. L'agent de maintenance marche avec une raideur de condamné. Ses bottes de sécurité claquent lourdement contre le sol graisseux. Il dégage une odeur de terreur chimique. Lucie observe la nuque du colosse : elle est piquée de plaques rouges. Soudain, ses cheveux se dressent. Ce n'est pas une image. Les mèches s'écartent de son crâne, attirées vers le haut par une charge invisible. L'air ionisé sature l'espace. Chaque mouvement génère un arc minuscule, une piqûre d'aiguille sur sa peau nue. Elle lève les yeux.

Une caméra dôme, noire et lisse comme une bille d'obsidienne, pivote dans un sifflement pneumatique. L'optique se fixe sur elle. Lucie sent le point de focalisation s'ajuster sur ses pupilles dilatées. Elle n'est plus une intruse. Elle est une donnée. Un néon blanc clignote avec une régularité de métronome. À cinquante mètres, au bout du tunnel borgne, le convoi immaculé attend. Il est immobile. D'un blanc qui insulte la noirceur ambiante. Aucune trace d'usure. Il ressemble à une seringue d'acier prête à injecter son vide dans les veines de Paris.

Une ombre se détache du dernier wagon. Elle ne bouge pas comme un homme. Le mouvement est fluide, sans aucune oscillation, comme si elle glissait sur une pellicule d'huile. Malo s'immobilise. La forme porte une tenue identique à la leur, mais le tissu semble absorber la lumière. L'entité entame une rotation. C'est lent. Sous la visière de la casquette, il n'y a pas de nez. Pas de bouche. Pas d'orbites. Juste une surface de peau pâle, un masque de chair aveugle qui semble vibrer.

L'être sans visage lève un bras. Il désigne la poitrine de Lucie avec une précision de machine. Ses doigts sont trop longs. Sept doigts. Trois articulations supplémentaires se dessinent sous le latex. Un sifflement strident déchire l'air. Les compresseurs du train s'éveillent. La pression atmosphérique chute brutalement. Lucie veut reculer. Ses pieds semblent soudés au ballast. Malo tombe à genoux, les mains sur ses oreilles. La chose fait un pas en avant. La lumière du néon se reflète sur son absence de visage, révélant des veines bleutées qui s'agitent sous la surface translucide.

La porte latérale s'ouvre dans un glissement de soie. Un froid polaire s'en échappe. Lucie sent l'odeur de la mort clinique, un mélange de formol et de métal givré. Elle veut hurler. Ses cordes vocales sont paralysées. La silhouette s'approche. Sa main gantée n'est plus qu'à quelques centimètres. Elle sent le souffle glacé de ce qui n'a pas de bouche. Les doigts démesurés s'enfoncent dans son col.

La main se resserre. Lucie sent le poids de l'être, une densité anormale. Le gilet remonte, l'obligeant à se hisser sur la pointe des pieds. À ses pieds, Malo n'est plus qu'une masse de gémissements. Ses ongles grattent le béton jusqu'au sang.

La paroi du wagon ouvert laisse échapper des volutes de condensation. Lucie sent la suction. L'air du tunnel est aspiré vers l'intérieur. Le pied de la journaliste quitte le ballast pour se poser sur le seuil métallique. La différence de température est un choc thermique. À l'intérieur, l'éclairage efface les reliefs. Il n'y a pas de sièges. Pas de barres de maintien. Juste des parois lisses.

La main gantée la lâche brusquement. Lucie titube. Elle retombe sur ses talons à l'intérieur de la rame. Derrière elle, la créature reste sur le ballast, immobile. Les portes glissent. Un joint de caoutchouc noir se rapproche. Lucie se jette vers l'ouverture. Ses doigts frôlent le bord quand une force invisible, une pression d'air ciblée, la repousse violemment. Elle percute le fond. Le choc est mou, comme si le mur était recouvert d'une membrane organique. Un déclic pneumatique verrouille l'habitacle.

Le silence tombe. Absolu.

Soudain, le plafond descend. Ce n'est pas une illusion. Le panneau de lumière réduit l'espace vital, centimètre par centimètre. Lucie se recroqueville. Ses vertèbres craquent. Elle gratte la membrane blanche. C'est souple. Trop souple. Sous la peinture mate, elle devine des structures tubulaires qui ondulent. Des veines transportant un fluide sombre. L'espace se réduit de façon arithmétique. Elle doit plier les genoux, le menton contre la poitrine.

Une trappe au sol recrache une brume fine. Lucie plaque une main sur sa bouche. Sa sueur coule, glaciale. Le métal vibre contre ses rotules. Une fréquence qui veut désolidariser ses os.

— Sujet 07. Phase de compression.

La voix n'est pas un son extérieur. C'est une vibration née à la base de son crâne. Le plafond effleure maintenant le sommet de son cuir chevelu. Lucie se couche sur le flanc, en position fœtale. Une goutte de condensation tombe sur sa joue. Elle est tiède. Visqueuse. Lucie veut hurler le nom de Malo, mais sa glotte est bloquée. Le wagon s'incline brusquement à quarante-cinq degrés.

Un choc sourd ébranle la structure. Le plafond s'arrête de descendre à trente

centimètres du sol. Elle est coincée dans une fente de lumière absolue. Elle est une feuille de papier entre deux presses. Un sifflement hydraulique retentit sous ses hanches. Le sol s'ouvre. Le métal se rétracte comme une lèvre qui se retrousse pour dévoiler des gencives d'acier. En dessous, le vide est rempli de câbles qui ondulent comme des anguilles électriques.

Une sonde, fine comme une aiguille à tricoter, émerge du trou. Elle explore l'air à quelques centimètres de son nez. Lucie sent le souffle froid de la machine. La sonde se focalise sur la cicatrice qu'elle porte à la tempe. Un laser bleu commence à découper le tissu de son uniforme avec une précision chirurgicale.

— Analyse dermique. Ne bougez pas.

Le sol se dérobe. Ses jambes pendent dans le puits de câbles vrombissants. Ses pieds ne touchent plus rien. Elle glisse. Ses doigts perdent leur prise. Elle bascule en arrière, dans les entrailles du train.

Elle tombe vers l'avant. L'inertie l'arrache à la gravité. Lucie glisse dans une gorge de lumière lactée. Ses avant-bras frappent une paroi gélatineuse. La matière absorbe le choc. Le laser bleu ne l'a pas lâchée. Il danse sur son front avec une précision de scalpel. La peau tire. Une odeur de chair brûlée s'élève. C'est infime. Insupportable.

Elle rampe. Le tunnel se rétrécit encore. Ses épaules frottent contre les parois qui exsudent une graisse incolore. Elle n'avance pas par choix : le sol ondule sous elle, un tapis roulant de chair synthétique qui l'entraîne vers le centre nerveux de la machine.

Une silhouette se détache de la paroi, dix mètres devant. Elle porte une combinaison scellée d'un blanc chirurgical. L'être glisse avec une fluidité de prédateur marin. Lucie s'immobilise dans la graisse froide du sol. La chose s'arrête. Elle se penche. Là où devrait se trouver un visage, il n'y a qu'une plaque de verre poli, concave, noire. Lucie ne voit que son propre reflet déformé par la courbure du vide.

La créature lève une main gantée. Sept doigts. Longs. Grêles. Ils tressaillent avec une régularité de métronome. L'un d'eux, l'extrémité effilée comme une sonde, s'immobilise à un millimètre de son globe oculaire. Lucie ne cille pas. Elle ne peut plus. Le laser a soudé ses muscles.

La main de l'entité se referme sur sa mâchoire. Ce sont des tiges de métal froid recouvertes d'une peau morte. Un craquement sec résonne dans ses vertèbres cervicales. Lucie veut hurler, mais le cri s'étrangle. Elle sent un dard capillaire s'extraire de l'index de la créature pour s'enfoncer lentement derrière son oreille. La peau cède dans un petit bruit de déchirure plastique.

— Indexation engagée.

La température chute. Une buée épaisse s'échappe de ses lèvres gercées. Au loin, le sol se met à hurler. Le faisceau bleu sur son front vire au blanc incandescent. Lucie perd la perception des parois. Son univers se résume à cette douleur de glace qui remonte le long de son nerf auditif.

La créature bascule brusquement la tête de Lucie vers l'arrière. Elle expose sa gorge à la lumière crue des néons. Un second être émerge de l'intérieur de la rame. Il porte un boîtier métallique relié à des tubes transparents où circule déjà un liquide rouge sombre. Son sang.

La main sur sa mâchoire se resserre. Son reflet dans le masque noir commence à se dissoudre, remplacé par une série de codes binaires qui défilent sur le verre. Elle sent ses souvenirs s'effiloche. L'odeur du café, le goût de la suie, le visage de Malo : tout est aspiré par le dard.

La silhouette au boîtier s'avance. Elle s'arrête devant elle et tend un scalpel de verre dont la lame vibre à une fréquence inaudible.

— Sujet conscient. Sectionnez.

Le scalpel touche enfin l'épiderme, au-dessous de la clavicule. Lucie ne ressent pas de douleur, mais une soudaine absence de sensation. Un trait de feu bleu court sur sa poitrine. Les bords de la plaie se rétractent. Une lèvre de chair vive s'ouvre. Elle voit le reflet des plafonniers se briser dans la rigole de sang qui perle.

Soudain, elle se détache de l'ombre, au fond du wagon.

Elle était là depuis le début. Immobile. Elle porte la même combinaison que Lucie. Mais elle ne respire pas. Ses épaules ne bougent pas. Elle glisse vers la table d'examen. Ses mouvements sont saccadés, comme une vidéo dont on aurait supprimé des images. Elle s'arrête à trente centimètres du visage de Lucie.

L'entité tend une main. Elle saisit le bras mécanique qui tient le scalpel. Elle l'écarte doucement, avec une politesse obscène. Lucie voit les taches de graisse sur son pantalon. C'est son pantalon.

Elle commence à se retourner.

Le mouvement est lent. Le craquement de ses vertèbres résonne dans le wagon. Elle pivote sur son axe. Le plafonnier frappe son crâne. Sous la capuche, il n'y a pas de front. Pas de nez. Pas de bouche.

Il n'y a qu'une surface de chair lisse, un blanc laiteux tendu à l'extrême. Un miroir de peau sans tain qui reflète sa propre horreur. La chose incline la tête. La peau de son visage se tend brusquement, comme si quelque chose, à l'intérieur, poussait pour sortir. Une forme de mâchoire se dessine sous l'épiderme.

Le train s'arrête net.

Le choc projette Lucie en avant. Sa tête percute le bord de la table. Un goût de cuivre envahit sa bouche. Juste avant de sombrer, elle sent deux mains froides se refermer sur sa gorge.

— Identification complétée.

Le plancher s'ouvre. Lucie ne tombe pas. Elle est déposée.

Chapitre 15

L'Issue Condamnée

Le sol tremble sous ses semelles, une vibration sourde qui remonte le long de ses tibias pour s'ancrer dans son bassin comme le ronronnement d'un prédateur s'éveillant enfin dans les entrailles du convoi. Elle s'élançe. Ses chaussures de sécurité frappent le linoléum blanc avec une régularité de métronome affolé, tandis que le gilet orange, trop large, claqué contre son torse comme une tache d'absurde dans ce décor clinique. L'air est sec, saturé d'ozone et de limaille chauffée, une odeur de vieux fer qui tapisse le fond de sa gorge d'une pellicule de rouille amère qu'elle ne parvient pas à ravalier. Elle ne regarde pas derrière elle, hantée par la certitude que Malo, ou l'ombre qu'il est devenu, rampe quelque part dans le sillage de cette machine lancée à l'aveugle. Le wagon oscille brusquement vers la gauche, jetant son épaule contre la paroi en plastique dur avec un craquement sec qui lui arrache un cri. La douleur est une décharge électrique remontant jusqu'à sa mâchoire, mais elle ne ralentit pas.

Elle atteint enfin la porte d'intercirculation, ses doigts moites glissant sur la poignée d'inox brossé. Elle tire. L'alliage résiste. Elle s'arc-boute, les muscles de ses cuisses tendus à rompre sous le pantalon de travail rêche, mais l'issue est un mur de glace. Ses yeux s'écarquillent sur les bords du cadre où des cordons de soudure grossiers, argentés et encore luisants, barrent toute la hauteur de l'ouverture. Le matériau a été fondu à la hâte, bavant sur le joint d'étanchéité qui se consume encore dans une odeur de caoutchouc brûlé et de détresse. Quelqu'un a condamné le passage de l'extérieur.

— Ouvre-toi, souffle-t-elle.

Sa voix n'est qu'un craquement inaudible dans le vacarme naissant, alors que le train

rugit, transformant le glissement des rails en une chute horizontale dans les entrailles de la Verrue. Le flou grisâtre des murs de béton s'accélère derrière les vitres, étirant les néons du tunnel en de longs scalpels de lumière livide qui découpent l'espace à une vitesse démente. L'inertie plaque son corps contre le verre glacé. Elle voit son reflet : les pupilles dilatées, une mèche de cheveux collée par la sueur sur son front blafard, l'image d'une femme déjà effacée par le mouvement.

Le sifflement de l'air comprimé devient un cri strident, une plainte de turbine qui lui vrille les tympans jusqu'au sang, car la machine ne transporte plus, elle chasse. Elle plaque ses paumes contre la vitre, cherchant une aspérité, une sortie, n'importe quoi d'autre que cette boîte blanche scellée. À l'angle du plafond, l'œil de verre d'un capteur pivote dans un bourdonnement électrique presque imperceptible, son objectif noir fixé sur elle, pupille artificielle qui ne cligne jamais.

Soudain, la lumière s'éteint. Le noir est total, massif, étouffant, et seule reste la sensation de la vitesse qui lui retourne l'estomac dans un vide acoustique soudain. Puis, à travers la cloison condamnée, un coup sourd retentit. Une main frappe l'acier de l'autre côté. Une fois. Deux fois. Puis un raclement d'ongles sur la paroi, un bruit de griffure qui semble s'insinuer sous sa propre peau.

La pénombre est une masse visqueuse. Elle ne voit plus ses mains, mais elle sent chaque pore de sa peau s'ouvrir sous une sueur glacée, l'obscurité totale n'étant pas un vide, mais une présence qui l'écrase contre les soudures fraîches. Son œsophage se contracte sous le goût de la bile acide. Le raclement s'arrête net. Ce silence subit est une lame de rasoir entaillant ses nerfs, tandis que de l'autre côté de la porte, une respiration lourde semble filtrer à travers les micro-fissures de la soudure, un hululement ténu, animal.

Elle recule d'un pas, ses talons glissant sur le sol déroché. Le train vire à nouveau avec une inclinaison brutale, le wagon semblant vouloir s'enfoncer dans la paroi rocheuse. Son genou percute le socle d'un siège. La douleur irradie instantanément, une onde de

choc qui lui fait mordre sa lèvre inférieure jusqu'au sang, mais elle ne crie pas, car l'air est devenu trop dense, chargé de particules métalliques qui râpent ses poumons à chaque inspiration.

Elle tâtonne dans le noir, ses doigts griffant le plastique lisse pour trouver un point d'appui, n'importe quoi pour ancrer son corps dans cette boîte lancée vers l'abîme. Les vibrations du plancher deviennent des secousses sismiques. À chaque seconde, le convoi semble s'alléger, comme s'il allait quitter les rails pour s'envoler dans le boyau de béton de la capitale. Un flash vermeil s'allume. La lumière de secours pulse comme un cœur agonisant, baignant le wagon d'une lueur sale. Elle regarde ses mains ; elles tremblent violemment, ses ongles noirs de poussière de freins. Le témoin lumineux du capteur au plafond est passé au fixe. On observe sa panique comme on étudie les convulsions d'un insecte dans un bocal de formol.

Un nouveau coup retentit. Plus fort. Un choc massif qui fait vibrer toute la structure. L'acier de la porte se bombe légèrement vers l'intérieur, et la soudure, encore chaude, craquelle avec un bruit de verre brisé. Une fente d'un millimètre apparaît. Elle recule jusqu'au milieu de la rame, le dos contre un montant central, ses yeux fixés sur la cicatrice de métal.

Une substance sombre commence à suinter par la fissure. Ce n'est pas de l'huile, c'est une matière épaisse, visqueuse, qui rampe sur le blanc immaculé de la cloison comme une gangrène accélérée, exhalant une odeur de charogne et d'humus saturé de liquide de frein. Le panneau de métal gémit sous une pression colossale. Quelque chose, de l'autre côté, pousse. Les gonds hurlent. Les cordons de soudure sautent un à un, projetant des éclats d'argent dans la lumière sanglante du wagon.

Soudain, le train s'immobilise sans freinage apparent, sans aucune décélération physique. Elle est projetée contre la paroi frontale, le choc lui coupant net le souffle, avant de retomber au sol, étourdie. Un silence de tombeau envahit l'espace. La machine est à l'arrêt, quelque part au milieu d'un tunnel sans nom. Derrière elle, le

bruit d'un métal qui se déchire déchire le silence. La porte vient de céder. Une main, longue, livide, aux phalanges démesurées, s'accroche au rebord tranchant de l'ouverture.

La peau est d'un blanc de craie, presque translucide sous l'éclairage d'urgence, avec des veines d'un bleu d'encre dessinant un réseau complexe sous la surface. Elle retient son souffle alors que chaque seconde s'étire comme un élastique prêt à rompre, le silence du tunnel devenant un poids physique sur ses épaules, une chape de béton l'écrasant contre le sol. La substance noire nappe les doigts livides, s'étalant sur le linoléum avec une volonté propre.

L'œil mécanique pivote au-dessus d'elle dans un sifflement qui déchire le silence. On analyse sa terreur. On mesure l'amplitude de ses tremblements. Elle cherche une issue du regard, mais les fenêtres ne donnent que sur le néant gris de la Verrue, haché par des câbles haute tension qui pendent comme des entrailles le long des parois. Un deuxième craquement résonne. La porte glisse encore de quelques centimètres, et une deuxième main saisit le montant. Les phalanges sont trop longues pour être humaines. Elle tente de se relever, mais son genou blessé lâche, et elle retombe lourdement, l'épaule percutant le socle d'un siège.

— Pars... murmure-t-elle.

Sa voix est un sifflement brisé, une supplique absurde adressée au vide. Elle rampe vers l'arrière, utilisant ses coudes, le tissu synthétique de son gilet siffle contre le plastique du sol. L'ombre grandit. La silhouette qui se glisse dans la rame est trop fine, vêtue de lambeaux sombres faits de poussière agglomérée et de graisse de moteur. L'être bascule son poids vers l'intérieur dans un mouvement huileux.

Le train tressaute. Un bourdonnement sourd reprend sous ses pieds, une vibration de basse fréquence qui fait s'entrechoquer ses dents. Dans l'ombre de la porte, un visage commence à émerger, sans traits distincts, seulement une surface lisse et pâle reflétant

la lueur incandescente du wagon. Pas d'yeux. Pas de bouche. Juste une présence prédatrice humant l'air saturé de peur. Elle atteint la porte opposée, ses doigts rencontrant le verrou. C'est soudé ici aussi. Elle est enfermée dans une boîte de conserve avec une chose qui n'aurait jamais dû quitter les profondeurs.

Le train accélère brusquement, projetant sa tête contre le verre blindé. Lucie voit sa propre image dans le reflet de la vitre : une femme traquée, le visage barré par une traînée de sang noirci. Derrière elle, dans le reflet, la silhouette lève un bras interminable. Une vibration différente secoue maintenant la carlingue, un rythme organique qui semble pulser depuis les parois mêmes. Le convoi respire. Il digère. Elle sent le sol devenir mou sous ses paumes, le linoléum se liquéfiant en une membrane élastique qui aspire ses mains.

L'être pâle s'arrête à deux mètres. Il penche la tête, un mouvement d'oiseau curieux. La main livide se lève lentement. Elle voit les pores de la peau, les micro-fissures comme sur de la porcelaine ancienne. Le haut-parleur de la rame grésille brusquement. La voix de Malo, mais déformée, saturée de parasites, envahit l'espace.

— Lucie... Protocole de maintenance engagé. Ne lutte pas.

Le cri qu'elle retenait explose enfin, mais aucun son ne sort. La membrane du sol a atteint ses coudes. La créature pose un doigt glacé sur son front, un zéro thermique qui lui gèle instantanément le cerveau. La lumière s'éteint. Le noir total envahit le wagon, seulement rompu par le défilement frénétique des parois du tunnel. Dans l'obscurité, quelque chose d'autre commence à gratter contre les vitres, de l'extérieur. Des centaines de doigts.

Une secousse brutale déchire l'inertie, et le convoi bondit en avant avec une violence hydraulique. Ses bras s'arrachent de la paroi visqueuse dans un bruit de succion écœurant alors qu'elle retombe sur les genoux. Elle se relève, les muscles tremblants, et sprinte vers la porte d'intercirculation. Les boggies gémissent sur les rails. Elle

saisit la poignée. Rien. Un cordon de soudure frais, bleui par la chaleur, scelle l'acier.

Elle plaque son visage contre la vitre de la porte. De l'autre côté, dans le wagon suivant, la lumière est d'un blanc chirurgical. Vide. Pas de passagers. Juste des capteurs fixés au plafond qui pivotent en synchronisation parfaite vers elle.

— Malo ! hurle-t-elle en frappant le verre.

Le haut-parleur crépite à nouveau. La voix de l'agent de maintenance émerge, hachée par un bruit de friture.

— Ils aiment le rouge, Lucie. C'est la couleur de la fin.

L'être pâle est toujours là, mais à chaque extinction de la lumière rouge, la chose gagne un mètre. Dans le noir, les grattements sur les vitres s'intensifient. Les parois commencent à se bomber vers l'intérieur, comme si une pression colossale s'exerçait depuis le vide. Elle recule jusqu'à s'écraser contre la porte soudée, ses ongles s'arrachant sur le métal brut, sentant la vibration des moteurs monter dans sa colonne vertébrale.

Le wagon entier s'incline. Elle voit, par la fenêtre latérale, une ombre immense sauter sur le toit. Le métal au-dessus de sa tête gémit. Une griffe d'acier perce le plafond blanc, juste au-dessus d'elle, découpant la tôle comme du carton humide. Des étincelles jaillissent, lucioles de feu rebondissant sur le sol avant de s'éteindre dans la mélasse noire. Une masse sombre et fluide s'infiltré par la fente, et une silhouette massive, couverte de câbles et de plaques de blindage rouillées, se laisse glisser dans le wagon. Elle atterrit sans un bruit, bloquant la dernière issue. Ses optiques rouges s'allument.

Un sifflement hydraulique s'échappe des jointures de la bête, un râle de vapeur sentant l'huile de moteur et le sang rance. Elle reste prostrée, le diaphragme bloqué,

son cœur frappant sa poitrine comme un prisonnier. Le monstre est un cauchemar de métal de récupération, une excroissance de la Verrue elle-même. La silhouette fait un pas, et le linoléum craque sous la pression, une plainte de plastique déchiré qui résonne dans tout le convoi. Une pince articulée se déploie de son flanc, quatre lames de chrome qui s'ouvrent en corolle, prêtes à disséquer la proie épinglée au sol.

— Pas maintenant, hoquète-t-elle, la voix brisée.

Le train amorce une courbe brutale. La force centrifuge la projette contre la paroi glacée, mais la bête anticipe, sa pince ne dévient pas de sa trajectoire vers sa trachée. Soudain, un message s'affiche sur l'écran d'information des voyageurs. Des lettres d'un blanc clinique défilent : *ANOMALIE DÉTECTÉE. DÉBUT DE LA PHASE DE PURGE.* La lumière du wagon devient rubis.

Le gaz blanc commence à ramper sur le sol, ondulant comme un reptile. Le froid est instantané. Lucie sent le relief des lames de la pince contre sa peau, des micro-dentelures conçues pour déchirer. Elle tire sur son gilet coincé, ses muscles devenant du plomb fondu, alors que le décompte sur le moniteur LCD s'égrène impitoyablement. *00:03. 00:02.*

Le décompte s'arrête. L'écran devient d'un noir d'encre. La pince se rétracte d'un coup sec, mais ce n'est pas une libération. Un claquement sec retentit sous le châssis, et les verrous magnétiques des fenêtres sautent simultanément. L'air est aspiré vers l'extérieur avec une violence inouïe. Elle sent ses pieds quitter le sol. Son gilet se tend jusqu'à la rupture au-dessus du tunnel qui défile à un mètre d'elle.

Elle est suspendue, le souffle arraché de ses poumons. Elle tente de saisir une barre de maintien, mais sa peau reste collée à l'acier gelé avant de s'arracher. Elle donne un coup de pied désespéré, sa botte s'encastrant dans un interstice. Elle fait levier. Le gilet se déchire enfin dans un bruit de coup de feu. L'impact au sol est brutal. Elle rampe à plat ventre, ses doigts cherchant les rainures pour ne pas être aspirée par les

fenêtres béantes.

La porte vers la rame suivante est là. Elle empoigne le volant de fer rouge au centre de la paroi blindée. Elle tourne. Rien. Elle y jette tout son poids, ses épaules craquant. Le volant reste soudé. À travers le petit hublot, elle voit le couloir voisin plongé dans le noir. Un voyant s'allume : *SÉCURITÉ_ACTIVE. PURGE_EN_COURS.*

Le plancher s'ouvre brusquement sous ses bottes. Les plaques d'aluminium reculent dans un gémissement hydraulique. Le vide s'ouvre, noir, affamé. Elle bascule vers l'avant, ses ongles s'arrachant sur le rebord tandis qu'elle reste suspendue, les jambes dans le vide, au-dessus du ballast qui défile à une vitesse suicidaire. Une main de polymère noir apparaît dans le conduit d'aération au-dessus d'elle, ses doigts s'étirant vers son visage avec une précision terrifiante.

Une secousse plus violente projette la rame vers le haut, et son corps décolle du rebord. Pendant une fraction de seconde, elle flotte dans l'habitacle saturé de lumière écarlate. Son regard croise celui de la lentille du plafond. La porte blindée derrière elle s'ouvre enfin, libérant une pression d'air massive qui la propulse dans le vide.

Elle tombe. Juste avant que l'obscurité ne l'engloutisse, elle voit Malo derrière le hublot de la rame suivante. Il ne l'aide pas. Il plaque ses mains sur ses oreilles, les yeux révulsés. Ses doigts quittent l'acier. Sous elle, le tunnel bifurque brusquement vers une verticale parfaite.

Chapitre 16

Le Sang de la Machine

Le néon crépite au-dessus de leurs têtes, une blancheur pressurisée qui découpe chaque ride sur le visage décomposé de Malo. L'air sature les bronches de limaille de fer et de bakélite brûlée, laissant une saveur d'ozone ionisé sur la langue. Lucie ajuste son gilet orange. Le tissu synthétique gratte la peau de son cou, une irritation familière qui lui rappelle les matins banals au dépôt, avant que la Verrue ne les avale. Ses mains moites glissent sur la sangle de son sac. À ses côtés, l'agent de maintenance semble figé dans de la cire ; ses yeux injectés de sang fixent le plafond de béton brut.

Une goutte s'écrase sur l'épaule de Malo avec un bruit sourd, gras. L'odeur frappe Lucie à l'estomac une seconde plus tard, un mélange écœurant de gazole lourd et de charogne. Elle recule. Ses bottes de chantier crissent sur le gravier. Une deuxième goutte tombe, pile au centre d'une dalle immaculée. Cette humeur visqueuse, d'un noir absolu, semble absorber la lumière plutôt que de la refléter. Elle ne s'étale pas. Elle rampe.

— Elle arrive, murmure Malo.

Sa voix n'est qu'un résidu de terreur. Lucie veut l'interroger, mais sa trachée se verrouille. La tache s'étire en filaments précis, traçant des angles brusques sur le carrelage. La mélasse s'organise, sculptant un R majuscule aux contours nets. L'huile semble bouillir, libérant de fines volutes fétides.

Une vibration organique monte du sol, une pulsation mécanique qui résonne jusque dans les côtes de Lucie. La sueur coule dans son dos. Le message continue de s'écrire

: E. S. T. E. Z. Le mot « RESTEZ » se fige, violent. Le bourdonnement des câbles haute tension s'intensifie, montant dans une fréquence insupportable qui lui vrille les tympans.

Malo lâche un gémissement. Il tombe à genoux. Le fluide sombre entame son œuvre sous lui, plus vite. C. A. L. M. E. C'est un ordre. Lucie lève la tête vers le tunnel. À l'autre bout de la Verrue, là où les cartes de la RATP s'arrêtent, une lueur spectrale efface les ombres. La Rame 83 glisse vers eux sans un crissement, dévorant l'obscurité dans un vide acoustique total.

Un déclic métallique résonne derrière eux. La porte blindée vient de se verrouiller. Lucie se rue sur la poignée, mais le métal est déjà brûlant. Elle hurle, le son de sa voix étouffé par une chape de plomb. Malo ne bouge plus. La nappe d'encre a grimpé le long de ses jambes, l'enserrant comme des menottes de pétrole. La Rame 83 s'immobilise. Ses parois blanches reflètent le message au sol. Les portes couissent dans un sifflement pneumatique parfaitement synchronisé, révélant un intérieur baigné d'une clarté de morgue.

Au fond du wagon, un objectif haute résolution pivote vers elle. Sa lentille rouge cligne.

Lucie s'arrache de la porte, laissant un lambeau de peau sur le métal brûlant. Elle ne ressent pas encore la douleur, seulement une chaleur pulsatile rythmée par son cœur. Malo s'enfonce. La mélasse dévore ses bottes, ses genoux, puis sa taille avec une patience de reptile. Le noir remonte par capillarité, dessinant des veines sombres sur son bleu de travail. Il ne crie pas ; il semble écouter une fréquence inaudible.

L'intérieur de la rame est un sanctuaire de plastique blanc. Lucie recule jusqu'au mur. Le froid du béton traverse son gilet. Une goutte tombe sur son épaule, lourde, visqueuse. La caméra descend du plafond, suspendue au bout d'un bras articulé comme un cou de vertébré. Elle zoome sur le visage de Lucie, captant son reflet : une

proie aux yeux dilatés.

Les lettres au sol se tordent. Le noir se reforme sous ses pieds : ENTREZ.

C'est un impératif gravé dans le bitume. Malo laisse échapper un râle alors que le fluide atteint son plexus. Il bascule en arrière, aspiré par le sol qui semble l'avoir digéré. Lucie veut l'aider, mais ses muscles sont de la pierre. Des filaments d'encre rampent sur ses mollets avec une force hydraulique. Dans le wagon, une barre de maintien en inox vibre, émettant une note pure qui résonne dans sa boîte crânienne.

L'ombre derrière la cabine de conduite se déploie. Ce n'est pas humain. C'est une masse d'obsidienne anguleuse qui absorbe la lumière. Lucie sent une pression magnétique brutale la tirer par les hanches. Elle glisse sur le carrelage, ses ongles s'arrachant sur la pierre.

— Dossier 77-B. Archivage en cours, grésille une voix synthétique composée de milliers de fragments de conversations interceptées.

Lucie franchit le seuil. La pression s'arrête. Le silence retombe, poisseux. La température chute de dix degrés. L'entité culmine à deux mètres, ses plaques minérales s'ajustant avec une précision chirurgicale. Une fente horizontale pulse au rythme cardiaque de Lucie : 150 battements par minute.

L'appendice de cobalt se détache de la structure. Lucie plaque son dos contre la porte close. Le dard métallique se rapproche de sa gorge dans un souffle de vérin hydraulique. Le train s'ébranle. L'accélération la plaque au sol. Le tunnel devient une traînée de béton noir. La sonde s'enfonce dans son cou. Elle ne sent pas de douleur, juste une absence soudaine de sensation dans son bras droit, qui vire au gris sous ses yeux. Sa propre identité semble s'évaporer dans la lentille de la caméra.

Le train s'arrête net.

Une main humaine, couverte de cicatrices et bordée de cambouis, saisit le rebord de la vitre de l'extérieur. Les phalanges sont blanches. Un visage émerge de l'ombre, déformé par le reflet du néon : Malo. Ses yeux sont deux trous noirs enfoncés dans des orbites violacées. Il plaque son front contre la paroi, hurlant en silence dans le vide acoustique.

Une goutte tombe du plafond du wagon sur Lucie. L'odeur de fer et de cadavre est insupportable. Au sol, l'huile écrit : SUJET NON CONFORME.

L'appendice de titane pivote. Il ne cherche plus le cou, il vise le cœur. Lucie sent la pointe déchirer la trame de son gilet orange, puis la peau de son sternum. Le froid du métal l'envahit, une intrusion chirurgicale qui racle contre ses côtes. Elle voit son propre sang s'écouler, aussitôt bu par la nappe d'encre au sol.

La Rame 83 entame une rotation complète sur son axe. Lucie pend, suspendue à la sonde de la machine. Malo frappe toujours le verre, mais sa silhouette se distord, s'efface. La structure de la Verrue semble digérer le train tout entier.

— Diagnostic terminé, murmure la voix sans inflexion.

Une main froide, aux doigts trop longs, se pose sur la nuque de Lucie dans l'obscurité soudaine. Seul le point rouge de la caméra subsiste.

Chapitre 17

Le Retour de Malo

L'ozone pique. Lucie sent le poids de sa veste orange, une armure de nylon trop large qui lui frotte le cou. Elle est seule dans la Verrue. Enfin, elle le croit. Le tunnel vibre sous ses pieds, une onde basse qui remonte par les talons et fait trembler ses mollets. Ce n'est pas le passage d'une rame ordinaire. C'est le ronflement d'un organe géant, caché derrière les parois de béton brut. Elle ajuste sa lampe torche, mais ne l'allume pas. Les néons, fixés au plafond bas, crachent une lumière chirurgicale qui découpe les ombres en tranches nettes.

Elle pivote sur elle-même. Un craquement métallique résonne. Malo est là.

Il occupe un siège en plastique gris, boulonné au sol. Lucie ne l'a pas entendu entrer. La porte blindée, dix mètres plus loin, est restée immobile, son verrou toujours engagé. Malo tient une lame fine entre ses pouces. L'acier est si poli qu'il semble absorber le rayonnement des tubes. Il frotte le métal avec un morceau de gaze stérile. Le geste est lent, répétitif. Le frottement de la fibre produit un sifflement sec qui lui vrille les tympans.

Lucie bloque sa respiration. Son diaphragme se contracte, un spasme douloureux. Elle veut reculer, mais ses muscles sont du plomb. Elle fixe le visage de l'homme. La transformation est totale. L'heure précédente, Malo hurlait, les yeux injectés de sang. Maintenant, ses globes oculaires sont d'un blanc laiteux, immaculé. Ses pupilles sont deux points noirs, fixes. Il ne cligne plus des yeux.

— Malo ? chuchote-t-elle.

Sa voix meurt dans l'air saturé de poussière de fer. Il ne répond pas. Il incline légèrement la tête sur le côté, un mouvement mécanique, sans fluidité organique. Une goutte de sueur glisse entre les omoplates de la journaliste. Elle remarque alors le sol autour de lui : aucune trace de pas dans la poussière grise. C'est comme s'il s'était matérialisé sur ce siège, une extension du mobilier de la Verrue.

Le silence devient un poids. Lucie fait un pas de côté. Ses bottes de sécurité crissent sur le gravier ferreux. Malo suit le mouvement uniquement avec sa main droite. Le rasoir pivote, pointé vers elle, sans que son bras ne semble fournir le moindre effort. Le reflet de la lampe de secours danse sur la pointe acérée. Lucie sent l'odeur qui émane de lui : ce n'est plus le tabac froid de ses gardes nocturnes, c'est une effluve de formol et d'électricité statique.

Au-dessus d'eux, une caméra à dôme noir pivote de trois degrés avec un bourdonnement minuscule. Lucie jette un regard vers la sortie, puis revient sur Malo. Il a cessé de polir l'acier. Ses doigts sont longs, exsangues, les ongles coupés à ras. Il se lève d'un seul bloc, sans utiliser ses mains pour prendre appui.

Le grondement du tunnel s'intensifie. C'est la Rame 83. Elle approche. L'air est poussé devant la machine, un souffle fétide qui remonte le conduit. Les néons se mettent à clignoter violemment, plongeant la scène dans une stroboscopie nerveuse. À chaque flash, Malo semble avoir gagné du terrain. Il ne marche pas, il glisse dans les interstices du noir.

Une lumière blanche déchire l'obscurité au bout de la voie. La Rame 83 débouche dans la station secrète sans aucun bruit de roulement. Elle est là, immense, d'un blanc de porcelaine. Ses portes coulissantes sont déjà entrouvertes comme des mâchoires. Malo est maintenant à moins de deux mètres. Lucie voit son propre reflet terrifié dans les pupilles mortes de l'homme.

— Monte, murmure-t-il.

Le mot semble vibrer directement à l'intérieur de sa boîte crânienne. Malo saisit le poignet de Lucie. Sa main est un bloc de glace cryogénique. Il l'entraîne vers le seuil immaculé du wagon. Elle tente de se dégager, tire son bras dans un spasme désespéré, mais Malo possède une densité minérale. Elle sent un tendon craquer dans son propre poignet, un bruit sec étouffé par le bourdonnement ambiant. Ses bottes glissent sur le béton gras, laissant de longues balafres de gomme noire.

L'intérieur du wagon est baigné d'une clarté laiteuse, uniforme. À l'entrée, le seuil est une fente noire, un vide parfait. Malo la propulse vers l'intérieur. Ses mains griffent l'air avant de heurter le sol froid de la machine. L'impact lui coupe le souffle. Derrière elle, l'homme entre à son tour, fluide, gracieux. Les portes se referment dans un silence de mort. Un clic métallique scelle la cellule.

L'accélération est instantanée. La station disparaît. Lucie est plaquée contre la paroi, le souffle court. Un écran s'allume au-dessus d'eux, affichant des paramètres biologiques complexes. Son nom apparaît en haut de l'image, suivi d'un compte à rebours : 04:52. Des courbes sinusoïdales épousent les battements désordonnés de son cœur. La machine la digère déjà par les chiffres.

Malo s'agenouille. Il ressort son chiffon de gaze et entreprend de frotter à nouveau sa lame. Ses yeux sont deux billes dépolies, reflets d'une volonté qui ne lui appartient plus. Une goutte de sueur glisse le long de la tempe de Lucie, s'écrase sur son col. Le bruit de l'impact lui semble aussi fort qu'une détonation.

— Malo, arrête, murmure-t-elle, la voix brisée.

Il n'écoute pas. Il observe le reflet de la lumière rouge du moniteur sur le tranchant de l'acier. L'odeur du désinfectant devient insupportable, une effluve de morgue qui lui brûle les sinus. La rame entame une courbe. Lucie est écrasée contre la paroi blanche tandis que Malo reste parfaitement d'aplomb, comme soudé au plancher. Dehors, les

néons du tunnel défilent si vite qu'ils forment une ligne continue. Son diaphragme se bloque alors qu'elle fixe l'outil qui commence à soulever lentement le tissu orange de sa poitrine.

Un bip sonore. 01:32. La lumière vire au violet sombre. Un souffle froid s'engouffre par les bouches d'aération. Malo s'arrête net, le bras suspendu.

L'acier gémit au-dessus d'eux. Une plainte aiguë qui vibre jusque dans les molaires de Lucie. Une griffe mécanique, pourvue d'appendices surnuméraires, déchire la tôle du plafond. Des étincelles bleues pleuvent sur les épaules de Malo. Il ne bronche pas. Il s'installe sur un siège, le dos droit.

— Ils attendent, dit-il sans inflexion.

La pince hydraulique s'enfonce plus profondément, les articulations crachant une buée grasse. Lucie rampe en arrière, ses doigts crispés sur le linoléum visqueux. Elle remarque une petite tache de graisse ancienne sur la manche de Malo, dernier vestige de l'ouvrier qu'il était. C'est ce détail humain qui la fait basculer dans l'horreur pure.

Le train freine brutalement. Le front de Lucie percute un montant métallique. Une chaleur poisseuse coule sur son sourcil. La paroi latérale commence à se boursoufler sous une pression extérieure. Un bruit de succion emplît le wagon. Lucie tente de se relever, mais ses jambes refusent de lui obéir.

La porte de communication explose. Une masse sombre, couverte de capteurs optiques, s'engouffre dans l'ouverture. Lucie recule, mais une seconde griffe perce la paroi derrière elle. La pince se referme sur sa taille, broyant le nylon de sa veste. Le froid de l'acier s'imprime contre ses côtes.

Malo se lève. L'outil de précision est à nouveau propre. Il le fait glisser dans sa manche. Il regarde la masse sombre avec une neutralité technique. La pince la

soulève du sol, ses pieds battant le vide. La gueule de la machine s'ouvre devant elle, un iris de lames qui se dilatent pour accueillir sa chair.

Malo lève le bras, la pointe de son acier dirigée vers le plexus de la journaliste. Ses pupilles s'animent d'une lueur blanche, un éclair de données informatiques. La porte de communication au bout du wagon finit de s'ouvrir, révélant les silhouettes du wagon suivant, suspendues aux barres de maintien comme des pendus invisibles.

Malo s'avance. Le train hurle.

— Ne crie pas, ordonne-t-il. C'est l'heure de la récolte.

Chapitre 18

Le Protocole

L'ozone brûle les narines. C'est une odeur de foudre enfermée, de court-circuit permanent. Lucie sent le tissu synthétique de son vêtement de chantier, trop large pour ses épaules, glisser contre son cou. Chaque mouvement provoque un froissement sec qui résonne contre le béton brut. Sous ses semelles, la grille métallique de la passerelle vibre. Un bourdonnement sourd remonte le long de ses chevilles. La Verrue n'est pas un tunnel ordinaire. C'est une gorge de ciment, une artère non répertoriée où le silence possède une masse physique.

Malo ne bouge pas. Ses yeux, injectés de sang, fixent un point invisible derrière l'épaule de la journaliste. Il dégage une effluve de tabac froid et de peur ancienne qui s'incruste dans les parois suintantes. Sur son pouce gauche, Lucie remarque une petite tache d'encre bleue, souvenir d'un stylo qui a fui le matin même. Ce détail domestique lui paraît soudain plus absurde que la menace qui grimpe. Sa main droite plonge dans la poche latérale de son bleu de travail. Un clic sec déchire l'air saturé de poussière de fer. La lame de carbone sort de son logement, fine, impitoyable.

— Tu entends ça ? murmure-t-il.

Sa voix n'est plus qu'un râle. Lucie déglutit. Sa gorge est un nœud de muscles contractés. Elle veut reculer, mais ses talons sont déjà au bord du vide, au-dessus des rails de la Ligne 7 qui ne figurent sur aucun plan. Derrière eux, une caméra 4K pivote avec un sifflement hydraulique. L'œil de verre rouge s'arrête sur eux. Quelque part, dans un bureau à la température régulée, quelqu'un compte les battements de son cœur.

— La ville s’encrasse, continue Malo en faisant un pas vers elle. Trop de bouches, Lucie. Trop de bruits inutiles.

Il lève l’acier à la hauteur de son propre visage. Malo n’est plus l’homme brisé qu’elle a rencontré dans le bar de la surface ; il est devenu une extension de ce tunnel noir. Ses doigts sont noirs de graisse, une matière sombre incrustée sous ses ongles.

Le sol tremble. Ce n’est pas le passage d’un métro ordinaire. C’est un déplacement d’air massif. Au fond de la galerie, une lueur blanche, trop pure, lèche les murs. La Rame 83 approche. Elle glisse comme un prédateur sur de la soie. Le silence qui l’accompagne est plus terrifiant que n’importe quel fracas. L’air devient soudain glacial, aspiré par le convoi.

Malo réduit la distance. Il pointe le rasoir vers le creux de la gorge de Lucie. Le métal est froid. Elle reste pétrifiée, les yeux ancrés dans ceux, vitreux, du mécanicien. La lumière du train projette l’ombre de Malo contre le mur, une silhouette déformée qui semble dévorer la paroi.

— On nettoie les scories, souffle-t-il, la lame pressant maintenant sa peau. Pour que le reste survive.

Un picotement aigu irradie dans son cou. Le premier filet de sang, chaud, s’écoule lentement vers sa clavicule. Malo sourit, mais ses yeux restent morts. La rame blanche surgit de l’obscurité, immense, sans fenêtres, un bloc de nacre technologique qui ralentit dans un soupir pneumatique. Les portes coulissent sans un bruit, révélant un intérieur vide, baigné d’une clarté de morgue.

— La Rame n’aime pas voyager à vide.

Malo pivote le poignet. Le métal siffle. Lucie bascule en arrière. Ses talons dérapent sur le ballast gras. Le rasoir fend l’air à quelques millimètres de sa carotide. L’instinct

de survie prend les commandes, brutal. Elle s'écrase contre le flanc du train. La paroi est d'un blanc absolu, lisse comme de la porcelaine. À l'intérieur du wagon, le silence est une masse solide. Aucun siège, juste une lumière diffuse. Un caisson de privation sensorielle sur rails.

Malo se rétablit. Ses chaussures de sécurité écrasent les cailloux.

— Pourquoi moi ? parvient-elle à articuler. Sa gorge est un désert de poussière.

— Il n'y a pas de pourquoi. Il n'y a que le bilan. On évacue le trop-plein.

Il lève à nouveau la lame. Une prise de tueur. Une vapeur d'ozone s'échappe des fentes de ventilation, une brume épaisse qui rampe sur le sol. Un bip électronique retentit. Les portes frémissent. Malo bondit. Lucie voit les ridules de sa peau, la crasse sous ses ongles. Elle plonge sur le côté, les mains en avant. L'acier vient se planter dans la paroi du train avec un bruit sourd. La lame s'enfonce dans le matériau blanc comme dans de la chair.

Malo hurle de frustration. Il tire sur le manche. Les portes amorcent leur fermeture. Lucie rampe vers l'obscurité, mais son vêtement fluo s'accroche à un boulon de fixation du rail. Elle est clouée au sol. Elle se retourne et voit la main de Malo, toujours agrippée à son outil, alors que le train vibre.

Soudain, une main gantée de blanc surgit de l'intérieur de la rame, saisit Malo par la nuque et l'arrache vers l'intérieur.

Le choc est sourd. Os contre métal. Malo n'émet aucun cri, juste un râle sec. Ses bottes de sécurité s'agitent dans le vide à quelques centimètres du visage de Lucie. Elle voit le cuir usé, les lacets défaits, la semelle mangée par l'acide. La force qui l'attire est constante, réglée comme un vérin. Dans l'entrebâillement, la clarté laiteuse dévore les volumes. Le gant blanc s'enfonce si profondément dans les tissus mous que

la peau du mécanicien devient violacée.

Lucie tire sur son gilet, ses ongles labourant le polyester qui refuse de céder. Elle sent la vibration monter dans son bras. Le tissu craque enfin. Un déchirement long qui résonne contre le béton. Elle bascule en arrière sur le ballast froid. Libre.

Elle se redresse sur un coude. Malo a disparu. Il n'y a plus que le manche de plastique noir qui dépasse du wagon comme un vestige ridicule. Les caméras 4K ont cessé de pivoter. Elles sont toutes braquées sur elle, leurs lentilles brillant comme des yeux de prédateurs nocturnes. Le voyant rouge de chaque appareil pulse de plus en plus vite.

Un nouveau bruit s'élève. Un battement de cœur mécanique. La Rame 83 expire un souffle de chlore et de linge propre. Le manche du scalpel finit par disparaître dans la matière blanche qui se referme, lisse, sans cicatrice. Sans bruit de roulement, le train glisse vers l'avant. Une translation spectrale. Lucie observe la paroi passer devant elle. Elle cherche Malo à travers les vitres teintées, mais ne voit qu'une brume laiteuse.

Puis, une main se plaque contre la vitre. Une main humaine. Ses doigts s'écartent, laissant une trace de sueur grasseuse. Le train s'arrête brusquement. Un mètre après l'avoir dépassée. Les lumières de la galerie s'éteignent.

Lucie ne respire plus. Dans le noir, elle entend un clic sous ses pieds.

Le métal sous ses paumes tressaute. La trappe s'entrouvre. Un sifflement d'air comprimé s'échappe, chargé d'une odeur de graisse rance. Elle veut ramper, s'écarter, mais ses membres ne répondent plus. La plaque d'acier coulisse avec une lenteur calculée. Le bruit d'une meule broyant des os. Lucie bascule. Son bassin rencontre le vide.

Malo est là. Il se tient droit dans l'ombre portée d'un pilier. Il ne court pas. Ses yeux

injectés de sang fixent la fente qui s'ouvre sous elle.

— La ville est un organisme, murmure-t-il d'une voix dénuée d'humanité.

Il s'accroupit au bord du gouffre. Il sort une seconde lame, identique à la première. Lucie voit la petite cicatrice qui barre son arcade sourcilière. Elle ne tient plus que par la force de ses avant-bras. L'acide lactique brûle ses fibres nerveuses. La poussière de fer lui pique les yeux.

— La Verrue filtre. Elle extrait ce qui dépasse. Les excédents urbains.

Il pose la pointe juste au-dessous de sa pomme d'Adam. La pression augmente. Une goutte de sang roule lentement le long de son cou. Malo sourit, un rictus qui ne monte pas jusqu'à son regard mort.

— Tu n'es pas une intruse, Lucie. Tu es un surplus.

Le train émet un sifflement. Les portes se rouvrent derrière lui, révélant une salle d'opération blanche, vide. Au centre, une table métallique attend, équipée de sangles en cuir poli par l'usage. Malo appuie davantage, obligeant Lucie à rejeter la tête en arrière, suspendue au-dessus du néant.

Sous elle, au fond du trou, quelque chose bouge. Un raclement de griffes sur du béton. Une haleine de caveau lui soulève le cœur. Elle veut hurler, mais le métal de Malo verrouille sa gorge.

— Écoute-les, chuchote-t-il. Ils n'existent plus nulle part ailleurs qu'ici.

Il force le corps de la journaliste à basculer vers le wagon. La main de Malo saisit le col de son vêtement fluo. Les coutures lâchent une à une. Lucie est suspendue entre deux abîmes : le trou noir de la Verrue et l'enfer de la Rame 83.

Les caméras pivotent vers le fond du tunnel. Malo fige son geste. Un roulement lourd, une vibration qui n'appartient pas au rail, fait trembler les dalles. Un fracas de métal arraché retentit, suivi d'un souffle chaud qui empeste la viande brûlée. Malo recule d'un pas, entraînant Lucie avec lui. Elle bascule, ses pieds quittent le bord de la trappe. La pression de Malo se relâche sous l'impact d'une masse sombre qui percute le flanc du train.

Le choc projette Lucie contre la paroi courbe. Elle glisse sur le sol en polymère. Derrière elle, la silhouette de Malo est balayée par une forme massive. Un craquement sec, le bruit d'un fémur qui cède, suivi d'un cri tranché par un bruit de suction humide.

La porte de la rame se referme dans un sifflement lent. Lucie voit Malo, ou ce qu'il en reste, être traîné dans l'obscurité par quelque chose qui possède trop de membres. La porte se verrouille. Elle est seule dans la blancheur. Le train s'ébranle. Sous ses doigts, la table métallique commence à chauffer.

Lucie s'écarte de la surface brûlante. Elle rampe vers un angle mort, mais l'espace est une illusion sans refuge. À travers les vitres, le tunnel défile comme un ruban de béton strié par des flashes. Un moniteur s'allume au-dessus d'elle. Elle y voit sa propre cage thoracique en thermique. Son corps est une tache jaune dans un monde bleu. À côté, un paramètre nommé « Taux de Rentabilité Biologique » chute en rouge clignotant.

— Analyse terminée. Sujet 404. Phase de compression imminente.

Le sol s'incline. Lucie glisse. Une trappe s'ouvre au plafond, libérant une brume fine qui sent l'azote. Elle ne voit plus ses propres mains. Soudain, une secousse brutale fait basculer la rame. Une main humaine, mais trop longue, aux doigts terminés par des ergots, se plaque contre la vitre. Le verre se fissure.

Le train freine. Un choc magnétique qui lui broie les viscères. La porte tremble sous des coups de marteau-pilon. Lucie se recroqueville sous la table. Elle aperçoit le rasoir de Malo, oublié au sol. Elle tend le bras au moment où le panneau cède.

L'obscurité s'engouffre dans la voiture. Une odeur de viande brûlée et de terre mouillée. Un pied pénètre dans la lumière. Puis un second. Puis un troisième.

Le troisième pied racle le linoléum avec un bruit de craie. Lucie ne respire plus. L'air est un bloc de glace. L'intrus coordonne ses trois membres dans une chorégraphie asymétrique. Un craquement d'articulations métalliques résonne.

— Protocole activé, grésille une voix. C'est la distorsion de celle de Malo, hachée par des engrenages.

Elle saisit enfin le manche d'acier. Ses phalanges blanchissent. L'ombre se déploie sur le sol, une tache d'encre visqueuse avec trop de bras. La table au-dessus d'elle gémit sous un poids immense. Un doigt métallique, mélange de derme recousu et de titane, apparaît sous le rebord. Il tâte le vide. Il se rapproche de sa botte.

La rame incline sa trajectoire vers le bas. Lucie glisse vers l'ouverture brisée. Elle plante sa lame dans le sol pour s'ancrer. La tête de la créature bascule sous la table, à l'envers. Le visage n'a plus de peau. C'est un masque de muscles et de capteurs optiques. Un point rouge vient se poser exactement sur son front.

— Surplus identifié.

La créature détend un bras mécanique, mais une explosion fait voler les vitres restantes. La rame vient de percuter quelque chose. Lucie lève son arme et l'enfonce de toutes ses forces dans le seul point organique : l'œil humain qui subsiste au centre du mécanisme.

Le cri qui s'échappe est une fréquence radio pure. Lucie roule sur le côté, échappant à une pince qui broie le sol. Elle se jette vers la porte. Dehors, des centaines de corps enveloppés dans du plastique sont suspendus aux parois, attendant leur tour.

Elle s'agrippe au montant. Elle est une cible incandescente dans un monde de glace. Le train amorce un virage serré. Sur la paroi du tunnel, peint en rouge vif, elle voit un "7". La ligne officielle. Elle est à la frontière.

Une main métallique se referme sur sa cheville. Un étau. Un craquement d'os résonne. Malo émerge de la pénombre de la rame, serein, une flasque à la main.

— Tu n'es plus une vie, murmure-t-il en approchant sa lame de l'œil de Lucie.

Il dilate chaque seconde. Le sifflement d'un broyeur s'enclenche sous le plancher. La trappe pivote. Lucie sent ses hanches flotter au-dessus du tunnel. Mais un voyant rouge s'allume. Un signal strident.

Le mécanisme se bloque dans une secousse, coinçant le bassin de la journaliste entre deux plaques chauffées à blanc. Sa chair brûle. Malo grogne et appuie sur son arme pour achever le travail.

Le train pile. Un arrêt d'urgence qui projette l'homme vers l'avant. La lame dérape sur la joue de Lucie, tranchant jusqu'à l'os. Dans le couloir sombre, derrière la vitre, une silhouette se découpe. Elle tient quelque chose de lourd.

Malo se redresse. La trappe sous Lucie recommence à bouger. Elle remonte. Elle se referme sur elle comme une mâchoire.

Un clic métallique retentit dans le noir. Le bruit d'un percuteur.

— Malo, recule, ordonne une voix synthétique.

La trappe se débloque brusquement. Lucie tombe. Elle ne sent plus le sol, seulement l'aspiration du gouffre noir sous les roues de la machine. Ses doigts frôlent le rebord une dernière fois. Le train n'est plus qu'un sifflement dans les ténèbres.

Chapitre 19

La Faille

Le métal hurle. Ce n'est pas un cri, mais une torsion qui remonte des rails jusque dans ses molaires. La Rame 83 se fige brutalement. L'inertie projette Lucie en avant, lui arrachant tout contact avec le sol. Son gilet orange, dont un bouton pend au bout d'un fil de nylon, flotte un instant dans l'air saturé de foudre avant que son épaule ne percute la paroi. Le choc est sec. Les os craquent. Elle s'effondre sur la résine grise.

L'air s'échappe de ses poumons dans un sifflement rauque. Elle reste immobile, le visage contre le revêtement froid, aspirée par l'odeur de poussière de fer. C'est le parfum des vieux chantiers et du sang séché.

— Malo ? grogne-t-elle.

— Ne bouge pas, répond l'ombre à trois mètres. Regarde pas la lentille.

Au-dessus d'eux, une caméra 4K pivote. Son petit œil de verre noir se fixe sur la nuque de Lucie. Elle sent une brûlure entre les omoplates.

— Ils nous ont vus, Malo.

— Ils enregistrent, c'est pas pareil. Rampe.

Lucie glisse sur la résine. Ses doigts cherchent une aspérité, n'importe quoi pour s'ancrer. Le sol vibre d'une pulsation basse, rythmique, comme si le béton du tunnel possédait un cœur. Un courant d'air vicié, chargé de graisse chaude, s'engouffre par les portes bloquées. Sa main droite heurte une plaque de maintenance. Elle n'est pas scellée. Un interstice de quelques millimètres bâille, sombre. Lucie y glisse ses phalanges. Le bord tranchant mord la pulpe de ses doigts. Elle s'en moque.

Elle tire. La sueur trace des sillons sales sur son front. Derrière elle, Malo halète. Un bruit de soufflet percé.

— Tu perds ton temps, lâche-t-il, les yeux vissés sur le plafond. La Rame sait qu'on est là.

— Aide-moi au lieu de prier la machine.

Les charnières, grippées par la limaille, résistent. Son ongle se retourne contre le fer. Lucie s'arc-boute, ignorant l'éclair blanc qui explose derrière ses paupières. Ses doigts s'enfoncent dans l'obscurité derrière la plaque. Ils rencontrent une texture de caoutchouc mouillée, une gelée tiède qui n'a rien à faire dans les entrailles d'un train.

Un clic métallique résonne. Les portes de la rame s'entrouvrent de dix centimètres dans un soupir pneumatique. L'obscurité du tunnel s'engouffre dans le wagon.

— Malo, regarde...

Une ombre vient de couper le faisceau du néon sur le quai de service. Lucie se fige. L'éclair de douleur dans son pouce pulse. Un. Deux. Trois. Chaque battement s'aligne sur le sifflement électrique des néons. Elle retire ses phalanges, la peau collée au métal froid. Une pellicule translucide nappe ses doigts, brillante comme une traînée de limace. L'odeur de soufre lui remonte à la gorge.

Malo s'est transformé en statue de suie. Ses pupilles mangent tout l'iris.

— C'est elle, murmure-t-il.

— Qui ?

— La maintenance de la Verrue.

L'ombre sur le quai s'étire, longue et brisée. Un raclement sourd provient du béton :

une pointe métallique que l'on traîne. Lentement. Méthodiquement. Chaque centimètre gagné déchire le silence huileux du tunnel. Lucie se plaque contre la paroi de la rame. Le métal est une plaque de glace contre ses reins.

La caméra émet un déclic. Elle passe en mode infrarouge. Le voyant rouge s'allume, unique tache de sang dans cet univers clinique. Lucie sent l'humidité ramper sur ses chevilles. Elle saisit à nouveau le bord tranchant de la plaque d'acier et tire de toutes ses forces.

Le panneau gémit dans un cri de fer supplicié. Dans le tunnel, le raclement s'arrête net. Un poids mort pèse sur l'air.

Soudain, une main gantée de latex noir, luisante, surgit de l'obscurité extérieure. Elle s'agrippe au rebord de la porte. Lucie reste pétrifiée, le panneau à moitié arraché. Malo lâche un gémissement étranglé alors qu'un deuxième gant apparaît. Quelque chose écarte les vantaux avec une force inhumaine.

Lucie baisse les yeux vers l'intérieur du panneau qu'elle vient d'ouvrir. Dans la lueur rouge, des dizaines de filaments de cuivre baignent dans la gelée. Ils se tortillent comme des vers. Au centre de cette masse organique, une fente étroite s'ouvre.

Une paupière.

Un œil humain la fixe depuis les entrailles de la machine.

Derrière elle, le verre de la porte explose. Des diamants de glace mordent sa peau. Lucie sent une goutte chaude glisser le long de sa mâchoire. L'œil logé entre deux transformateurs se dilate. Autour du globe oculaire, les câbles pompent. Un rythme cardiaque irrégulier fait vibrer la tôle.

— Malo, bouge !

Mais l'agent est à genoux. Sa lampe torche roule sur la résine, balayant les parois comme un phare de détresse. L'ombre franchit le seuil. Elle porte une combinaison de néoprène sombre qui luit. Pas de visage, juste une visière opaque qui renvoie à Lucie son propre masque de terreur.

La créature fait un pas. Un bruit de ventouse accompagne chaque mouvement. L'air se raréfie. Lucie veut bouger, mais ses muscles sont du béton frais. Soudain, les filaments de cuivre s'élancent et s'enroulent autour de son poignet. La douleur est fulgurante. Les fils pénètrent sous la peau de son avant-bras.

L'intrus lève une main. Une lame chirurgicale brille dans son poing.

Le train tressaille. Un grondement sourd monte des profondeurs. La rame rampe, les portes toujours brisées. La lame effleure la gorge de Lucie au moment précis où l'œil dans le mur pleure un liquide noir.

C'est un froid de crypte. La traînée d'encre dévore la chaleur de sa joue. Lucie sent la vibration du train se transmettre directement dans sa moelle. Malo disparaît dans l'ombre du wagon adjacent, griffant le sol pour s'extraire de la lumière.

L'intrus est à trente centimètres. L'odeur de caoutchouc brûlé sature tout. Lucie voit le scalpel osciller, cherchant l'angle mort sous sa mâchoire. Le train accélère. Les freins hurlent. Le choc la projette en avant, mais la cloison ne lâche pas son bras. Son épaule craque comme une branche morte.

La Rame 83 s'éveille pour de bon. Chaque saccade est un spasme qui résonne dans sa cage thoracique. Lucie est suspendue à cette paroi qui respire. Le liquide noir s'infiltré dans sa bouche — goût de pétrole, goût de vieux sang.

Elle enfonce ses doigts libres dans l'interstice du panneau. Elle sent des engrenages

tourner sous ses phalanges. Des pièces molles qui se contractent.

La main gantée se pose sur son crâne. Une pression constante pour exposer sa gorge. Offrir le sacrifice. Lucie enfonce ses ongles dans la faille, trouve un loquet, tire. Ses tendons sont sur le point de rompre.

Le loquet cède. Le panneau bascule. Lucie tombe en arrière, entraînée par le poids de l'acier. Les filaments de cuivre s'étirent puis cassent un à un, tels des cordes de violon. Elle percute le sol. Sa vision se brouille.

Elle est libre, mais le scalpel fend déjà l'air. Lucie roule sur le côté, ignorant la douleur qui irradie de son bras lacéré. L'intrus se redresse avec une lenteur d'automate. La caméra effectue un zoom sonore.

Lucie rampe vers l'ouverture du panneau, ce trou noir dans la paroi. Elle y plonge, les épaules les premières, s'écorchant contre les arêtes tranchantes. L'intérieur sent le suif et la charogne électrique. L'intrus saisit sa cheville. Il tire.

Soudain, une secousse violente. Le train percute quelque chose. Lucie est projetée au fond de la cavité, dans les ténèbres totales. La botte qui la retenait disparaît.

Elle est seule dans le noir. Elle n'entend plus que son propre cœur. Mais alors qu'elle tente de respirer, une main petite, froide et décharnée, se pose sur sa bouche.

— Ne bouge plus, murmure une voix d'enfant qui semble sortir du métal. Elle arrive.

La peau est parcheminée. Elle accroche les lèvres de Lucie comme du velcro. Le froid irradie de ces doigts, un froid de tombe. Lucie écarquille les yeux, mais l'obscurité est une matière solide.

— Qui est-ce ? souffle Lucie dans un interstice.

— La fin du voyage, répond la voix.

De l'autre côté de la paroi, les roues du train lacèrent les rails. Un bruit de déchirement spongieux résonne là où l'intrus se tenait. Suivi d'un craquement sec. L'enfant ne respire pas. Lucie ne perçoit aucune chaleur, seulement le bourdonnement électrique de la machine. Une goutte de sueur glacée roule de sa tempe. La main tressaille. Un ongle, dur comme de la pierre, s'enfonce dans la commissure de ses lèvres.

— Écoute.

Le train ralentit. Un rayon laser balaie l'étroit compartiment de maintenance, révélant des nuages de suie. Lucie aperçoit une mèche de cheveux filandreux devant ses yeux. Puis, le noir. Un silence habité.

Au-dehors, des pas légers, gracieux. *Tchick. Tchick. Tchick.* Un scalpel que l'on traîne. L'odeur change : fleurs fanées et formol. La température chute. Une ombre immense occulte la fente.

Un doigt blanc, d'une pâleur de craie, s'insère dans l'interstice. Il ne cherche pas à ouvrir. Il tâte. Il explore la peau de la machine. Lucie voit la phalange craquer. La chose sait qu'ils sont là. Elle savoure.

Soudain, un œil immense se colle à la fente. Un bleu électrique qui brûle la rétine.

— Elle t'a vue, souffle l'enfant.

Le panneau explose vers l'intérieur. La plaque fauche l'obscurité et percute l'épaule de Lucie. Elle est projetée hors de la niche. La Rame 83 pile. Lucie glisse sur le linoléum poisseux.

— Debout.

La silhouette se tient là, déguindée, ses membres trop longs flottant dans l'air saturé d'ions. L'œil bleu pulse. Lucie tâtonne sur le sol vibrant. Ses doigts rencontrent un rebord mal ajusté sous un siège. Une trappe. Elle s'y agrippe, les phalanges blanches. La graisse noire macule ses paumes.

La chose avance. Chaque pas est un impact dans sa colonne vertébrale. Lucie glisse ses doigts dans l'interstice brûlant. Un ongle se retourne. Elle ne crie pas. Elle tire. Un dé clic. Le panneau cède. Une bouffée d'air chargé de soufre s'échappe.

Elle y enfonce ses mains. Derrière elle, le sifflement de la respiration de la chose s'arrête. Une main aux doigts trop nombreux se referme sur sa cheville.

L'étau se resserre. Lucie donne un coup de talon. Elle percute quelque chose de dur qui sonne comme du bois mort. Son tibia craque. Elle s'arc-boute, plongeant dans les entrailles de la trappe. Le métal lui entaille la hanche. Elle s'enfonce dans un chaos de câbles tièdes.

Elle tourne la tête. L'œil unique est à moins d'un mètre.

— Lâche-moi.

Elle trouve une barre de renfort et s'y suspend. Le cuir de sa botte frotte contre les doigts multiples avec un bruit d'aspiration. Elle gagne quelques centimètres. Son gilet se déchire dans un bruit de voile rompue. L'ombre au-dessus d'elle s'accroupit dans un craquement d'articulations sèches. Elle lâche la barre et se laisse tomber dans le trou.

Le vide. Elle glisse le long d'un conduit vertical. Elle chute avant de percuter un treillis métallique souple. Le choc lui coupe le souffle. En haut, le rectangle de lumière rouge dessine sa perte. La silhouette se penche. Un bras démesuré s'étire dans

le conduit.

Une goutte de liquide tombe du plafond sur sa joue. Elle brûle comme de l'acide. Lucie plaque ses mains sur sa bouche. Le silence revient, troublé par le crépitement de l'électricité. Soudain, un bruit de lèchement retentit sous son dos. Quelque chose, tapis dans la pénombre, vient de goûter son sang.

Ses côtes hurlent. Sous le treillis, les câbles ondulent. C'est un nid. Une masse visqueuse palpe sa semelle. En haut, l'os de la créature broie l'acier des parois pour entrer dans le conduit. Lucie déplace son poids, millimètre par millimètre. Le fer gémit. Elle se fige.

L'œil bleu s'intensifie. Lucie force ses muscles à se verrouiller. Elle plaque sa main sur le montant d'un panneau secret. Elle pousse. Ses biceps brûlent. La trappe tressaute et s'ouvre sur un souffle de suif.

Une pointe aiguë pique son mollet. À travers les mailles. La chose d'en bas perce. Lucie plonge vers l'ouverture. Son corps glisse sur le treillis comme sur une râpe. Elle frappe le panneau du front pour l'ouvrir. La lumière rouge d'en haut est masquée par une masse laiteuse qui descend.

Elle accroche ses coudes dans le boyau de béton. Elle hisse son torse. Ses jambes pendent encore. Un poids mort s'installe sur sa cheville gauche. On la tire. Une pression musculaire, inhumaine. Lucie rue. Elle frappe quelque chose de mou. La prise se resserre à broyer l'os. Elle arrache des lambeaux de peau au béton pour résister.

Soudain, la Rame 83 s'ébranle. Une vibration massive secoue la station fantôme. Le train repart. L'effet de succion aspire l'air du conduit. La poigne disparaît. La créature se rétracte dans un cri de parasite électronique. Lucie rampe dans le boyau, haletante.

Par la trappe entrouverte, elle voit l'œil bleu une dernière fois. Il fixe le fond du puits avec une terreur presque humaine. Les câbles haute tension s'écartent violemment. Une autre présence émerge de la pénombre.

Un second œil s'ouvre. Rouge. Immense.

Lucie recule en rampant sur le dos. Ses fesses accrochent les aspérités. Son gilet se prend dans une vis. Elle tire. Le tissu résiste. Elle est ancrée au-dessus du gouffre.

— Malo ?

Sa voix est un froissement de papier. Rien. Juste le bourdonnement des fils qui rampent eux aussi. Un doigt sans ongle, translucide, se glisse dans l'interstice de la trappe. Il crochète le rebord. Lucie se redresse, son épaule cognant le plafond. Elle rampe.

Le panneau de maintenance explose derrière elle. Elle ne se retourne pas. Soudain, une main rugueuse saisit son poignet.

— Tais-toi, souffle Malo. Ne regarde pas derrière.

Il est là, visage terreux. Il la tire. Mais le plafond du conduit se fissure sous une vibration ultrasonique. Un segment de carlingue blanche tombe entre eux.

C'est une plaque de polymère vivant. Elle se soude instantanément aux parois par une décharge de plasma.

— Malo !

À travers la fente, elle voit son œil. Une pupille dilatée. Sa main gratte la surface de porcelaine.

— Fuis, Lucie.

Le murmure résonne dans sa mâchoire. Ce n'est plus un train qui approche. C'est un battement de cœur. La Rame 83 attend sa récolte. Lucie recule, les câbles s'enroulant déjà autour de ses chevilles. Ils sont tièdes. Ils cherchent un point d'ancrage sous sa peau.

Le plafond se vaporise. Une lumière d'une pureté chirurgicale inonde le couloir. Ce n'est pas le jour. C'est l'intérieur. L'habitacle est couvert de milliers de crochets chromés. Une caméra descend au bout d'un bras télescopique, fluide comme un serpent. Le laser bleu scanne le front de Lucie. La peau brûle. Sa salive a le goût du fer.

Du côté de Malo, les grattements cessent. Un bruit spongieux, puis le vide.

Une force invisible soulève Lucie. Ses pieds quittent le sol. Elle flotte dans ce puits de lumière stérile. Ses ongles cassent sur le rebord lisse. La porte pneumatique se referme sur ses hanches. Le caoutchouc écrase ses côtes. Lucie n'a plus de voix.

Elle regarde ses mains. La peau devient translucide. Ses veines virent au blanc argenté. Elles transportent une substance laiteuse qui brille.

Le train démarre. Un choc sec dans la nuque. Le panneau se scelle. Lucie est à l'intérieur. Quelque chose de froid lui caresse la joue. Elle n'est plus seule.

Chapitre 20

Sous les Sièges

Le nylon rugueux lui scie la nuque. Lucie rampe, le buste écrasé contre le béton de la Verrue, cette peau morte qui part en lambeaux sous ses paumes. Entre le plancher de la Rame 83 et le ballast, le monde se résume à une presse hydraulique de cinquante centimètres. Chaque inspiration est un vol d'oxygène à la machine. La poussière de fer stagne, une chape de foudre qui lui encrasse le palais. Son cœur tape contre la dalle froide, un métronome affolé dont l'écho se perd dans ses propres conduits auditifs.

Un câble noir, épais comme un avant-bras, lui barre le passage. Il vibre. Ce n'est pas un frisson mécanique, c'est un bourdonnement organique, une plainte électrique qui remonte le long de son sternum pour s'installer dans ses molaires. La migraine s'enfonce derrière son œil gauche comme une pointe de glace. Elle ferme les paupières, mais la lumière rouge des néons filtre à travers sa propre peau.

Elle pivote. Sa hanche heurte un montant métallique. Le choc hurle dans le silence clinique du tunnel. Lucie retient son souffle. Ses muscles sont si contractés qu'elle ne peut plus déglutir. Au-dessus, la carcasse immaculée du train attend. Lucie le sent désormais dans la moiteur de ses mains : c'est un système digestif.

Ses doigts rencontrent une texture différente. Ce n'est plus du métal strié, mais du vieux papier, sec et cassant. Elle force sur ses coudes jusqu'à frôler la structure des sièges. Là, nichés dans des alvéoles soudées au châssis, des milliers de tiroirs métalliques s'alignent. Des casiers d'apothicaire miniatures. La poussière y est rare. Quelque chose vient les consulter.

Elle tire une poignée. Un frottement sec déchire l'air lourd. À l'intérieur, des reliques

de papier sont classées par intercalaires. Elle saisit un bristol au hasard. L'encre reste vive, d'un noir de jais encore humide.

« 12 MARS 1998. STATION PYRAMIDES. »

Une photo d'identité est agrafée en haut. Les yeux de la disparue traversent les décennies. Lucie parcourt les casiers. Les dates défilent, s'accélèrent. 2005. 2012. Le bourdonnement électrique devient un sifflement aigu. Une goutte de sueur glacée coule le long de sa colonne. Ces gens ne sont pas seulement répertoriés. Ils sont intégrés à la structure, rangés sous les pieds des passagers. Elle tire un tiroir plus récent. On n'est plus dans l'archive, on est dans la récolte.

Un clic métallique claque juste au-dessus de sa tête. Un verrou. Le plancher s'abaisse de quelques millimètres.

Une ombre s'immobilise. Des chaussures de cuir noir craquent sur le linoléum, juste au-dessus de son crâne. Un liquide visqueux commence à perler à travers les jointures, tombant goutte après goutte sur son épaule. Lucie fixe une petite rayure sur son propre ongle, le seul vestige de sa vie du dessus, avant que la chaleur du liquide ne traverse son uniforme de proie. Ça sent le sucre brûlé. C'est une hémorragie mécanique, dense et huileuse.

La voix de Malo s'élève, dénuée de timbre humain.

— Lucie. Tu ne devrais pas lire le menu.

Elle ne bouge plus. Ses muscles sont des barres de fer rouillé. Elle fixe la fiche de la « Place d'Italie ». L'encre semble s'élargir, dévorer le papier. Dans le tunnel, les câbles haute tension s'accordent à son rythme cardiaque. Un son granuleux qui lui gratte le fond de la gorge. Malo est là, séparé d'elle par quelques centimètres de composite. Son souffle passe à travers les fentes, chargé d'un relent de tabac froid.

Un levier claque dans la cabine de pilotage. Les câbles s'animent, se tendent comme des boas de cuivre sous tension. L'ozone lui pique les narines. Sous la carlingue, des pistons s'activent dans un sifflement de vapeur grasse. La Rame 83 digère. Lucie plaque sa main sur la glissière du tiroir pour étouffer une vibration. Le métal lui brûle la paume.

Malo ne bouge plus. Ses semelles sont clouées au sol. Il sait. Il joue avec elle comme avec une souris coincée dans une plinthe. Une nouvelle coulée visqueuse glisse le long de son cou. La photo de la disparue se gondole, le visage de la femme se tord dans un hurlement de papier mâché.

Le plancher vibre plus fort. Un râle de gorge métallique fait trembler les parois. Soudain, le bruit des chaussures s'arrête. Malo s'est accroupi. Des doigts gantés de latex gris s'insèrent dans la jointure. Ils forcent sur le panneau. La plaque au-dessus de son front se soulève dans un gémissement de vis arrachées. Une fente de lumière crue déchire son abri.

— Tu as vu trop de visages, murmure la voix d'outre-tombe. Il va falloir que je te prenne le tien.

Un crochet d'entretien glisse par l'ouverture. La pointe oscille, couverte d'une pellicule de limaille qui scintille. Lucie ne cligne plus des yeux. Une particule de béton tombe sur sa cornée, une aiguille brûlante, mais elle reste de marbre. Elle entame une marche arrière millimétrée, ses coudes frottant contre les gaines tressées. Chaque mouvement libère une odeur de plastique chauffé. Le bourdonnement vibre désormais derrière ses orbites.

Ses doigts rencontrent à nouveau la masse de papier. Elle recule au milieu d'un océan de fragments administratifs. Les bords cartonnés lui scient les mains. Des milliers de regards fixes, capturés par des objectifs préfectoraux, l'observent depuis l'ombre. La

Rame 83 est une moissonneuse. Elle récolte les existences et les classe dans le silence de ce tunnel fantôme.

Le panneau du plancher bascule. Le bruit est assourdissant. La lumière chirurgicale inonde le conduit. Lucie se plaque contre un transformateur. Le métal lui roussit le dos, mais elle ne crie pas. Elle voit l'ombre de Malo, immense silhouette hachée par les reflets. Il prend son temps, rangeant son crochet dans une boucle de son pantalon avec une lenteur sadique.

— Je sens ton sang qui bat, petite souris. Il fait trop de bruit.

Il s'accroupit. Son visage apparaît enfin, à l'envers. Ses yeux injectés de sang fouillent les ténèbres. Lucie s'enfonce dans les câbles, ignorant les décharges statiques qui font claquer ses cheveux contre le cuivre. Ses doigts se referment sur une pince coupante, lourde, maculée de cambouis. Elle la serre à s'en briser les phalanges. Malo plonge sa main dans l'interstice, faisant voler les fiches comme des feuilles mortes dans un cimetière.

Ses doigts de latex effleurent son genou. Le contact est électrique. Un claquement sec retentit soudain à l'autre bout du wagon. Des pas lourds, cadencés, résonnent sur le métal. Malo se fige. Son expression change. La traque vient de changer de maître.

— Ils arrivent, murmure-t-il.

Sa voix tremble. Il se redresse, laissant la trappe béante. Lucie voit ses chaussures s'éloigner précipitamment. Un cri d'oiseau métallique déchire l'air : la fermeture des portes. Le moteur monte en régime dans un hurlement de turbine. Le train s'ébranle. Elle est prise au piège dans les entrailles d'un prédateur lancé vers le centre de Paris. Une ombre massive se projette maintenant au-dessus de l'ouverture, mais ce n'est plus Malo.

La vibration naît dans ses talons, envahit son bassin, cogne contre ses vertèbres. La Rame 83 glisse avec une fluidité huileuse qui plaque Lucie contre la paroi rugueuse. L'ombre au-dessus de la trappe est une découpe nette. Plus de bottes de chantier. Ici, ce sont des richelieus en cuir verni qui reflètent une perfection indécente. L'inconnu reste immobile, d'aplomb malgré l'accélération. Il ne cherche pas à voir. Il attend.

Une main apparaît. Elle est couverte d'un gant en soie blanche, d'une propreté malade. Les doigts longs se posent sur le rebord avec une délicatesse de pianiste. Le train s'incline dans une courbe. Un sifflement ultrasonique lui vrille les tympans. Lucie fixe le bas d'un pantalon de costume anthracite. L'homme dégage une odeur de menthe glaciale, unique et entêtante.

— Le tri n'est pas terminé, murmure une voix sans âge.

Une voix de bureaucrate habituée à dicter des sentences. La rame accélère encore, faisant vibrer ses dents dans leurs gencives. Les câbles fouettent l'air, libérant des étincelles bleutées. L'inconnu penche lentement la tête. Lucie voit le bas d'un masque chirurgical blanc. Il tend le bras dans le trou, la paume ouverte, invitant la journaliste à lui remettre la pince. Le geste est d'une politesse révoltante.

Une alarme stridente se déclenche. L'homme au gant blanc retire sa main et se redresse d'un coup sec. Les néons du wagon passent au rouge sang. La vitesse devient démentielle. Quelque chose rampe dans la zone d'ombre de la motrice. Quelque chose de plus gros qu'un homme, qui déchire les gaines de protection dans un fracas de plastique broyé. L'homme au masque regarde Lucie une dernière fois, avec une pitié froide.

Il appuie sur un bouton. Le panneau du plancher bascule. Lucie lance sa main, mais le mécanisme s'abat dans un bruit de guillotine. L'obscurité totale retombe, trouée par les arcs électriques des transformateurs. Elle est seule dans le ventre de la machine. Et

derrière elle, le froissement du métal déchiré se rapproche.

Ses genoux s'enfoncent dans des masses souples. Ce ne sont pas des câbles. Elle tâtonne, ses doigts rencontrant le grain glacé du plastique. Des milliers de pochettes transparentes. Lucie en saisit une. Un visage d'homme aux yeux éteints, daté d'hier. Une femme. Un enfant. C'est un estomac mécanique qui digère les restes de la ville pour les maintenir sous perfusion.

Un déchirement métallique retentit à trois mètres. Un mouvement lourd, implacable. Lucie se fige, le menton contre une fiche d'identité. Dans l'entrelacs des câbles, une masse sombre se déplace. Un raclement de griffes ou de pistons, une respiration hydraulique qui exhale un souffle de caveau.

Elle doit ramper. Elle glisse entre deux faisceaux de fils dénudés qui lui lanièrent le visage. Chaque mouvement est une agonie. Sa hanche heurte un transformateur brûlant. Le goût du fer envahit sa bouche. Juste devant elle, dépassant d'un amas de cuivre, une main semble l'appeler. Ce n'est pas une main. C'est un gant de caoutchouc rempli d'une matière visqueuse qui s'agite avec une autonomie révoltante. Les doigts se referment sur un dossier, le tirant vers les profondeurs.

Lucie recule, percute une solive. La douleur éclate en étoiles blanches. Sa jambe se coince dans une boucle de câbles qui se tend. Le train entame une courbe à quarante-cinq degrés. Dans le noir, la chose pousse un sifflement de vapeur. Le câble autour de sa cheville se met à tirer. Pas vers l'avant. Vers l'ombre qui griffe le métal.

La fibre s'enfonce dans le derme. La traction est régulière, inhumaine. C'est la force d'un treuil qui s'enroule dans les entrailles de la rame. Lucie griffe le sol. Ses ongles dérapent sur la limaille de fer. Son genou s'ouvre sur une arête vive. Elle ne crie pas : le son mourrait dans le hurlement des turbines.

Ses doigts rencontrent une barre de renfort huileuse. Elle s'y suspend. Derrière elle, le

raclement devient un tapotement rythmique. Quelque chose doté de jointures articulées remonte le faisceau électrique. Une odeur de charogne sature l'espace. Lucie tourne la tête. Une étincelle illumine l'espace. La chose n'a pas de visage. C'est un assemblage de vérins et de tissus cicatriciels. Le gant de caoutchouc est fixé au bout d'une tige de titane. Il se tend vers elle. Les doigts de latex se contractent, imitant un spasme humain.

Une trappe de délestage s'ouvre sous elle. Le vide du tunnel apparaît, un gouffre noir où les traverses défilent à cent vingt kilomètres heure. Le vent s'engouffre, glacial. Elle est suspendue entre le plancher qui se dérobe et la créature qui la hale. Son bras gauche tremble, le tendon prêt à lâcher. Son badge d'accréditation glisse de son cou, aspiré par le vortex d'air. Elle n'est plus personne.

La créature émet un nouveau sifflement. Une goutte de liquide chaud tombe sur son mollet. Ça brûle comme de l'acide. Lucie tente un dernier coup de rein, mais les fiches d'identité se déchirent sous son poids. Un tourbillon blanc l'entoure. Elle voit des visages défiler : des vieillards, des noms lus dans les avis de recherche. Ils sont tous là.

Le câble donne une secousse violente. Lucie est arrachée vers l'arrière. Ses mains ne rencontrent que le vide. Elle bascule, la tête la première, vers le ballast. Juste avant de lâcher, une main calleuse, tremblante de terreur, émerge du compartiment moteur et saisit sa jambe.

— Ne regarde pas en bas, articule Malo.

Ses yeux sont deux trous noirs dans un masque de suie. Mais derrière lui, l'ombre mécanique déploie ses pistons. Elle ne veut pas de Malo. Elle veut Lucie. Le train entame un freinage d'urgence, projetant leurs corps contre la paroi brûlante. Le métal hurle. La trappe se referme, sectionnant presque le câble. Quelque chose, de l'autre côté de la cloison, frappe trois coups sourds. Un code.

La porte au bout du couloir bascule. Une silhouette immense se tient là. Elle n'a pas de visage. Juste une plaque de verre poli où se reflète l'agonie de Lucie.

L'ombre la tire violemment vers l'arrière. Ils basculent dans une goulotte technique dissimulée sous les sièges. L'espace est minuscule. Lucie étouffe. Ses mains cherchent un appui mais ne rencontrent que des milliers de rectangles de plastique. Des permis de conduire. Des cartes de transport. Elles sont classées avec une précision chirurgicale, maintenues par des élastiques de caoutchouc noir.

14 mai 2024. 15 mai 2024. 16 mai 2024.

Elle sent le poids de ces vies disparues peser sur son diaphragme. Chaque fiche est propre, exempte de sang. La Rame ne broie pas les corps, elle archive les existences.

— Continue, ordonne Malo dans un râle. Il nous entend par les pieds.

Elle rampe. L'ozone lui brûle les sinus. Le conduit s'enfonce dans les entrailles de la Verrue. Devant elle, le réseau de câbles forme une toile d'araignée. Les gaines sont tièdes, parcourues de pulsations. On dirait des veines. Lucie écarte une nappe de fils rouges, mais ses doigts restent collés à une substance organique.

Un bruit de succion résonne. L'homme sans visage s'est liquéfié pour couler à travers la fente d'aération. Le froid de morgue revient. Lucie aperçoit une fiche coincée dans un boîtier. C'est sa propre carte de presse. La date inscrite en bas, en chiffres rouges luisants, est celle de demain.

Malo pousse un cri étouffé, un bruit d'os qui cèdent. Lucie se fige. Une main gantée de latex blanc, dotée de doigts trop longs aux articulations multiples, glisse le long de sa cheville. Elle ne serre pas. Elle palpe, vérifiant la qualité d'une marchandise.

Le train chante une mélodie dissonante. Lucie sombre dans la masse des identités volées tandis que le visage de verre se penche sur l'ouverture. Une voix sort du néant, utilisant la vibration même du métal :

— Ton dossier est incomplet, Lucie.

La main remonte jusqu'à sa cuisse. Lucie tente un mouvement de recul, mais elle s'enfonce davantage. Le niveau des cartes remonte jusqu'à sa taille. Elles sont coupantes. Elles se glissent sous son tissu fluo comme des insectes plats. Le visage de verre concave reflète son propre reflet minuscule. Un cliquetis mécanique, tel un obturateur, résonne dans le conduit.

Le sol se dérobe. Une trappe de délestage s'ouvre. Lucie bascule en arrière, aspirée par le poids des dossiers. Elle tombe dans un tourbillon de plastique et de cris silencieux. La main blanche ne lâche pas son genou. Elle la guide vers le cœur de la machine. À travers le chaos, elle aperçoit une lumière verte qui sourd d'un puits vertical. C'est là que la Rame digère.

— Manque... la validation, grince le métal.

Elle étouffe. Le plastique lui emplit la bouche. La main remonte vers sa gorge, les doigts s'écartant pour l'envelopper avec une précision millimétrée. Une forme humaine se matérialise devant elle, extraite du béton. C'est Malo. Mais sa peau a la texture du papier millimétré. Ses yeux sont deux fentes noires d'où s'échappe un flux de données. Il tend un stylet de verre incandescent vers son front.

— On ne meurt pas ici. On devient une archive.

Le stylet entame le derme. La douleur est une décharge blanche. Une sève lumineuse s'écoule de la plaie. Les fiches tourbillonnent, se collent sur ses membres, s'imbriquant comme des écailles. Sa peau devient cassante. La main sur sa gorge se

resserre, maintenant une hypoxie lucide. Elle veut penser à sa mère, mais l'image se brouille, remplacée par une photo d'identité tamponnée.

Elle est câblée au système. Son cœur envoie des impulsions binaires dans le réseau. Soudain, les freins magnétiques hurlent. Un choc projette le Malo de papier vers l'avant, mais sa main reste soudée au front de Lucie. Le stylet se brise net, laissant l'extrémité brûlante logée dans sa tempe. Sous les sièges, le plancher se rétracte.

— Le dossier est corrompu, murmure la chose de papier. Ils vont tout purger.

Elle tombe. La pesanteur est une insulte. Sous elle, les lames rotatives brillent d'un éclat huileux. Le morceau de verre vibre dans son crâne. Malo se disloque, son visage s'éparpillant en fragments administratifs. Il ne reste de lui qu'un bras mort accroché au gilet de Lucie.

Elle saisit un câble de silicone au-dessus du hachoir. Sa peau fume, ses muscles hurlent. Sous elle, Bernard, né en 1974, devient une lanière de cellulose. Lucie lève les yeux. La Rame 83 l'observe. Les caméras zooment sur ses pupilles.

Transfert de données incomplet.

Le câble glisse. Elle lâche un râle animal. Elle n'est plus Lucie, mais un segment de code à isoler. Les broyeuses ralentissent brusquement. Un déclic retentit dans la paroi de béton. Une porte s'ouvre sur une lumière blanche, solide. Une ombre tend une main gantée de latex noir. Dans sa paume, son badge de journaliste. Le nom a été effacé.

— Lucie ? demande la voix synthétique. Votre mise à jour est prête.

Le câble cède.

Chapitre 21

L'Unité Centrale

Lucie franchit le joint en caoutchouc. Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une substance. À l'intérieur, l'air ne circule plus ; il stagne, chargé d'ammoniaque et de silicium chaud. Ses semelles crissent sur le vinyle blanc avec une indécence de coup de feu. Elle sent une goutte de sueur, unique et glacée, tracer un sillon le long de sa colonne vertébrale, sous le polyester de son gilet orange. Malo reste sur le seuil. Ses doigts, jaunis par le tabac et la peur, se soudent à la poignée de sécurité.

— Malo, dis-moi que c'est une erreur de diagnostic, murmure-t-elle.

Il ne répond pas. Ses yeux injectés de sang sont rivés sur le centre du wagon. Là où devraient se trouver les barres de maintien, un cylindre de verre de deux mètres de haut trône, imperturbable. À l'intérieur, un fluide bleuté ondule, parcouru de bulles montant en spirales lentes. Un nid de fibres optiques s'y love comme des serpents translucides. Au cœur de ce câblage, une masse grise, nerveuse, palpitante. C'est le processeur de la Rame 83. L'Unité Centrale. Un soupir pneumatique s'échappe de la base du réservoir, un rythme organique qui semble s'accorder sur leur propre souffle.

Soudain, la lumière chirurgicale des néons vire au sépia. Les parois blanches du wagon tressautent. Ce n'est plus du métal, c'est une membrane. Lucie s'arrête net. Sur le panneau de droite, une image s'imprime, dévorant la texture de l'acier. Elle reconnaît cette pièce. Le papier peint jauni de son appartement, rue de Dunkerque. Elle voit son bureau, ses piles de dossiers, et même cette tasse de café ébréchée qu'elle a laissée traîner trois mois plus tôt. Elle se voit de dos, les épaules voûtées.

— Elle... elle fouille dans ma vie ? demande Lucie, la voix étranglée.

— Elle n'archive pas, Lucie, répond Malo d'un ton monocorde. Elle métabolise.

Le noyau mécanique dans le tube s'agite. Les fibres s'allument d'un écarlate violent. Lucie recule, ses talons heurtant le socle métallique. La morsure du verre traverse ses vêtements. Sur la paroi gauche, une autre scène apparaît : la ligne 7, le jour de son infiltration. On voit ses mains trembler alors qu'elle ajuste son faux badge. La caméra imaginaire zoome sur ses pores, sur la terreur brute dans son regard. Le wagon devient un théâtre de paranoïa, une boîte crânienne retournée où chaque secret est disséqué en haute définition.

Malo émet un gémissement de gorge étranglée. Il fixe le plafond. Des capteurs biométriques, semblables à des pupilles d'acier, pivotent à l'unisson. Ils descendent au bout de tiges télescopiques, cherchant son visage. Le fluide dans le cylindre entre en ébullition. La température chute. Sa respiration forme une buée épaisse.

L'Unité Centrale émet un bourdonnement basse fréquence qui fait vibrer ses molaires. Les parois ondulent. Lucie plaque ses mains sur ses oreilles, mais le son naît à l'intérieur de son propre crâne. Le noyau se contracte. Une impulsion électrique traverse le bocal, illuminant le wagon d'une lueur aveuglante. Quand elle rouvre les yeux, l'image a changé. Ce n'est plus un souvenir. C'est elle, maintenant, vue de haut, dans ce wagon exact. Mais sur la projection, sa gorge est ouverte.

Un déclic métallique. La porte vient de se verrouiller.

Lucie se jette sur la poignée. Le métal lui colle à la paume, un gel sidéral qui arrache la peau. Rien. Le loquet est soudé par électromagnétisme. Derrière elle, le rôle de Malo se synchronise avec les pulsations du réservoir. Ses doigts cherchent une prise sur le joint d'étanchéité, mais ses ongles glissent. Sur le mur, son propre cadavre la fixe. Le sang qui s'écoule de sa plaie n'est pas rouge. Il est opaque, épais comme du pétrole, et semble couler réellement le long du revêtement blanc.

Malo s'effondre. Il gratte le linoléum avec une frénésie animale, cherchant à s'enterrer sous le sol vibrant. L'odeur d'ozone sature l'air, piquant les narines avec un goût de cuivre. L'électricité statique fait hérissier les poils de ses bras. Un arc bleuté claque au plafond. Le processeur se gonfle, s'étire, s'offre. Lucie voit la buée de son souffle stagner.

— Ça arrive, articule Malo. Sa voix n'est qu'un froissement de papier de verre.

L'ombre sous le réservoir ne correspond plus à la structure du socle. Elle rampe. Elle se détache du sol comme une flaque de goudron vivante, s'étirant vers ses bottes. Sur les parois, les images s'effacent dans un flash de pixels morts. Des lignes de code défilent à une vitesse inhumaine. Les capteurs s'arrêtent à quelques centimètres de son visage. La lentille se dilate comme une pupille organique. Lucie entend le diaphragme se rétracter avec un cliquetis d'horlogerie. Analyse rétinienne.

Son cœur cogne. Une douleur sourde irradie dans son bras gauche. Le sol gronde maintenant d'une manière irrégulière. Ce n'est pas le roulement des rails. C'est un battement de cœur. Le wagon n'est plus une machine ; c'est un organisme qui digère ses passagers. Le fluide devient limpide, révélant la nudité du noyau. Les synapses artificielles s'allument une à une.

Le sol bascule. La Rame 83 plonge dans une pente invisible. Lucie perd l'équilibre, son épaule percutant le verre. L'ombre visqueuse s'enroule autour de sa cheville. C'est une étreinte hydraulique, une morsure de glace qui traverse le tissu. Malo hurle une prière inaudible. Les néons explosent dans une pluie d'étincelles. Le noir total s'abat, brisé par la lueur pourpre du bocal.

L'étreinte remonte. Lucie sent les phalanges mécaniques s'enfoncer dans sa chair, cherchant l'os. Elle essaie de dégager sa jambe, mais ses muscles se tétanisent. Ses doigts griffent le linoléum, ne rencontrant que du verre pilé. Les éclats lui entaillent les paumes, mais la douleur n'est qu'un signal lointain. Malo est une silhouette figée.

— Malo, aide-moi ! hurle-t-elle. Pourquoi tu restes là ?

— Le signal... murmure-t-il. Il est trop fort.

Des dizaines de filaments noirs pendent du plafond comme des lianes de carbone. Ils cherchent la chaleur. L'un d'eux frôle sa joue, laissant une traînée d'huile fétide. La Rame 83 accélère. Le cri des rails devient une plainte de métal torturé. Lucie est projetée contre le socle. Sa tête percute l'acier. Le goût du fer envahit sa bouche. Le sang chaud coule dans son cou, contrastant avec la rigidité glaciale de la chose qui lui broie la jambe.

Malo s'approche, rampant. Il sort un scalpel industriel de sa sacoche. La lame luit sous les pulsations rouges.

— Elle veut regarder par tes yeux, Lucie. Ne ferme pas les paupières.

Le train s'engouffre dans un tunnel si étroit que le béton frôle les vitres. Lucie voit son reflet dans l'acier de la lame. Une noyée dans l'encre. La main de Malo verrouille sa mâchoire avec une force de pince. La pointe du scalpel racle l'os de l'orbite.

— Malo, s'il te plaît...

— Ne lutte pas contre le flux, c'est l'architecture qui décide, récite-t-il, les yeux voilés d'un film laiteux.

Le noyau dans le bocal pivote. Un amas de nerfs optiques, roses et crus, se plaque contre la paroi pour lui faire face. Il observe. Il attend l'ouverture. Le scalpel s'enfonce. Un craquement sec résonne dans son crâne. Malo ne cille pas. Son haleine de nicotine meurt contre les lèvres de Lucie. Le sang s'infiltré dans sa bouche. Elle goûte la ferraille. Les souvenirs saturent l'air avant de se tordre. L'image de sa mère se fige et se décompose en binaire.

Elle n'a plus d'oxygène. L'air est une poussière de fer. Elle sent les fibres de carbone

picoter son épiderme, cherchant un port de connexion. Malo veut écarter les tissus pour créer un conduit. Une lueur blanche éclate derrière sa rétine, une douleur si pure qu'elle devient un vide absolu.

Le premier filament de cuivre entre en contact avec son sang. Un froid polaire s'insinue dans sa veine, une aiguille de givre qui remonte vers l'épaule dans un crissement silencieux. Lucie veut hurler, mais sa gorge est un tuyau de plâtre. Le fluide émeraude bouillonne.

Une trappe s'ouvre au plafond. Un rectangle de nuit pure. Un liquide incolore, visqueux, perle et tombe en gouttes lourdes. Chaque impact sur le dôme produit une note cristalline qui tranche le vacarme.

— C'est le transfert, souffle Malo.

Le visage de son père s'affiche en grand. Le grain de l'image est si fin qu'on voit chaque ride. Puis, la ligne de pixels morts traverse son front. Ses yeux se liquéfient en zéros. C'est une autopsie de son enfance. Le filament de carbone sonde sa trachée. Lucie ouvre la bouche pour une bouffée d'air qui ne vient pas. Les néons clignotent avec une régularité de métronome.

Une main métallique aux doigts démesurés descend de la trappe. Des phalanges de titane au cliquetis d'horlogerie. Elle s'arrête à quelques millimètres de son front. Un laser rouge balaie sa rétine. Une aiguille de feu.

Le train s'arrête net. Sans décélération. Le choc projette Malo contre la paroi. Une vague d'huile noire submerge le visage de Lucie. Elle sombre, mais la main de métal ne lâche pas. Elle s'enfonce avec elle. L'aiguille entre en contact avec la caroncule lacrymale. La douleur est une architecture. Elle emplit tout l'espace. Le wagon n'existe plus.

— Archive 404, grésille une voix au plafond. Transfert en cours.

La porte du wagon voisin coulisse. Des silhouettes aux visages de cuir grisâtre se ruent à l'intérieur. Leurs articulations cliquètent. Elles ne marchent pas, elles glissent. Elles veulent leur part de données. Le train repart d'un coup. La secousse brise l'aiguille à l'intérieur de l'œil de Lucie.

Le craquement est celui d'une branche morte. Le morceau d'acier reste logé dans l'orbite. Lucie ne peut plus fermer sa paupière gauche. Elle bascule hors du bac, s'étalant sur le linoléum inondé, juste à côté de l'ouverture où Malo a disparu. Elle rampe vers le bord du vide. Elle baisse les yeux vers le tunnel de la Verrue.

En bas, dans les ténèbres, une lumière rouge, unique et circulaire, fixe Lucie. Elle monte. Vite.

Chapitre 22

L'Incision

L'air brûle. Un goût de fer et de poussière. Lucie inspire une goulée métallique, comme si elle léchait une pile usagée. Elle réajuste son gilet orange. Le synthétique, trop large, frotte ses bras avec un crissement sec. À dix mètres, une lentille pivotante gémit dans le silence. L'objectif noir, poli, se fixe sur la cicatrice qui barre son poignet gauche.

— La caméra nous suit, Malo, murmura-t-elle.

— Elle enregistre du vide, Lucie. Tais-toi et tiens la lampe.

Malo ne bougeait plus. Ses épaules étaient des blocs de granit sous sa veste tachée de graisse. Il transpirait. Une goutte épaisse glissa de sa tempe, se perdant dans sa barbe grise. Ses doigts tremblaient sur le scalpel. La lame capta le reflet d'un néon mourant.

Le train attendait. Blanc. Immense. Une masse de céramique garée dans l'ombre de la Ligne 7. Lucie sentit la chaleur irradier de la coque, une fièvre mécanique qui distordait l'air. Aucun boulon. Aucune soudure. Juste une surface indécente de propreté au milieu de la crasse.

— C'est pas du métal, Malo. Touche la membrane.

— Je sais ce que c'est, grogna-t-il. Garde tes yeux sur le tunnel.

Il leva le bras. Lucie entendit le craquement de ses articulations. Le silence revint, chargé d'ozone. L'acier du scalpel toucha enfin le flanc blanc. Un chuintement de valve s'échappa de l'entaille. Malo appuya. Ses muscles se nouèrent. Il poussa un cri étouffé sous son masque. La lame s'enfonça. Elle ne rayait rien, elle ouvrait. La

matière cédaït comme une peau vivante. Un hurlement déchira l'obscurité. Ce n'était ni Malo, ni Lucie. C'était le train. Un cri de métal supplicié qui ricocha sur les voûtes, perçant les tympan.

Lucie plaqua ses mains sur ses oreilles. Le sol vibrat. Sous ses pieds, les rails semblaient vouloir s'arracher. Malo tira la lame vers le bas. Une incision de trente centimètres béait verticalement. Les bords se rétractèrent, révélant une lumière dorée.

C'était une lumière de fin d'après-midi. Douce.

Lucie fit un pas. À travers la fente, ni câbles, ni sièges. Son couloir. Elle reconnut le parquet en pointe de Hongrie. Elle vit la console en teck où traînaient ses clefs. Une odeur de café frais et de jasmin balaya la puanteur de la Verrue. Un détail la frappa : le mug ébréché sur le meuble. Celui qu'elle avait jeté deux ans plus tôt.

— C'est chez moi, Malo. Mon appartement est dans le train.

— Ne regarde pas le café, Lucie. Recule. Maintenant !

Une ombre traversa la cuisine, de l'autre côté. Lucie se figea. Son cœur cogna ses côtes. La silhouette était familière. Trop. C'était elle, vêtue de son peignoir bleu, une tasse fumante à la main. La Lucie de l'intérieur s'arrêta. Elle tourna lentement la tête vers la cloison. Vers la faille.

Le train tressaillit. Malo lâcha le scalpel. L'outil rebondit sur le béton avec un tintement cristallin.

— Lucie, tire-toi ! hurla Malo, la voix brisée par un sanglot.

Elle ne bougea pas. La Lucie du peignoir posa sa tasse. Elle s'approcha. Elle allait toucher la brèche. Dans le tunnel, le capteur optique tourna brusquement à 180 degrés vers l'obscurité derrière eux. Un voyant rouge s'alluma. Quelque chose arrivait.

Quelque chose de massif.

Le néon explosa. L'obscurité tomba, sauf pour ce trait de lumière dorée qui se réduisait. Lucie plongea la main vers l'ouverture. Elle chercha la chaleur du bois, mais une poigne de fer se referma sur sa cheville. Un froid polaire lui remonta la jambe.

— Malo ! Il me tient !

C'était une mâchoire de glace. Elle broyait le tibia à travers le pantalon de chantier. Les phalanges étaient trop longues, rigides. Lucie bascula en arrière. Son épaule percuta le blindage du wagon. Elle griffa l'acier lisse, ses ongles glissant sur la peinture. De l'autre côté, la Lucie au peignoir avait reculé. Sa tasse s'était brisée en silence sur le parquet. Elle voyait une main sale émerger du mur de son couloir.

— Aide-moi !

Malo était une ombre recroquevillée. Il rampait, cherchant le scalpel. La caméra, au-dessus d'eux, oscillait comme un métronome.

— Lâche-la, charogne ! éructa Malo entre deux quintes de toux.

Il saisit le poignet de Lucie. La force qui l'entraînait était inhumaine. Lucie était étirée entre deux mondes : la chaleur de sa cuisine et le froid cryogénique de la Verrue. Les coutures de son gilet craquèrent.

La brèche n'était plus qu'un fil de soie. Lucie sentit la rugosité d'un éclat de vernis sur la console. Son ancrage. Sa réalité. Si elle lâchait le teck, elle n'existerait plus que comme une donnée corrompue. Un sifflement de vapeur libéra une odeur de viande brûlée. Derrière Malo, une masse sombre se détacha du plafond. Un bruit de succion résonna.

Malo se figea. Il regarda derrière lui. Ses pupilles dévorèrent ses iris.

— Oh non, souffla-t-il. Pas maintenant.

La poigne se resserra. Une torsion violente manqua de briser l'articulation. Lucie fut tirée vers le bas. Son menton percuta le ballast. Le goût du sang envahit sa bouche. La faille lumineuse n'était plus qu'un point. Une respiration lourde, mécanique, s'éleva. L'odeur de vieux cuir et d'ozone saturé l'enveloppa.

— Le scalpel, Malo ! Le scalpel !

Malo attrapa enfin l'outil. Il ne regardait plus Lucie. Il fixait la cloison blanche. Il enfonça la pointe dans la jonction des plaques. Un hurlement strident, une plainte de machine blessée, déchira la Verrue. Un ichor noir jaillit de l'entaille, éclaboussant son visage. Il grogna, s'arc-boutant de tout son poids. La membrane cédait avec une élasticité obscène.

Une lueur bleutée s'en échappa. Lucie, le visage au sol, vit une rue de Paris sous la pluie. Un bus de nuit freinait devant un passage piéton. L'odeur du bitume mouillé. Mais la poigne ne lâchait rien. Malo sciait avec une frénésie de boucher.

Une main livide, dépourvue d'ongles, se posa sur le rebord de l'incision. Les pores de cette peau étrangère se rétractaient au contact de l'ozone. Malo hurla de répulsion. Il lâcha le manche. La main livide le tira vers l'intérieur. Son bras s'enfonça jusqu'au coude. Le wagon l'avalait.

— Malo !

La pression sur sa cheville se relâcha. Lucie bascula, libre. Mais elle restait clouée au sol. À travers la brèche, derrière Malo qui disparaissait, elle vit son propre lit. Son

ordinateur allumé. Un curseur clignotait sur une page blanche.

Malo bascula la tête en arrière. Une deuxième main sortit de la fente. Elle caressa sa joue avec une douceur obscène. L'ouvrier se détendit. Il devint lourd, inerte. La coque de la Rame 83 commença à fusionner autour de lui.

— Fermeture imminente des accès, grésilla une voix synthétique. Veuillez vous éloigner de la bordure du réel.

Le train commença à glisser sans frottement. Malo n'était plus qu'un relief sous la peinture blanche. Il tourna la tête vers Lucie. Un sourire brisa son visage. Ses dents étaient des éclats de verre blanc. De l'autre côté, dans la chambre, la porte s'ouvrit.

La silhouette dans l'embrasure n'était qu'une découpe d'obscurité. Lucie s'écorcha les mains sur le ballast. L'odeur de son thé froid filtra par la déchirure. Le train s'écoulait comme du mercure. Chaque seconde étirait la matière.

— Non, murmura-t-elle. Je suis là. Je suis encore là.

L'intrus s'assit à son bureau. Il portait son propre pull en laine grise. Lucie reconnut l'inclinaison de sa propre nuque. C'était elle. La Lucie du bureau commença à taper. Le bruit des touches devint une percussion industrielle.

Malo disparut totalement. La fente ne mesurait plus qu'un millimètre. À travers l'ultime interstice, Lucie vit l'œil de l'autre. Ce n'était pas un iris humain. C'était une lentille de verre striée de circuits. Une larme de mercure en coula.

Le train donna une secousse. La cloison redevint lisse. Parfaitement blanche. Un bip électronique retentit. La porte du wagon s'ouvrit dans un souffle d'air. L'intérieur était vide. Au centre de la voiture, posé sur le linoléum, se trouvait son ordinateur portable.

L'écran affichait : VOUS ÊTES ARRIVÉE À DESTINATION.

Derrière elle, dans le noir, un cliquetis s'intensifia. Des milliers de griffes d'acier raclaient le béton. Lucie sentit le souffle de la chose. Une odeur de friture électrique. Elle bascula vers l'avant. Elle franchit le seuil.

L'air intérieur était glacé. Ses semelles marquèrent le sol d'empreintes noires. Le silence absorbait le son de son propre cœur. Elle s'approcha de l'ordinateur. Le texte clignotait.

REGARDE SOUS TON SIÈGE.

Lucie s'accroupit. Sous le siège 14, une boîte en métal brossé était reliée à des câbles qui pulsaient d'une lumière orange. Sur le couvercle, son nom était gravé à l'acide. Un déclic. Le couvercle pivota. À l'intérieur, baignant dans un liquide transparent, un œil humain la fixait.

L'iris noisette se rétracta. C'était son propre regard. La tache brune à sept heures sur la cornée.

— Ne le quitte pas des yeux.

La voix était un râle de papier de verre. Malo se tenait debout dans l'allée. Ses mains serraient un scalpel chirurgical. Ses yeux injectés de sang traquaient un mouvement derrière le plastique blanc.

— Ils nous digèrent, Lucie. Regarde.

Il planta la lame. La coque s'écarta comme les lèvres d'une plaie. Un liquide noir envahit le sol. L'odeur de formol la frappa. Malo tira vers le bas. À travers la fente, son couloir apparut à nouveau. La petite console en rotin. Le cadre photo de son père

en Bretagne.

Mais dans le miroir du couloir, la silhouette grise l'attendait. Elle n'avait pas de visage. Elle leva un bras saccadé.

— Elle est chez moi, Malo ! Elle est rentrée !

Malo ne répondit pas. Ses phalanges craquèrent sous la pression de la cloison qui se refermait. Le blanc du wagon devint rose, se nourrissant de sa chair. Malo lâche un rire dément, un râle plein de sang. La main grise franchit la frontière. Elle entra dans la rame, couverte d'une cendre blanche qui sentait le temps mort. Elle se referma sur la gorge de l'ouvrier.

C'était un son de plastique que l'on broie. Malo ne luttait plus. Le sang qui s'écoulait de sa bouche remontait le long de la paroi, aspiré par des pores invisibles. Lucie vit, par la déchirure, un rayon de soleil frapper la poignée de sa porte. Une image fixe. Un souvenir que le train dévorait.

La silhouette sans visage glissa vers elle. Lucie heurta la cloison opposée. Le contact du polymère chercha une entrée sous sa peau. Un sifflement strident déchira le silence. La créature était à moins d'un mètre. Lucie percevait le vide pneumatique qui émanait d'elle.

La déchirure s'élargit encore. Une main humaine sortit de la faille. Elle portait la bague en argent que Lucie avait perdue trois ans plus tôt. Une voix murmura son nom.

Lucie ne respirait plus. La créature grise posa sa paume sur son front. Une chaleur statique qui paralysait ses nerfs. Elle regarda la main à la bague en argent tirer sur la paroi pour s'extraire. Le plafond se fissura. Le noir du tunnel s'engouffra, éteignant les néons.

Dans le dernier éclat de lumière, Lucie vit le visage qui émergeait pour la sauver.
C'était le sien. Mais ses yeux étaient soigneusement cousus avec du fil de cuivre.

Chapitre 23

Le Choix

La limaille gratte le fond de la gorge. Une saveur de rouille et de sang séché qui refuse de s'effacer. Lucie plaque sa main contre la paroi de béton brut, cherchant un appui dans l'obscurité hachée. Le froid du mur remonte dans ses os, une morsure statique. Au-dessus, les néons crachent une clarté de morgue qui transforme chaque pore de sa peau en cratère. Sa chasuble de nylon fluo, trop large pour ses épaules frêles, frotte contre ses bras avec un bruit de papier de verre. Elle n'ose plus respirer. Une traînée de sueur glacée glisse entre ses omoplates.

Dix mètres plus loin, Malo est figé dans le cône d'un projecteur. Sa silhouette massive hache l'espace. Il dégage une odeur de tabac froid et de terreur pure, une émanation acide qui sature l'air confiné de la Verrue. Ses yeux sont deux billes de verre rouge fixées sur Lucie.

— Lucie, tire-toi, siffle-t-il, la mâchoire si contractée que ses mots sortent comme des bris de verre. Ils arrivent. Ils savent pour la récolte.

— Je n'abandonne pas les données, Malo. Pas après ce qu'on a vu au dépôt.

L'air entre eux se charge d'électricité statique. Les transformateurs de la ligne tournent à un régime anormal. Un sifflement pneumatique déchire le silence. La Rame 83 glisse sur les rails sans le moindre choc. C'est une masse blanche, immaculée. Elle approche avec une lenteur de prédateur. Lucie recule, ses talons heurtant un rail. Elle sent les vibrations remonter le long de ses jambes jusqu'à son diaphragme. Son cœur cogne contre ses côtes, un oiseau affolé.

Il y a une brèche dans la réalité, juste derrière elle, un pli qui vibre comme l'air au-dessus d'un brasier. Elle se referme. Chaque seconde réduit l'ouverture d'un centimètre dans un froissement de papier déchiré. Malo fait un pas en avant, ses bottes écrasant le ballast. Il tend une main noire de graisse, une supplique muette.

— Laisse tomber ce gilet, Lucie ! Viens là !

Elle ne regarde plus Malo. Elle fixe le câble haute tension qui pend du plafond, dénudé, vibrant d'une vie furieuse. Ses doigts effleurent la gaine rugueuse, couverte d'une suie huileuse. Elle serre. Le contact est brutal. Une décharge de chaleur foudroyante lui traverse le poignet, remontant son système nerveux comme un acide injecté dans les veines. Ses muscles se verrouillent. Une odeur de cuir grillé, âcre, emplit l'espace. Elle ne peut plus lâcher. Elle voit Malo hurler, sa bouche grande ouverte sur un cri que le bourdonnement électrique dévore. Elle bascule en arrière vers la fente étroite.

Le sol se dérobe.

Le vide lèche ses talons. Lucie flotte. Le câble n'est plus du métal, c'est une mâchoire de feu qui broie ses os. Une fumée grise s'élève de son poignet dans un sifflement de friture. Elle voit les fibres de son tissu fluo fondre. Malo tend les bras, mais ses mots se perdent dans le grésillement de l'arc bleu qui l'enveloppe.

Le froid de la brèche mord ses mollets. Contraste obscène avec la fournaise de son bras. Derrière Malo, la Rame 83 n'est plus qu'à dix mètres, son sifflement mué en un ronronnement de turbine. La carlingue brille d'un éclat clinique. Pas un boulon ne dépasse. Pas une rayure. Sa main gauche bat l'air, cherchant un appui. Ses ongles griffent le bord du béton là où la réalité s'effiloche en filaments visqueux. Ses doigts s'enfoncent dans une matière qui n'a pas de nom, un résidu de temps rance. Un spasme lui arrache un gémissement guttural.

Malo se jette en avant. Il attrape la chaussure de Lucie au moment où elle bascule. Le poids de l'homme est une ancre de chair. Lucie sent sa cheville craquer. Elle est suspendue au-dessus du gouffre, le buste dans le noir, les jambes dans la lumière crue.

— Je te tiens ! hurle Malo, le visage tordu par l'effort. Regarde-moi ! Ne regarde pas le wagon !

L'air sent la foudre. La Rame 83 ralentit avec une précision mathématique. Les portes noires s'écartent dans un souffle de métal stérile. À l'intérieur, le vide est baigné d'une lueur bleutée de salle d'autopsie. Malo gémit, ses phalanges blanchissant une dernière fois. La faille se contracte sur ses hanches comme un étau de glace. Elle regarde sa main brûlée. Les doigts sont noirs, une griffe de charbon qui ne lui appartient déjà plus. Elle voit une larme tracer un sillon clair sur la joue crasseuse de l'ouvrier.

— Lâche-moi, Malo, murmure-t-elle, le sifflement électrique isolant sa voix. Sinon on y passe tous les deux.

Il lâche prise. Un choc sourd ébranle la structure. La Rame 83 percute le silence là où elle se tenait.

L'air explose. Lucie est plaquée contre la carlingue. Ses poumons sont pleins de scories et de peur. Sa main droite rencontre à nouveau le câble. Sauvage. Plusieurs milliers de volts traversent son bras. Ses muscles se soudent à la gaine. Un grésillement sourd emplît ses oreilles. La douleur est un univers qui s'effondre. Elle est une statue suspendue au-dessus du néant.

Elle se réveille sur un plancher glacial. Blanc chirurgical. Sans trace d'usure. Son épaule a percuté le revêtement avec un craquement sec. Elle reste prostrée contre ce polymère qui sent l'alcool dénaturé. Le silence est solide. Il pèse sur ses tympanes. Son bras droit refuse d'obéir. Sa main, cette griffe calcinée, tremble sur le sol immaculé.

Des lambeaux de protéines carbonisées collent à la surface blanche.

L'air est trop pur. Il donne le vertige. Elle lève les yeux. Le plafond est une dalle lumineuse uniforme. Pas de sièges. Pas de publicités. Juste un couloir infini. Un dôme de verre sombre s'anime au-dessus d'elle. L'iris d'une caméra se dilate, captant la sueur sur son front et le sang figé sur son menton.

Une vibration parcourt le plancher. Ce n'est pas un train sur des rails, c'est un glissement sans friction qui lui soulève l'estomac. Lucie regarde par la vitre. Il n'y a plus de tunnel. Juste un défilé de filaments blancs dans un noir absolu. Elle tente de ramper. Ses doigts gauches glissent. Sa chasuble semble une insulte chromatique dans ce temple de blancheur. Elle remarque alors un détail absurde : le bouton de manchette de l'homme qui approche est une petite perle de verre noir, identique à l'œil de la caméra.

La silhouette porte une combinaison blanche. Pas de visage. Une plaque de verre poli. Lucie veut hurler, mais ses cordes vocales sont gelées.

— Identifiant 744, prononce une voix synthétique, plate. L'intégrité du sujet est dégradée. Phase de synchronisation compromise.

Le blanc coule. Le sol se liquéfie sous ses doigts, emprisonnant sa main dans une substance tiède. La silhouette lève une aiguille de dix centimètres qui vibre au rythme de la machine. Un nouveau choc secoue la structure. La paroi gauche implose. Une main humaine, couverte de terre et de graisse, traverse le polymère et saisit Lucie par le col.

— Ne respire plus, souffle la voix rauque de Malo.

Il la tire vers la brèche. Lucie voit l'iris de la caméra virer au rouge sang. Sa main brûlée se détache de la paroi avec un bruit de succion. Elle bascule entre la rame

virginale et le chaos des câbles. Mais un étau d'acier se referme sur sa cheville. Une pince hydraulique de la rame refuse de rendre sa proie. Entre les deux, Lucie s'étire, corde prête à rompre.

— Tiens bon, bordel ! grogne Malo.

Il tire. Ses muscles saillissent, mais la machine est plus forte. Lucie voit l'aiguille de la silhouette vibrer à quelques centimètres de sa pupille. Elle sent le cuir de sa chaussure céder, le métal entamant maintenant le derme. La douleur est un éclair blanc. Ses doigts griffonnent la paroi externe, rencontrant une grappe de câbles noirs qui serpentent le long du mur. Ils crépitent dans l'humidité.

Dans un spasme de survie, elle lâche la main de Malo pour saisir le conducteur nu. L'impact foudroie ses nerfs. Son corps se cambre. Une lueur bleue sature l'espace. Le système de la Rame 83 hurle. Le court-circuit est total. La pince se desserre dans un nuage de vapeur d'huile.

Lucie tombe sur le ballast avec un bruit de sac de sable. Elle est allongée sur le dos. Au-dessus d'elle, la brèche se réduit. Le train repart. Malo est penché au-dessus du vide, silhouette découpée par la lumière rouge.

— Lucie !

À côté de lui, la silhouette blanche réapparaît. La plaque de verre est orientée vers le bas. Vers elle. La rame accélère, emportant les cendres de sa peau. Lucie essaie de bouger, mais ses jambes sont de plomb. Dans l'obscurité, derrière les rails, quelque chose d'autre bouge.

Clic. Scritch. Clic.

Le son est sec. Une odeur d'huile chaude se mêle à la puanteur de sa sueur. Un drone

de récupération rampe sur les traverses. Une lueur rouge naît dans le noir. Le rayon balaye le ballast, s'arrêtant sur sa cheville broyée. C'est une inspection minutieuse qui la transforme en donnée. Le drone déploie des bras télescopiques.

— Sujet 744. Récupération en cours.

Elle ne peut pas retourner là-dedans. Ses doigts rencontrent un morceau de rail brisé. Une éclisse lourde. Elle la saisit. La pince du drone se referme sur son gilet, la soulevant. Elle pivote, ignorant le cri de ses nerfs, et abat le métal vers la lentille rouge. Le verre éclate. Une gerbe d'étincelles illumine brièvement la carcasse arachnéenne de la machine.

Elle est seule dans le noir. Pour quelques secondes.

Au bout de la voie, une porte blindée coulisse. Une lumière chirurgicale inonde la section. Des silhouettes immaculées marchent d'un pas cadencé. Une voix calme sature les haut-parleurs :

— Ne l'abîmez pas. Le cortex doit rester intact.

Lucie serre l'éclisse contre sa poitrine. Elle regarde le plafond. Rien que du béton. Et les caméras qui pivotent toutes, à l'unisson, vers elle. Un bruit de succion retentit juste derrière sa nuque. La Verrue n'a pas fini de digérer sa proie. Elle sent alors, contre sa joue, le souffle d'un ventilateur invisible, le seul signe que ce monde souterrain respire encore. Elle ferme les yeux.

Le noir n'est plus une couleur, c'est une pression.

Chapitre 24

Le Terminus

Les freins ne crient pas ; ils expirent un dernier souffle de vapeur grasse tandis que la Rame 83 s'immobilise dans un spasme métallique. Lucie sent l'inertie projeter son buste vers l'avant, ses talons s'enfonçant dans le linoléum gris marqué par des décennies de semelles anonymes. À travers la vitre, le noir du tunnel se déchire violemment, cédant la place à une lumière blanche et crue qui lui lacère les rétines. Ses pupilles se rétractent jusqu'à la crampe, et l'éclat des néons, trop pur pour être honnête, fait instantanément déborder ses canaux lacrymaux.

La station n'existe sur aucun plan. Les parois de béton banché s'élèvent vers des hauteurs vertigineuses, se perdant dans une voûte de ténèbres industrielles où courent des câbles gros comme des cuisses de colosse. Ici, pas de carrelage biseauté ni de promesses publicitaires pour des parfums de luxe, juste la vibration sourde d'un bourdonnement qui fait trembler ses molaires jusque dans l'os. L'air est une masse épaisse, saturée de poussière de fer et d'une odeur de pile électrique brûlée qui lui râpe la gorge à chaque inspiration.

Sur le quai, une marée de tissus fluorescents sature l'espace. Des centaines, peut-être des milliers d'ombres immobiles attendent, les mains croisées dans le dos ou les bras ballants. Ils portent la même chasuble synthétique que Lucie, un uniforme de corvée qui semble avoir drainé toute vie de leurs visages, transformant leurs traits en masques de cire délavés par l'éclairage chirurgical. Personne ne parle, personne ne consulte de téléphone ; c'est une armée de spectres dont l'existence ne semble tenir qu'à la verticalité de leur colonne vertébrale.

Lucie ajuste le col de son vêtement, sentant la maille plastique lui griffer la nuque.

Cette irritation est une ancre, la seule chose qui la raccroche encore à une réalité tangible alors que sa main droite, bête autonome et tremblante, cherche refuge dans sa poche. Ses doigts rencontrent le métal froid de son enregistreur dissimulé, tandis qu'une perle de sueur glisse entre ses omoplates avec la lenteur d'un insecte. Elle a le goût du cuivre dans la bouche, cette saveur métallique typique des grandes terreurs.

À côté d'elle, Malo semble avoir été sculpté dans le sel. Il évite le quai du regard, préférant fixer ses bottes de sécurité dont le cuir est maculé de terre humide. Son souffle est un râle haché, une alternance de silences et de reprises brusques qui exhalent un parfum de tabac froid. Lucie sent la raideur de ses épaules, cette tension de condamné qui sait exactement ce qui se cache derrière les rames blanches alignées dans cette cathédrale de béton, telles des cercueils d'acier prêts pour l'inhumation.

Un carillon électronique résonne, trois notes synthétiques qui rebondissent sur les parois lisses avant que les portes ne coulissent dans un glissement d'huile de silicone. L'air de la station, sec et dépourvu de la moindre particule d'oxygène frais, s'engouffre dans la rame. Lucie fait un pas, mais ses muscles se verrouillent : d'un seul bloc, les milliers d'agents sur le quai ont pivoté vers elle, leurs têtes tournant avec une synchronisation qui n'a rien d'humain.

Au-dessus de la double porte, une caméra dôme noire s'anime. Son œil de verre accroche le reflet de la chasuble de Lucie, et le gémissement du servomoteur est un murmure électrique qui lui vrille le tympan. La lentille zoome, ajustant sa focale sur le visage de la journaliste, tandis qu'un haut-parleur crépite au-dessus d'elle avec un son de membrane déchirée.

— Matricule 402, veuillez rester à bord. Les autres, descendez.

Malo ne bouge pas. Lucie, qui n'a pas de matricule mais un nom de plume et une angoisse qui lui broie les poumons, se fige dans le carré de lumière. Un agent au premier rang lève lentement l'index vers elle. Sa main est gantée de latex noir, une

seconde peau huileuse qui brille sous les néons, désignant l'anomalie avec une précision chirurgicale. Lucie ne respire plus ; l'air est devenu un bouchon de poussière de fer coincé dans sa trachée.

Malo lâche un soupir, un râle de moteur agonisant. Son épaule droite tressaille, un spasme nerveux qui soulève le tissu de son gilet tandis qu'il fait un pas vers le quai sans lui accorder un seul regard. Sa botte claque contre le seuil métallique, un coup de feu tiré dans une église de silence. Il l'abandonne là, livrée à l'œil de la caméra qui effectue ses derniers micro-ajustements. Lucie sent la chaleur de l'objectif sur sa peau, une caresse de verre et de silicium qui semble vouloir lui arracher le derme.

— Matricule 402, identifiez-vous immédiatement.

L'agent franchit la ligne jaune, sa botte s'arrêtant à quelques millimètres du vide. Sous sa visière, Lucie ne devine qu'un visage rasé de près, livide comme celui d'un noyé. Les vérins pneumatiques amorcent leur mouvement de fermeture dans un souffle de bête blessée. Lucie voit le dos de Malo disparaître dans la marée fluorescente et, dans un sursaut purement instinctif, elle bondit vers le quai au moment précis où les joints en caoutchouc se rejoignent.

Elle percute le béton rugueux, arrachant la peau de ses paumes. L'odeur de la poussière métallique envahit ses narines. Elle reste là, à quatre pattes, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. L'agent au gant noir se tient au-dessus d'elle, immobile. Il ne l'aide pas ; il braque un scanner portatif dont le faisceau laser rouge lui balaie le front, lui brûlant la rétine au passage.

— Erreur de zone, murmure l'homme d'une voix dépourvue de toute inflexion.

Sa main se plaque sur l'épaule de Lucie. La pression est démente, les doigts de caoutchouc s'enfonçant dans le muscle jusqu'à trouver le nerf. Une décharge électrique remonte jusqu'à sa nuque et sa vision se brouille. À travers le voile noir qui

envahit son champ, elle voit les milliers d'uniformes se mettre en marche, non pas vers les sorties, mais vers les parois de béton où d'énormes ventilateurs industriels commencent à tourner avec un hurlement de turbine.

L'agent se penche, son haleine exhalant un parfum de savon chirurgical et de graisse silicone.

— Le 402 est déjà dans la broyeuse, Lucie.

Un déclic métallique résonne derrière sa tête. Le froid de l'acier s'imprime contre son os occipital, un point de contact minuscule qui semble aspirer toute la chaleur de son corps. Le moindre millimètre de mouvement déclencherait la percussion. Sous ses genoux, la dalle vibre d'une onde de choc sourde, provoquée par le passage d'une autre rame invisible dans les boyaux plus profonds de la Verrue.

— Debout, ordonne la voix sans timbre.

La pression l'oblige à se redresser. Ses rotules craquent comme du bois mort. Elle cherche Malo du regard, mais le tapis mouvant des travailleurs l'a déjà englouti. À sa gauche, un ouvrier marche les yeux écarquillés, les pupilles dilatées à l'extrême par une dose massive de neuroleptiques ou de fanatisme. On ne marche pas vers une sortie ; on marche vers les entrailles de la machine, là où le béton laisse place à des grilles d'acier rougi par la friction.

L'aspiration des pales géantes devient un vent violent qui lui arrache des larmes, les emportant vers le vrombissement des frelons de métal. Elle voit le premier rang de gilets atteindre la zone de hachage, là où l'air devient une brume rousse. Un géant devant elle se volatilise simplement dans le mouvement rotatif, sans un cri, pulvérisé par la mécanique qui ne laisse aucune tache. La machine recycle, elle efface, elle purifie.

Une douleur fulgurante lui traverse le poignet. L'agent vient d'injecter une substance glaciale sous sa peau. Lucie veut hurler, mais le son s'étouffe tandis qu'une chaleur hivernale se répand dans ses veines. Sa vision se teinte de rouge. Elle n'est plus Lucie, elle est une donnée erronée qu'un système s'apprête à purger. La cadence du groupe s'accélère, un pas de course lourd qui résonne sous la voûte. Ils sont à dix mètres des lames. L'odeur de viande brûlée et d'air ionisé lui sature le cerveau.

— Tu voulais voir le cœur du réseau, murmure l'agent à sa tempe. Regarde bien.

Le sol se dérobe. La plaque de béton bascule, révélant un toboggan de métal poli qui plonge vers l'axe de la turbine. Lucie glisse, l'acier brûlant lui arrachant le derme à travers son pantalon. Au bout, l'étoile d'acier découpe la lumière en tranches de mort. Un bras puissant la saisit soudain par le col, la suspendant au-dessus du hachoir. Elle voit ses bottes osciller à quelques centimètres des lames.

— Pas encore, dit l'homme en la hissant vers une trappe latérale. Tu n'as pas encore signé ton aveu.

Le nylon lui scie la gorge, bloquant sa carotide alors qu'il la jette sur un sol de métal strié. Le verrou hydraulique s'enclenche dans un sifflement définitif. Le silence qui suit est une chape de plomb. Lucie rampe, ses ongles griffant la surface froide. Le produit injecté fait son œuvre : ses veines sont des autoroutes de glace et chaque battement de cœur projette des étincelles derrière ses paupières.

L'agent retire son gant. Sa main est pâle, marquée d'une cicatrice fine. Il l'observe, silhouette massive sous un plafonnier tubulaire. Dans l'espace exigü, l'air pue le tabac froid et le formol. Malo s'accroupit, ses yeux injectés de sang fixés sur elle. Il sort un terminal de verre qui luit d'une lueur bleutée.

— Économise ton oxygène, dit-il. Le taux de CO2 monte dès que les vannes se ferment.

Il manipule l'écran avec une dextérité de robot, affichant sa fréquence cardiaque erratique. Le froid paralyse maintenant sa mâchoire. Malo saisit son menton et l'oblige à regarder l'écran. Une image apparaît : Lucie, assise dans la Rame 83, souriante, portant un uniforme de sécurité immaculé. La vidéo date d'il y a trois minutes.

— Tu vois ? Le système a déjà comblé ton absence. Tu n'es plus là-bas. Et bientôt, tu ne seras plus ici non plus.

Une vibration tectonique fait trembler les parois. Ce n'est pas la turbine, c'est quelque chose de beaucoup plus massif qui glisse sur les rails sous leurs pieds. Sans un bruit, une trappe de la taille d'un cercueil s'ouvre sous Lucie. Elle glisse dans un conduit de céramique blanche à une vitesse vertigineuse avant d'atterrir sur une surface matelassée qui sent les fleurs de cerisier artificielles. C'est l'odeur d'une morgue de luxe.

Elle se redresse, les muscles du cou tendus. Elle est dans une cellule blanche, incurvée, sans aucun angle droit. Au centre, une table d'acier brossé supporte un stylo de titane dont l'anneau bleu palpite au rythme d'une respiration humaine. C'est un capteur. Une interface. Lucie se lève, ses bottes ne produisant aucun son sur le sol polymère. Le silence est une masse physique qui pèse sur ses tympanes, une absence de bruit si absolue qu'elle perçoit le sifflement du sang dans ses artères.

Elle approche sa main. Le stylo pulse plus vite, virant au violet électrique. Un écran de verre organique émerge de la table, affichant son nom en lettres capitales rouges. Le curseur clignote, attendant une signature. Lucie comprend : ce n'est pas un stylo, c'est une aiguille. Elle arrache ses gants, révélant ses paumes à vif. Une caméra thermique pivote au plafond, fixant un point chaud sur sa nuque.

Le train prend de la vitesse, le hurlement de l'air sur la carrosserie devenant une

plainte sourde. La température chute. Elle saisit l'instrument. Le titane est brûlant et, au contact de sa peau, une décharge paralyse son bras jusqu'à l'épaule. Sa main est soudée à l'objet par une force magnétique. Le stylo se guide de lui-même vers sa veine.

Brusquement, la Rame s'arrête net dans un choc qui la projette contre la paroi.

— Anomalie détectée, grésille une voix artificielle.

Le mur entier s'efface, révélant une forêt de câbles pendant du plafond et s'enfonçant dans des cuves de verre remplies d'un liquide ambré. Dans chaque bocal, une silhouette humaine en gilet orange flotte, immobile. L'une d'elles ouvre les yeux — des globes d'un blanc laiteux — et plaque une main contre le verre. Lucie recule, son talon heurtant le stylo qui luit maintenant d'un rouge sanglant. Un courant d'air fétide, mélange d'ozone et de décomposition, envahit la pièce.

Sous ses pieds, le sol s'escamote. Elle est suspendue au-dessus du vide, les rails défilant à une vitesse folle. Elle n'est plus dans un train à l'arrêt ; elle est au cœur d'une machine qui n'a jamais cessé sa course. Le vent s'engouffre dans la brèche avec la force d'un siphon. Lucie plaque ses mains sur le métal glacial, voyant les traverses du tunnel défiler à quelques centimètres de ses talons.

Dans la cuve la plus proche, l'homme est suspendu par des crochets fixés aux omoplates. Il n'a plus de paupières. Une bulle d'air s'échappe de sa bouche et remonte lentement dans le fluide. La Rame 83 ralentit enfin, entrant dans une gare colossale, une cathédrale souterraine dont le plafond se perd dans une brume de poussière ferreuse. Des milliers d'agents y sont alignés en rangs d'oignons, visages de cire tournés vers elle.

Une silhouette se détache. Elle porte le badge : MALO. Mais la peau est trop tendue, comme du plastique chauffé, et ses pupilles ne sont que des points d'épingle. Il ouvre

la bouche et un son strident, une fréquence radio, déchire l'air. À l'unisson, les milliers de spectres tournent la tête vers Lucie.

— Débarquement immédiat, annonce le système.

Le sol s'incline. Elle glisse vers les mains gantées qui attendent sur le quai. Elle sent une pince de fer se refermer sur sa cheville, la tirant vers l'obscurité sous les rails. Lucie frappe avec le stylo de titane, s'enfonçant dans le poignet de la créature. Il n'y a pas de sang, seulement un fluide visqueux et translucide. L'entité incline la tête à quarante-cinq degrés, un mouvement imité instantanément par la foule sur le quai. Le bruit des cervicales qui pivotent à l'unisson sonne comme une salve de coups de feu.

— L'échantillon présente une résistance non conforme.

Une trappe s'ouvre sous son bassin. Lucie tombe dans un tube de verre vertical qui s'enfonce dans les profondeurs de la Verrue. Elle glisse, freinée par une pression d'air invisible. L'odeur de silicone et de liquide amniotique lui soulève le cœur. Soudain, une grille de données bleutées se superpose à sa vision : son œil gauche a été infiltré. L'implant injecté par Malo projette des chiffres directement sur sa rétine.

INITIALISATION DU TRANSFERT.

Un gel translucide monte de ses pieds vers sa taille. Le froid fige ses muscles, suspend le temps. Elle inspire une dernière fois avant que le liquide n'envahisse ses poumons, tapissant chaque alvéole pour la connecter au réseau. Elle n'est plus une femme ; elle est un paquet de nerfs prêt à être déballé.

Le tube s'arrête net. Une pince hydraulique se referme sur son crâne. On l'extrait de son bocal et ses pieds touchent un carrelage de glace. Elle rampe, les doigts griffant les joints, tandis qu'une porte massive s'efface. De l'autre côté, Malo se tient nu jusqu'à la taille, le torse barré de cicatrices chirurgicales formant un plan de câblage

complexe. Il pointe un scanner thermique vers elle.

Au-dessus d'eux, une masse de métal poli descend lentement. C'est un presseur, une matrice conçue pour broyer les résidus biologiques. Lucie lâche prise et tombe sur une plate-forme grillagée, découvrant en dessous des montagnes de chasubles vides. Malo saute à ses côtés avec la souplesse d'un automate. Il lui plante une seringue pneumatique dans la jugulaire.

Le froid final se propage. Ses membres deviennent du plomb, sa vision se fragmente en pixels. Malo lève les yeux vers la masse d'acier qui va les écraser, un rictus sans joie sur les lèvres.

— Ne résiste pas, murmure la voix dans son crâne. La Rame attend son chargement.

Le plafond s'abat. Tout devient noir.

Chapitre 25

Effacement Global

La porte s'efface sans un souffle. Lucie pose le pied sur le ciment froid. Le contact est un choc thermique qui remonte de ses semelles jusqu'aux hanches. L'air de la Verrue la gifle, chargé de particules de fer et d'un goût de sang séché qui tapisse ses papilles. Derrière elle, la bête de nacre reste immobile dans le clair-obscur des néons. Le silence n'est pas vide ; il est habité par le sifflement haute tension des câbles qui serpentent au plafond comme des veines noires.

Elle lève la main pour essuyer la sueur qui perle à sa tempe. Son geste se fige. Sous la lumière crue, ses doigts ont perdu leur opacité. Ils sont devenus une brume laiteuse, une substance délavée qui laisse filtrer les reflets du carrelage mural. Elle voit ses propres os, des ombres fugaces au centre de membres qui s'évaporent.

— Non, pas maintenant, murmure-t-elle.

Sa voix grince comme une vieille bande magnétique. La terreur est un poignard de glace dans son diaphragme. Elle serre le poing. Ses tendons grincent, mais la sensation est lointaine, étouffée dans du coton. La matière lui échappe.

À cinquante mètres, au bout du quai désert de Pont-Marie, une grille s'entre-bâille avec un gémissement métallique. Une silhouette émerge de l'obscurité. C'est une femme. Elle porte un manteau de laine sombre et des talons qui claquent avec une arrogance déplacée sur le sol poisseux. Une journaliste. Lucie reconnaît cette raideur, cette façon de tenir son carnet comme un bouclier. La nouvelle venue s'arrête sous un projecteur, le visage baigné par le halo bleu de son téléphone.

— Allô ? Y a quelqu'un ? lance la femme. Sa voix tremble, perchée trop haut.

Lucie ne répond pas. Elle glisse sa main dans la poche latérale de son gilet orange. L'instrument est là. Son manche en acier chirurgical est la seule chose qui semble encore réelle, ancrée dans la physique du monde. Le froid du métal contre sa paume translucide déclenche une décharge d'adrénaline. Lucie avance. Ses pas ne font aucun bruit. Elle est un prédateur spectral glissant le long des parois suintantes.

La cible lève les yeux. Elle sent une présence.

— Je sais que vous êtes là, dit-elle en tentant de raffermir son ton. J'ai rendez-vous avec la Maintenance.

Lucie est déjà à dix mètres, dissimulée derrière un pilier où l'inscription « ZONE 4 » a été griffonnée en rouge. Elle observe le cou exposé, la pulsation rapide de l'artère sous la peau fine. Elle déploie la lame. Le clic du cran d'arrêt résonne comme un coup de feu sous la voûte.

La journaliste se fige. Lucie s'élanche. Un cri s'étouffe dans la gorge de la proie alors qu'un premier capteur de mouvement vire au rouge sang.

Le rouge sature l'espace. La balise de sécurité crépite, projetant des pulsations artificielles sur les carreaux de faïence encrassés. Lucie ne pèse plus rien. L'air s'engouffre dans ses poumons, sec, irritant. Son bras droit, celui qui brandit l'éclat d'argent, oscille entre l'existence et l'oubli.

La journaliste recule. Ses talons s'accrochent dans une rainure du quai. Son téléphone s'échappe, l'écran se brisant dans un scintillement de cristal liquide. Une odeur de parfum coûteux — vanille et bergamote — vient heurter le sillage d'ozone du convoi.

— S'il vous plaît... balbutie la femme en tendant une main tremblante.

Lucie ajuste sa prise. Ses tendons, bien que diaphanes, se tendent comme des câbles de remorquage. La peur de l'autre est une onde de choc électrique. Elle perçoit la chaleur qui s'échappe du corps de sa proie, une radiation thermique qui semble l'aspirer. Son bras se détend. Le mouvement est fluide, dicté par un instinct de survie. La lame trace un arc parfait. Elle sent la résistance de l'air, puis celle, plus élastique, de la soie qui cède.

Le temps s'étire. Chaque fibre du tissu qui se déchire émet un bruit de forêt que l'on abat. Le métal rencontre enfin la peau. La sensation est un court-circuit entre deux réalités.

Soudain, le tunnel entier s'éteint. Un silence de tombeau s'abat, brisé par le claquement pneumatique des portes du monstre de nacre qui s'ouvrent seules dans le noir total.

Le noir est un suaire. Lucie ne voit plus rien, mais elle sent tout. Le tranchant de la lame s'enfonce d'un millimètre dans le derme, une pression millimétrée. La femme ne bouge plus. Son souffle est une ponctuation erratique, de petites saccades de vapeur chaude sur la joue de Lucie.

Une lueur blafarde finit par poindre depuis l'intérieur du wagon. Lucie regarde son poignet. Il n'y a plus de chair, seulement une nuée de points grisâtres qui s'agitent comme des insectes électriques.

— Regarde-moi, chuchote Lucie.

Sa voix n'est qu'un sifflement de radio mal réglée. La proie tente un mouvement latéral. Les doigts de poussière lumineuse de Lucie se referment sur le col du manteau. Le tissu craque. La lumière de la rame clignote, révélant par intermittence le visage décomposé de la cible.

Un pas lourd résonne à l'autre bout du quai. Ce n'est pas le bruit d'une botte de

maintenance, c'est un martèlement métallique, inhumain. Quelqu'un approche de la zone d'effacement. L'air devient soudain plus froid, une chute de température brutale qui transforme le souffle en petits nuages de givre.

Lucie sent une présence dans son dos, une masse qui dévore les derniers photons. La grille de Pont-Marie, loin au-dessus, se referme avec un fracas de guillotine. Un cri inhumain déchire alors le fond du tunnel.

Ce cri vibre jusque dans les molaires de Lucie. C'est un déchirement sec. Ses doigts se crispent sur le manche quadrillé. L'acier est glacial, unique point d'ancrage. La proie empeste désormais la terreur chimique. Lucie observe une goutte de condensation tomber d'un tuyau et s'écraser sur la joue de la femme. Elle ne gicle pas ; elle glisse comme une larme de mercure.

Le convoi tressaille sur ses rails. Une odeur de circuits imprimés calcinés sature l'air. Lucie ne se retourne pas. Si elle quitte la cible des yeux, elle craint de se dissoudre dans le parasite statique qui dévore son bras. Les scintillements grisâtres remontent désormais vers ses coudes.

La gorge de la journaliste tressaute. Ce sang est dense. Ce sang est lourd. Lucie en a besoin. La pointe de l'instrument entre en contact avec l'épiderme. C'est une micro-perforation. Une perle de sang affleure, ronde et parfaite. C'est la chose la plus brillante du tunnel.

— Ne bouge pas, articule Lucie.

Les mots ressemblent à du gravier dans sa bouche. La présence derrière elle est si proche qu'elle perçoit le changement de pression. Durant une fraction de seconde, la lumière crue révèle une main qui émerge de l'obscurité. C'est une griffe de chrome poli, bardée d'hydraulique.

— Qui est là ? demande la journaliste dans un souffle agonisant.

Lucie enfonce la lame d'un millimètre. Le « pop » du derme qui cède est un miracle sensoriel. Elle se concentre sur cette résistance. Le sang de la proie coule maintenant le long de l'acier, tiède, réel, glissant sur ses doigts invisibles sans s'y arrêter. Lucie sourit, les dents hachées par l'effet de transparence.

Un message s'affiche sur le téléphone de la proie, posé au sol : *SIGNAL PERDU*.

Le liquide est visqueux. Lucie observe la perle écarlate s'étirer le long du sillage d'argent. Son poignet n'est plus qu'une erreur de calcul. Elle sent la morsure du néant remonter vers son épaule. C'est un fourmillement de glace. Elle doit voler cette réalité.

— Regarde-moi bien, insiste Lucie. Elle veut inhaler la vapeur de sa panique.

Derrière elle, la chose de chrome émet un bruit de succion. Un piston se déploie. Le métal frotte contre le ciment avec un cri de craie sur un tableau noir. Lucie sent une pointe de froid effleurer sa nuque. La créature pousse un grognement gazeux qui sent le vieux sang et le liquide de refroidissement.

Le scalpel s'enfonce encore. C'est sa seule attache au monde physique. Sa main translucide tremble, hachée par des micro-coupures visuelles. Elle sourit, mais ses lèvres ne sont plus qu'une ligne de code corrompue. L'autre femme tente de ramper, ses doigts griffant le ballast.

Un choc sourd ébranle le tunnel. Les parois semblent se rapprocher. La lumière blanche des wagons se reflète sur la main de chrome derrière elle, révélant des circuits imprimés tatoués dans l'acier poli. La griffe se referme. Elle ne cherche plus à saisir Lucie. Elle veut la traverser pour atteindre la proie.

— Pas encore, grésille Lucie.

Elle plaque sa main de brume sur la bouche de la journaliste. Le contact est atroce, comme du givre électrique. Lucie sent une décharge parcourir son bras. Une aspiration. Le sang de la victime commence à remonter le long de la lame, défiant la gravité. La transparence recule d'un millimètre. Une tache rose réapparaît sur l'ongle de Lucie. C'est un vol d'existence à l'état brut.

Les portes de la bête blanche glissent dans un murmure de soie. Le vide à l'intérieur est plus noir que l'obscurité du tunnel. Lucie sent la griffe de chrome se planter dans son épaule gauche, là où elle est encore assez dense. La douleur est une explosion de grains électriques. Elle est tirée en arrière.

La femme au sol halète, une main sur sa gorge. Elle regarde le plafond. Là-haut, une caméra 4K pivote. Son objectif est une pupille rouge qui se dilate. Un nouveau message s'affiche sur le téléphone : *EFFACEMENT EN COURS : 44%*.

Lucie plante ses talons dans les cailloux, luttant contre la force invisible. Elle lâche l'instrument qui reste suspendu dans les airs, vibrant violemment. Elle tend la main vers la grille de Pont-Marie, là où une nouvelle silhouette vient d'apparaître. Un nouveau badge presse. Une nouvelle cible.

La griffe de chrome se rétracte, emportant Lucie dans l'ancre de la rame. Les portes se referment.

L'air à l'intérieur n'est pas de l'oxygène. C'est un mélange de gaz rares et de poussière de silice. Lucie plaque son front contre la paroi. Son crâne s'enfonce de quelques millimètres dans le polymère blanc comme s'il s'agissait de gélatine. Elle recule. Ses poumons sifflent.

Ses doigts sont des filaments de nacre. Elle voit les motifs du sol à travers ses

paumes. Sous la peau, des lignes d'un bleu électrique défilent. C'est une hémorragie de données. Elle s'efface. Chaque battement de cœur semble plus lointain.

De l'autre côté de la vitre, la nouvelle arrivante franchit l'obstacle. Elle porte une veste en cuir élimée. Elle est jeune. Elle ne sent pas l'odeur de métal brûlé. Lucie l'observe avec une intensité de rapace. Elle voit la buée qui s'échappe de sa bouche — une preuve flagrante de densité. Une jalousie sauvage lui mord les entrailles.

Le paysage derrière les vitres se distord. Le ciment se transforme en cascades de chiffres binaires. La journaliste s'arrête devant la rame. Elle sort un enregistreur, ses doigts longs et solides manipulant l'appareil. Lucie lève son instrument de chirurgie. La lame flotte dans le vide. La journaliste frissonne et remonte son col, cherchant une source de froid.

Le curseur d'effacement sur la paroi passe à 49%. Lucie sourit, une expression figée. Elle pose sa paume spectrale sur le capteur d'ouverture. Les circuits imprimés sous sa peau se mettent à briller. Un déclic hydraulique retentit.

Le joint en caoutchouc soupire. Lucie sort. Ses bottes touchent le sol sans produire de son. Elle ne sent plus la résistance du bitume.
— Sarah... murmure le système à son oreille.

La journaliste réajuste la lanière de son sac en cuir. Ce bruit est d'une réalité révoltante. Lucie fait un pas. Elle lève son acier. Sarah s'immobilise. Son dos se raidit. Elle vient de sentir le déplacement d'air. Lucie voit le duvet sur sa nuque se hérissier. Un petit mouvement régulier, une horloge de viande qui compte les secondes.

Sarah commence à pivoter. Lentement. Un grincement métallique résonne au loin. Elle cherche une forme humaine dans le gris sale du tunnel. Son regard traverse la poitrine de Lucie sans s'arrêter. Elle frissonne et lève son enregistreur comme un

bouclier.

Lucie lance sa main vers la gorge. Au moment où l'acier touche la chaleur de la peau, un sifflement de vapeur s'échappe. Sarah ouvre la bouche pour hurler. Leurs yeux se rencontrent enfin.

La lame mord. La chair s'ouvre en une lèvre rouge. Le sang hésite, puis une perle sombre émerge. Elle glisse sur le plat du métal. Au contact de l'hémoglobine, les doigts de Lucie cessent de trembler. La transparence recule. Une tache charnelle rampe sur ses phalanges.

L'enregistreur percute le ballast dans un fracas de plastique. Sarah tente de reculer. Elle n'a plus de voix. Elle attrape le poignet de Lucie. Ses doigts sont brûlants. Ils s'enfoncent dans le bras comme dans de la guimauve électrique. Là où elle la touche, le gilet orange retrouve sa texture de nylon rugueux.

— Merci, essaie de dire Lucie, mais sa mâchoire est encore trop instable.

Sarah se débat, arrachant des fragments de lumière bleutée au lieu de la peau. Un râle sourd finit par franchir ses lèvres. À vingt mètres, une silhouette s'immobilise. Un faisceau de lampe torche découpe le noir. Le rythme cardiaque de Sarah cogne contre la paume de Lucie.

Le faisceau s'arrête net sur elles. La silhouette ne crie pas. J'entends juste le cliquetis d'une arme qu'on épaulé. Ce n'est pas un veilleur. C'est un nettoyeur. Sarah s'effondre à genoux. Le curseur d'effacement chute à 40 %. Lucie se redresse. L'instrument goutte sur le sol.

La Rame 83 glisse sur les rails. La porte latérale s'ouvre sur un blanc insoutenable. La silhouette à la lampe torche fait un pas. Ce n'est pas un homme. C'est une version de Lucie, plus nette. Elle lève son fusil. Le laser rouge vient se poser exactement

entre les deux yeux de Lucie.

La chaleur du laser est une piqûre d'aiguille. Sa double ne cille pas.

— C'est mon tour ? demande Lucie.

Le curseur clignote. 35 %. Le monde bascule. Une décharge foudroie sa colonne vertébrale. Lucie tombe dans le blanc. Puis, le choc. Ses bottes percutent le carrelage. La bête de nacre disparaît, ne laissant qu'une odeur de fer brûlé.

Lucie lève ses mains. Elles tremblent. Elle voit à nouveau ses os à travers la brume de chair. Un bruit de talons claque. Derrière la grille, une nouvelle femme approche. Tailleur sombre. Sac en cuir. Elle tient son téléphone comme une boussole. Elle s'arrête sous la caméra, réajustant une mèche de cheveux. Ses doigts sont pleins, solides.

Lucie cherche dans sa poche. Le manche est là. Elle ne se sent plus femme, elle se sent anticorps. Elle fait un pas. L'odeur du parfum floral l'écoeure. C'est l'odeur de la vie qui continue sans elle. Sa main droite redevient translucide. Le curseur remonte à 42 %. La violence est son ancrage.

La femme lève les yeux. Elle a vu le reflet de la lame qui lévite.

Lucie bondis.

Au moment où la pointe va mordre, une main massive, couverte de graisse noire, saisit son poignet. Les os craquent. L'odeur arrive : tabac froid, cambouis. Malo.

— Pas elle, Lucie, siffle-t-il entre ses dents gâtées. Pas maintenant.

La vibration redouble. Les murs semblent s'élargir. Un sifflement aigu déchire l'obscurité. La journaliste s'effondre, son sac déversant un rouge à lèvres parfumé qui roule jusqu'aux pieds de Lucie. Elle ne voit que Malo qui lutte avec le vide.

— Lâche-moi ! hurle Lucie.

— Tu n'es plus qu'un courant d'air, gamine. Regarde-toi.

Le convoi surgit du noir. Malo la lâche. Lucie tombe à genoux. Son existence chute : 8 %. La porte s'ouvre sur une brume glacée.

— Sujet 04. Procédure de recyclage entamée. Veuillez monter.

Malo pointe son doigt tremblant vers la journaliste. Elle commence à léviter, tirée vers l'intérieur du wagon blanc. Ce n'est pas elle qu'ils veulent supprimer.

La porte commence à se refermer sur le visage hurlant de la remplaçante, alors qu'une main de porcelaine sort de la rame pour saisir Lucie à la gorge.

FIN

Merci d'avoir lu "LA RAME 83"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)